GENLIS

JOHN RUTHERFURD, Esq;

OF EDGERSTON.

PQ
1985
.G5
A757
1781
v.1
SMRS

THÉATRE
D'ÉDUCATION.

TOME PREMIER.

THÉATRE
A L'USAGE
DES JEUNES PERSONNES,

Par Madame la COMTESSE DE GENLIS.

Leçon commence, exemple acheve.
LA MOTTE, *Fable de l'Aigle & de l'Aiglon.*

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez M. LAMBERT & F. J. BAUDOUIN,
Imprim.-Libraires, rue de la Harpe,
près St. Côme.

M. DCC. LXXXI.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR.

ON doit accorder à l'Auteur de ce petit Théâtre, le mérite d'avoir créé un genre de Pieces dont perſonne n'avoit encore conçu l'idée : ce genre peut ſans doute être perfectionné ; mais pourroit-on refuſer de l'indulgence aux premiers eſſais ? Il falloit vaincre de grandes difficultés, pour faire des Drames intereſſants, ſans le ſecours de l'intrigue, des paſſions violentes, des contraſtes des vices & des vertus ; enfin, quand on s'eſt impoſé la loide ne point faire parôitre d'hommes, & de ne pas dire un ſeul mot qui ne ſoit ou qui n'amene une leçon. Ces Pieces ne ſont que des Traités de morale mis en action, & l'on a penſé que les jeunes perſonnes pourroient y trouver des leçons intéreſſantes & perſuaſives. D'ailleurs, en jouant ces Pieces, en les apprenant par cœur, elles y trouveront pluſieurs avantages ; ceux de graver dans leur ſouvenir des principes excellents, d'exercer leur mémoire, de former leur prononciation, & d'acquérir de la grace & un bon maintien. Apprendre par cœur des morceaux détachés de proſe & de vers, ne produiroit pas les mêmes effets, parce qu'il eſt impoſſible de déclamer ſeul dans une chambre, avec autant

d'émulation qu'en jouant la Comédie. Il n'y a guere de Pieces connues que des jeunes perſonnes puiſſent jouer ſans danger, & elles ſont preſque toutes au-deſſus de leur conception. L'Auteur a évité, avec un ſoin extrême, d'introduire dans ces petites Comédies, aucun caractere véritablement odieux; on n'a préſenté que des défauts naiſſants, toujours accompagnés d'un bon cœur, & par conſéquent ſuſceptibles de correction. Il n'y a que le ſeul caractere de *Dorine*, dans *l'Enfant gâté*, qui ſoit réellement vicieux; mais on a cru devoir prevenir les jeunes perſonnes ſur la flatterie mercénaire qu'elles peuvent rencontrer quelquefois dans les Domeſtiques qui les entourent, & c'eſt la ſeule raiſon qui a engagé à peindre ce perſonnage ſi odieux à voir, & ſi déſagréable à jouer. Enfin, ces Eſſais, fruits des veilles d'un Auteur qui a conſacré ſa jeuneſſe & ſa vie à ce genre de méditation, ont été dictés par les plus louables motifs. Puiſſent tous les Enfants qui liront ces Pieces, être frappés des exemples qu'elles contiennent! Puiſſent-ils, par cette lecture, devenir meilleurs, plus ſenſibles, plus vrais, plus tendres pour leurs parents! & tous les vœux de l'Auteur ſeront remplis.

AGAR
DANS LE DÉSERT,
COMÉDIE EN PROSE
ET EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

AGAR.

ISMAEL, *Fils d'Agar.*

L'ANGE.

La Scene eſt dans un Déſert.

AGAR

DANS LE DÉSERT,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

AGAR, ISMAEL.

Agar, tenant ſon fils par la main.

Elle doit porter un vaſe.

QUELS triſtes lieux!—quelle affreuſe ſolitude!

Iſm. Maman, retournons chez mon pere; nous y étions ſi heureux!

Agar. Hélas! mon Enfant, la haine & la jalouſie nous en ont chaſſés; & c'eſt pour toujours.

Iſm. La haine! & quel mal ai-je fait pour la mériter? Et vous, Maman, comment peut-on vous haïr?

Agar. L'envie, mon Fils, rend injuſte &

cruel ; elle conduit à la haine la plus odieuſe, la plus noire de toutes les paſſions.

Iſm. Un cœur ſenſible ne l'éprouvera donc jamais ?

Agar. Un cœur ſenſible peut s'égarer.— l'orgueil, mon Fils, peut corrompre l'ame la plus tendre, & la livrer à toutes les fureurs de la vengeance.

Iſm. Ah! Maman, ſi j'ai de l'orgueil, mettez tous vos ſoins à m'en corriger.

Agar. La raiſon ſeule doit nous en garantir. L'Auteur de la nature n'a rien fait que de bon ; nous lui devons toutes nos vertus ; & nos vices ſont notre ouvrage.

Iſm. Nous naiſſons donc ſans orgueil ?

Agar. Dieu imprima dans nos cœurs un deſir ſalutaire qui nous porte à nous diſtinguer, à rechercher la gloire.

Iſm. C'eſt l'amour-propre ?

Agar. Oui, mon Fils, c'eſt ce principe divin qui fait les Héros & les grands Hommes ; alors il eſt pur, & tel que Dieu nous l'a donné : mais l'homme corrompu abuſe de ce don précieux ; il le dénature, l'avilit, le tourne ſur des objets vains & frivoles ; enfin, il en fait l'orgueil.

Iſm. Maman, Dieu eſt bon ; quand nous ſuivons ſa loi, il doit donc nous aimer.

Agar. Il eſt alors notre Pere.

Iſm. Pourquoi donc gémiſſez-vous ? Pourquoi ſommes-nous ſans appui, ſans ſecours dans ce déſert ?

Agar. Il veille ſur nous, & ne veut que nous éprouver.

Ism. Et cependant la fatigue, le chagrin nous accablent: privés d'asyles & de nourriture, comment résister à tant de maux?

Agar. Par le courage qui les mépriſe; par la reſignation qui s'y ſoumet ſans murmure. Souffrir eſt le partage de la vie: c'eſt un temps d'épreuve & d'orage, temps rapide & court! ſuivi, pour la vertu, de l'immortalité, de la gloire & du bonheur. Ceſſons donc de nous plaindre. Songeons aux biens qui nous attendent, & tâchons de nous en rendre dignes.

Ism. Maman, vous ne craignez donc pas la mort?

Agar. Hélas! je ne crains que de vous ſurvivre.

Ism. La mort n'eſt rien!—c'eſt un inſtant! —Mais ſouffrir, endurer la faim, la ſoif, ah! Maman!

Agar. Mon Fils, il eſt encore un plus affreux tourment—c'eſt celui de ne pouvoir ſoulager ce qu'on aime.

Ism. Ne l'ai-je pas ſenti?——Je vous ai vue pleurer.

Agar. Ah! mon Enfant, ſi je pouvois, en donnant ma vie, ſauver la tienne!

Ism. Maman! qu'en ferois-je ſans vous?

Agar. O mon cher Iſmaël,——cruelle Sara! ſi vous l'entendiez——ſi vous le voyiez. —Oui, votre cœur barbare en ſeroit attendri. Et moi, & moi, que dois-je éprouver?—Ah! mon Fils, ne nous laiſſons point abattre: notre ſort eſt affreux; mais Dieu nous protege & peut le changer.

Ism. Ce déſert produit bien quelques fruits

ſauvages dont nous pourrions nous nourrir; mais ſous un ſol ſi brûlant, la ſoif dévore, & l'on n'y trouve ni fontaines, ni ruiſſeaux.

Agar. Nous en découvrirons peut-être.— D'ailleurs, ce vaſe, ce ſeul bien qui nous reſte, contient encore de l'eau, elle eſt pour toi, c'eſt une derniere reſſource que ma tendreſſe te réſerve.

Iſm. Je veux la partager avec vous.

Agar. Ce n'eſt qu'en conſervant ta vie, que je puis prolonger la mienne.

Iſm. Maman?

Agar. Quoi, mon enfant?

Iſm. Depuis deux jours, je n'ai pas dormi; je me ſens accablé: aſſeyons-nous.

Agar. Viens prendre du repos, il te rendra des forces; viens te coucher à l'ombre de ce buiſſon.

(*Iſmael la ſuit & ſe couche; elle ſe met auprès de lui, & place ſon vaſe à ſes pieds.*)

Iſm. Maman, eſſayez de dormir auſſi.

Agar. Non, je te veillerai.

Iſm. Vous ne vous éloignerez pas de moi pendant mon ſommeil?

Agar. Eh! pourrois-je te quitter un inſtant! Ses yeux ſe ferment— heureux âge!

(*Iſmael s'endort tout-à-fait.*)

Dors, dors, tu ne ſentiras plus tes maux, & les miens ſeront adoucis—(*Elle le conſidere.*) Hélas! comme ſes traits ſont changés! Ils portent l'empreinte de la ſouffrance.—O mon Fils! ſans toi, ſans tes plaintes qui me déchirent le cœur, avec quel courage je ſupporterois ma deſtinée!—Mais l'entendre gémir—voir

couler ſes larmes, ô Ciel ! c'eſt un ſupplice que je ne puis endurer.—Il épuiſe toute ma conſtance. Comme il dort !—Pauvre enfant ! (*Elle l'embraſſe.*) Son viſage eſt brûlant, le ſoleil donne ſur ſa tête. Hélas ! même en dormant, il eſt donc deſtiné à ſouffrir !—Mais ne pourrois-je pas, avec mon voile lié à cette branche, lui former un abri ? (*Elle veut tirer la branche à elle.*) Je n'y puis atteindre, il faut me lever & détacher mon voile. (*Elle ſe leve, fait un mouvement qui renverſe le vaſe qui étoit à ſes pieds, & répand l'eau.*) Grand Dieu ! qu'ai-je fait ?—Ce vaſe, ma derniere eſpérance, mon unique reſſource, la vie de mon fils ?----Ah ! malheureuſe !----cette eau pouvoit du moins lui ſuffire encore juſqu'à demain--& d'ici-là, de nouvelles recherches nous auroient peut-être fait découvrir une fontaine ! ---(*Elle tombe accablée de douleur auprès de ſon Fils.*) Ah, Ciel !

Iſm. (ſe réveillant.) Maman !

Agar. O mon Fils !

Iſm. Maman ! je brûle,---je n'en puis plus ---un feu cruel me dévore.

Agar. (*le prenant dans ſes bras, & le couvrant de ſon voile.*) Mon Dieu, prenez pitié de l'excès de ma peine !

Iſm. Maman, je meurs de ſoif ; une goutte d'eau, Maman, & vous me rendrez la vie.

Agar. Eh bien, mon Fils, eh bien ! reçois donc mon dernier ſoupir.---Tu meurs, j'en ſuis la cauſe ; pardonne-moi, je vais te ſuivre.

Iſm. Maman, vous avez donc bu toute l'eau ?

Agar. Que dis-tu ?---Grand Dieu!

Ism. S'il en restoit encore, & si vous éprouviez ce que je sens, Maman, je ne le boirois pas.

Agar. O mon Fils! peux-tu me croire assez barbare ?

Ism. Hélas! la douleur égare & trouble mon esprit, pardonnez-moi.

Agar. J'ai voulu te garantir du soleil.—Je me suis levée.—J'ai renversé ce vase, & je t'ai donné la mort!

Ism. Non, Maman,—non—cette eau n'auroit pu me suffire.

Agar. Quelle pâleur couvre son front!—mon Fils!

Ism. Maman, donnez-moi votre main,—que je la baise encore.

Agar La sienne est froide & tremblante.—Mon Enfant ?——Il ne me répond pas!——Ismaël, ouvre les yeux!—Embrasse encore une fois ta malheureuse mere.---(*Elle met la main sur son cœur.*) Il bat encore.---(*Elle se met à genoux.*) O toi, Etre suprême & bienfaisant, à qui tout est possible! toi, soutien, protecteur des infortunés, daigne jetter un regard sur moi!---Je me soumets, si tu l'ordonnes; mais ma confiance en ta bonté, égale mon obéissance!---Conserve-moi le bien que tu m'as donné; ou du moins, grand Dieu! ne me condamne point à vivre!—Tu vas prononcer, j'attends mon arrêt.---Mais c'est un Pere qui va le rendre!---(*Elle retombe auprès de son Fils, le visage caché.*) (*Après un long silence*)

L'Ange. (*derriere le Théâtre.*) Agar ?

Agar. Qu'entends-je ? & quelle voix céleſte vient ranimer mon cœur ?

(*On entend une ſymphonie douce.*)

Où ſuis-je ?

(*La toile du fond ſe leve, & l'on découvre l'Ange ſur un nuage, une palme à la main. Le Théâtre change, & repréſente un payſage charmant, orné de fleurs & de fruits.*)

SCENE II.

L'ANGE, AGAR, ISMAEL.

L'Ange. AGAR!

Agar. Que vois-je !---(*Elle regarde ſon Fils toujours étendu à terre ſans mouvement.*) O mon Fils !

L'Ange. (*s'approchant.*) Agar !---Eſſuyez vos larmes.

Agar. Mon Fils va donc m'être rendu !--- Mais, ô Ciel ! il eſt toujours ſans mouvement. ---Iſmaël.---Iſmaël !---Ah ! c'en eſt fait, il n'eſt plus !---(*Elle ſe leve impétueuſement, & court ſe précipiter aux pieds de l'Ange.*) Dois-je donc perdre tout eſpoir ?

L'Ange. Votre confiance, Agar, & votre foi n'égalent-elles pas votre ſoumiſſion ?

Agar. (*toujours aux pieds de l'Ange.*) Oui, je ſuis reſignée.---Hélas ! ſi Dieu l'exige, je m'interdirai juſqu'à la plainte. Mais mon courage m'abandonne---un doute affreux glace

mon cœur.---Dieu veut-il m'éprouver, ou combler ma miſere ?

L'Ange. Lui ſacrifieriez-vous, ſans murmure, le ſeul bien qui vous reſte---cet enfant ſi chéri ?

Agar. Je le tiens de ſa bonté.---il peut me retirer ſes bienfaits.---(*Elle ſe releve, & court auprès de ſon fils.*---) Mon Fils!---C'eſt en vain que je l'appelle. Hélas ! il m'entendroit s'il reſpiroit encore. La voix de ſa mere déſolée ranimeroit ſes ſens. Mes cris ſont ſuperflus. Iſmaël n'y peut répondre.---Iſmaël ! ô nom jadis ſi doux à répéter !---nom chéri ! maintenant je ne puis le prononcer qu'en frémiſſant.

L'Ange. Agar ! pourquoi vous livrer à ce vain déſeſpoir ?---vous pleurez votre Fils. Il paroît mort à vos yeux : mais doutez-vous de la puiſſance immortelle du Seigneur ?

Agar. (ſe relevant.) Sa puiſſance !---Ah ! ſans doute, il peut tout, il peut tarir la ſource de mes larmes ; il peut me rendre mon Fils.--- Inſenſée que je ſuis ! Je pleurois, & Dieu me voit & m'entend. L'excès de ma douleur l'offenſoit peut-être. Cette idée m'accable & me déchire.---Pardonne-moi, grand Dieu, de coupables tranſports !---Daigne jetter ſur cet enfant un regard paternel ; que ſon innocence te touche ! Ah ! puiſſe-t-il du moins n'être pas la victime des fautes & de la foibleſſe d'une mere infortunée !---O Ciel ! que ta colere ne tombe que ſur moi !---mais rends le jour à mon Fils : qu'il vive !---que je puiſſe encore une fois lui parler & l'entendre, ô mon Dieu !---&

j'adorerai, je bénirai, en expirant, & ta juſtice & ta bonté.

L'Ange. Agar, tout ce qui vous environne déja vous retrace, ou vous préſage ſa bienfaiſance infinie; il a transformé l'affreux déſert où vous gémiſſiez, en un ſéjour délicieux. Sa puiſſance & ſa gloire éclatent & brillent autour de vous.

Agar. Hélas! un ſeul objet frappe ici mes yeux. Je n'y puis voir qu'Iſmaël privé de la vie.

L'Ange. Ne vous laiſſez point abattre, Agar. Vous êtes fidelle & ſoumiſe? N'avez-vous pas l'heureux droit de tout eſperer? Quel miracle eſt impoſſible à l'Etre ſuprême, qui lit au fond de votre cœur? Il vous juge, Agar, & vous protege. Il punit avec indulgence; & lui ſeul ſait récompenſer ſans meſure.

Agar. Qu'entends-je, ô Ciel! quelles paroles conſolantes & divines.

L'Ange. Levez les yeux: voyez, heureuſe Agar; la bonté du Seigneur fait encore un nouveau prodige pour vous.

(*L'Ange touche la terre avec ſa palme, il en jaillit à l'inſtant une fontaine abondante.*)

Agar. O mon Dieu! tant de bienfaits ne me ſeront pas inutiles. Vous voulez que j'en jouiſſe; Iſmaël va donc revivre?

L'Ange. (*s'approche d'Iſmaël.*) Approchez-vous, Agar!

Agar. (*courant ſe précipiter à genoux aux pieds de ſon Fils.*) Ah! grand Dieu! mon Fils!—Mais n'eſt-ce point une illuſion? ſa pâleur ſe diſſipe.—O Ciel! ſi je m'abuſois! (*Elle lui*

prend la main.) Sa main—n'eſt plus froide.—Iſmaël ! Mon Dieu ! acheve ton ouvrage !

(Après un moment de ſilence, elle regarde attentivement ſon Fils.

Il ouvre les yeux ; ô mon Fils !—Je me meurs. *(Elle tombe ſur un lit de gazon.)*

L'Ange. Agar, Agar, ranimez-vous pour louer, pour adorer le Seigneur !

Agar. (*revenant à elle.*) Iſmaël !

L'Ange. Reprenez vos ſens, Agar, & regardez votre fils.

Agar. Mon Fils !—Il m'eſt rendu ! Quoi ce n'eſt point un ſonge.

Iſm. (*ſe ſoulevant*) Ah ! je renais !

Agar. Ah ! mon Fils ! cher enfant, viens dans mes bras, viens embraſſer la plus heureuſe des meres !—Que dis-je !—Non, proſternons-nous, & remercions le Ciel.

Iſm. Que ne lui dois-je pas, Maman ! il nous réunit.

L'Ange. Jouiſſez déſormais, Agar, d'un bonheur inaltérable : Dieu m'ordonna de vous éprouver. Il eſt ſatisfait, & tous vos maux ſont finis. Elevez cet enfant ; donnez-lui des vertus ; inſpirez-lui la crainte, & ſur-tout l'amour du Seigneur. Voilà le plus digne hommage que vous puiſſiez offrir de votre reconnoiſſance.

Agar. Ah ! pourrois-je y manquer après de tels bienfaits ?

L'Ange. Que votre exemple, Agar, ſerve à jamais de leçon ; qu'il corrige les murmures des mortels inſenſés, & qu'il apprenne que Dieu fait récompenſer la patience, la ſoumiſſion, le courage & la vertu.

F I N.

LA BELLE
ET LA BÊTE,
COMÉDIE EN PROSE
ET EN DEUX ACTES.

PERSONNAGES.

ZIRPHÉE.

PHÉDIME, *Amie de Zirphée.*

PHANOR, *Génie.*

La Scene eſt dans le palais du Génie.

LA BELLE ET LA BÊTE, COMÉDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

PHANOR, ZIRPHÉE.

Phanor paroît tenant Zirphée par sa robe ; Zirphée veut fuir & détourne la tête avec horreur.

Pha. AH, Zirphée ! de grace, un instant, un seul instant, daignez m'entendre.

Zir. Laissez-moi ——— laissez moi.

Pha. Si vous l'ordonnez, j'y consens ; vos moindres volontés sont pour le malheureux

Phanor des loix ſuprêmes: mais quand, pour la premiere fois, il oſe vous demander un moment d'entretien, aurez-vous la cruauté de le refuſer ?

Zir. (*à part.*) L'Infortuné! qu'il eſt à plaindre !

Pha. (*laiſſant aller la robe de Zirphée.*) Zirphée, vous êtes libre: je ne veux rien devoir à la violence; vous pouvez me fuir encore.

Zir. (*détournant toujours la tête.*) Mais qu'avez-vous à me dire ?

Pha. O Ciel! vous tremblez——Ah! je dois inſpirer l'averſion, mon aſpect affreux la fait naître. Zirphée! vous pouvez me haïr; mais, hélas! devez-vous me craindre ?

Zir. Mais——je ne vous hais point.

Pha. Eh bien! mes vœux ſont ſatisfaits—le bonheur d'être aimé n'eſt pas fait pour moi, je n'y prétends point; mais ſachez du moins, que cette figure horrible que vous n'oſez enviſager, cache un cœur ſenſible, délicat & fidele.

Zir. (*à part.*) Que ſa voix eſt touchante! —Pourquoi faut-il ?—(*Elle le regarde & s'écrie avec effroi,*) Ah, Ciel !—(*Elle fait quelques pas pour fuir.*)

Pha. (*veut l'arrêter.*) Ah, Zirphée! calmez cet effroi.

Zir. Au nom du Ciel, laiſſez-moi. (*Elle s'échappe.*)

SCENE II.

PHANOR *seul.*

JE commençois à l'attendrir, son ame s'ouvroit à la pitié; un regard, un seul regard a détruit mon ouvrage———Et je pourrois encore conserver quelque espoir ?—— Barbare Fée! jouis de l'excès de ma douleur ; ton pouvoir, supérieur au mien, me condamna jadis à supporter la vie sous cette forme affreuse, & je ne puis reprendre mes premiers traits qu'en parvenant à me faire aimer, qu'en touchant avec cette figure épouvantable, une ame insensible jusqu'alors. Ah, Zirphée! si vous saviez mon secret, s'il m'etoit permis de le dire; mais l'oracle funeste le défend—Que je suis malheureux !—Hélas ! la plus grande, la plus cruelle de mes peines. c'est d'aimer comme on n'aima jamais——(*Il tombe accablé sur une chaise.*)

SCENE III.

PHÉDIME, PHANOR.

Phé. (*sans en être apperçue.*)

ZIRPHÉE m'a dit qu'il étoit ici——Ah, le voilà !

Pha. (*se levant.*) Ah, Phédime ! que fait Zirphée ?

Phé. Je viens de sa part, pour vous dire qu'elle s'afflige de la maniere prompte & brusque dont elle vous a quitté.

Pha. Et pourquoi ne vient-elle pas elle-même me le dire ?

Phé. Cela est tout-à-fait galant pour moi.

Pha. Ah, Phédime ! pardonnez ; je sais tout ce que je vous dois : hélas ! sans vous, que deviendrois-je ?

Phé. Allons, allons, je vous pardonne ; je n'ai point de rancune ; &, pour vous le prouver, je vous dirai que ce petit entretien que vous venez d'avoir avec Zirphée, a fait des merveilles.

Pha. Eh ! comment puis-je le croire, après les preuves d'aversion qu'elle m'a données en me quittant ?

Phé. Mais elle s'en repent ; n'est-ce pas beaucoup ?

Pha. Mais elle ne vaincra jamais l'effroi quelle éprouve en me regardant.

Phé. Songez donc qu'il n'y a que huit jours que vous nous avez enlévées ; &, franchement, il faut plus que huit jours pour s'accoutumer à votre figure. Si vous ne m'aviez pas mise dans votre confidence & dans vos intérêts longtemps avant l'enlevement, quoique je ne sois pas aussi timide que Zirphée, je crois que je n'oserois pas encore vous regarder.

Pha. Vous êtes depuis l'enfance l'amie de Zirphée ; vous connoissez son cœur & ses sentiments : dites-moi, charmante Phédime, de bonne foi, pensez-vous à présent que l'espoir que vous m'avez donné quelque-fois, ne soit pas absolument chimérique ?

Phé. Il faut donc toujours vous répéter la même chose? Eh bien ! Zirphée est sensible ; son esprit est aussi délicat que son cœur est reconnoissant : le mérite & la vertu doivent produire de vives impressions sur une ame telle que la sienne ; espérez tout du temps.

Pha. Mais maigré les fêtes, les plaisirs que je lui procure, elle paroît s'ennuyer dans ce palais.

Phé. Cependant elle est charmée d'y être. Orpheline & tyrannisée par des parents injustes & cruels, elle alloit être sacrifiée à leur ambition, quand vous nous avez heureusement enlevées.

Pha. Zirphée alloit être unie à un objet indigne d'elle, & qu'elle n'estimoit pas ; mais, hélas ! depuis qu'elle m'a vu, peut-être le regrette-t-elle !

Phé. Croyez qu'elle s'applaudit à chaque inſtant du bonheur d'en être délivrée ; & cependant cet objet qu'elle haïſſoit, poſſédoit tous les charmes de la figure la plus ſéduiſante ; mais il manquoit d'eſprit, & ſur-tout de délicateſſe : il eſt groſſier, ignorant, il n'annonce aucune vertu, & Zirphée le trouvoit odieux.

Pha. Et vous ſavez, Phédime, quelles ſont les cauſes de mon attachement pour Zirphée ; ce ne ſont point ſes charmes qui remplit mon ame. O jour à jamais préſent à ma penſée, où, par mon art, inviſible à tous les yeux, je m'arrêtai dans cette prairie, où les jeunes compagnes de Zirphée célébroient le jour de ſa naiſſance ! La mélancolie répandue ſur les traits de votre amie, me frappa d'abord & m'attendrit ; elle s'écarta de la foule ; & ſeule avec vous, elle s'aſſit au pied d'un palmier, & vous ouvrit ſon ame.

Phé. Et vous écoutâtes notre entretien ?

Pha. Je n'en perdis pas un ſeul mot. Zirphée ſe plaignoit de ſon ſort, & de l'union malaſſortie à laquelle on la forçoit de conſentir : " Hélas ! diſoit-elle, les auteurs de mes jours " ne ſont plus. Orpheline, infortunée, je ne " dépends plus maintenant que de parents in- " ſenſibles à mes prieres & à mes pleurs ; mais " jeune & ſans expérience, je dois reſpecter " leur autorité, & le premier devoir de mon " âge eſt celui de l'obéiſſance : j'ai perdu les " guides que la nature m'avoit donnés, la loi " m'en a aſſigné d'autres auxquels je dois me " ſoumettre. S'ils abuſent de leur pouvoir, " ils ſeront encore plus à plaindre que moi :

" je ferai leur victime, mais j'aurai ſuivi mon
" devoir, & ſans doute il n'eſt point de peines
" dont l'innocence & la vertu ne puiſſent con-
" ſoler."

Phé. Zirphée me diſoit tout cela?

Pha. Mais d'une maniere mille fois plus touchante. Un déluge de larmes inondoit ſon viſage.

Phé. Oui, je me rappelle qu'elle pleuroit.

Pha. Elle fut enſuite quelques inſtants ſans parler.

Phé. J'admire votre mémoire; car enfin, deux grands mois ſe ſont écoulés depuis cet entretien, & vous vous reſſouvenez des plus petites circonſtances, juſqu'au palmier.

Pha. Ah, ce palmier! je crois le voir encore; il ſoutenoit la tête de Zirphée; les cheveux de Zirphée ont touché ſon écorce.

Phé. Et moi, contre quel arbre étois-je appuyée?

Pha. Dans toute la prairie je ne vis qu'un palmier.

Phé. (*riant.*) Ah! vous voilà donc en défaut——Voyons encore: & moi, que diſois-je à Zirphée?

Pha. Mais, rien, je crois.

Phé. Rien: j'aurois paſſé deux heures avec Zirphée ſans lui répondre?——Mais, paix. N'entends-je pas du bruit? On vient—C'eſt elle.

Pha. C'eſt Zirphée, je vous laiſſe.

Phé. Oui, pour un moment; mais ne vous éloignez pas, je vous rappellerai bientôt.

Pha. Phédime, ſouvenez-vous que je dé-

poſe en vos mains l'intérêt le plus cher de ma vie——Adieu, je vois Zirphée. (*Il ſort.*)

Phé. Pauvre Phanor!—Qu'il eſt touchant! Ah! ſa bonté, ſa bienfaiſance, ſon eſprit, doivent faire oublier ſa difformité.

SCENE IV.

PHÉDIME, ZIRPHÉE.

Zirphée (*s'avance en rêvant.*)

TANT de vertus mériteroient un autre ſort.

Phé. Zirphée!

Zir. Ah!—je ne vous voyois pas.

Phé. Vous êtes bien rêveuſe, bien préoccupée.

Zir. Oui, j'ai ſujet de l'être; je ſongeois à Phanor.

Phé. Eh bien!

Zir. Phédime, nous ſommes depuis huit jours dans ce palais, & juſqu'à ce moment nous ne le connoiſſons pas.

Phé. Ce palais appartient à Phanor.

Zir. Ecoutez-moi. Pour la premiere fois, tout-à-l'heure, je ſuis ſortie du pavillon que nous occupons. Un jardin aſſez grand nous ſépare du reſte de ce vaſte palais; après l'avoir traverſé, je me ſuis trouvée dans une immenſe galerie. Jugez de ma ſurpriſe, en voyant a-

lors une foule prodigieuse d'hommes, de femmes, d'enfants, tous vêtus différemment.

Phé. Ce sont apparemment les sujets du Génie.

Zir. Non. Je m'en suis informée; ce ne sont que des voyageurs.

Phé. Comment ?

Zir. Nous n'avons pas remarqué, Phédime, l'inscription touchante que Phanor a gravée sur la porte de ce palais ; cette porte est toujours ouverte, & on lit au-dessus : *A tous les malheureux.*

Phé. Ah ! tout est expliqué.

Zir. Sans le hasard, j'ignorerois encore dans quel asyle sacré nous sommes ; jamais Phanor ne nous l'auroit appris.

Phé. Zirphée ! vos yeux se rempliſſent de pleurs.

Zir. Je ne m'en défends pas. Ah, Phanor ! malheureux Phanor ! que le Ciel fut injuste envers vous !

Phé. Doit-il accorder tous les dons ? Phanor en reçut l'esprit & la vertu.

Zir. Mais cette figure hideuse !

Phé. Ah, Zirphée ! demandez aux infortunés, qui sont dans ce palais, si cette figure qui vous révolte les empêche d'aimer Phanor.

Zir. Ils doivent l'aimer ; la reconnoissance leur en fait une loi.

Phé. Et vous, ne devez-vous rien à Phanor ? Il secourt les malheureux, parce qu'il les plaint ; de même vos malheurs l'intéresserent ; il vous enleva pour vous soustraire à d'in-

juſtes violences; enfin, en connoiſſant vos vertus, il s'attache à vous, & vous ne pouvez l'aimer.

Zir. Hélas! je l'aime quand je ne le vois pas.

Phé. Cette maniere d'aimer eſt tout-à-fait touchante. Ah! s'il n'avoit pour vous qu'une de ces fantaiſies mépriſables, uniquement fondée ſur les charmes extérieurs, vous auriez raiſon de lui dire, *ma figure vous plaît, j'en ſuis fâchée, car la vôtre me paroît affreuſe*; il n'auroit rien à répondre: mais c'eſt votre eſprit qui lui plaît, c'eſt votre caractere qui le ſéduit. Quand vous ſeriez laide, il vous aimeroit de même.

Zir. Ah! s'il n'étoit que laid.

Phé. Enfin, il poſſede toutes les qualités avec leſquelles vous avez ſubjugué ſon attachement, & vous y êtes inſenſible!

Zir. Inſenſible! Non, je ne le ſuis point, mais je ne pourrai jamais m'accoutumer à le regarder.

Phé. Qu'il effraye d'abord, je le conçois; mais lorſqu'on connoît ſa bonté, ſa douceur, eſt-il poſſible de le redouter? D'ailleurs, ſa figure eſt bizarre, il eſt vrai; mais après tout, j'en ai vu de plus choquantes: il ſe rend juſtice du moins, il n'eſt pas fat.

Zir. Fat—Que vous êtes folle!

Phé. Pourquoi ne le ſeroit-il pas comme tant d'autres qui ne ſont guere mieux que lui traités de la nature?

Zir. Vous étiez avec lui tout-à-l'heure; que vous diſoit il?

Phé. Que vous faites son malheur.
Zir. C'en eſt un grand pour moi.
Phé. Je ſuis ſûre qu'il n'eſt pas loin d'ici.
Zir. Vous croyez !—
Phé. Voulez-vous que je l'appelle ?
Zir. Je n'oſe———
Phé. Allons ; quelle enfance ?
Zir. Je crois l'entendre.
Phé. Oui, c'eſt lui,—Zirphée ! Vous pâliſſez.
Zir. Non, ce n'eſt rien.—Phédime, ne me quittez pas.
Phé. Le voilà : de grace, faites-vous violence ; reſtez un inſtant.

SCENE V.

ZIRPHÉE, PHÉDIME, PHANOR.

(*Zirphée ſe range du côté oppoſé.*)

PHANOR *s'approchant doucement.*

ELLE va me fuir encore.
Phé. Phanor ! j'allois vous chercher.
Pha. J'ai cru entendre prononcer mon nom, &—
Phé. Mais comme vous voilà tremblant, interdit !
Pha. Je le ſuis en effet.

Phé. (*considere Zirphée & Phanor.*) Ce début promet beaucoup ; l'entretien sera vif.— (*à Zirphée.*) Ah ça, si je vous gêne, je m'en vais.

Zir. (*la retenant.*) Ah, Phédime !

Pha. Zirphée ! parlez ; voulez-vous que je m'éloigne ?

Zir. Non, restez.

Phé. Aurons-nous quelque fête aujourd'hui ?

Pha. J'attends les ordres de Zirphée.

Zir. Je viens de jouir tout-à-l'heure du plus grand plaisir que j'aye encore goûté dans ce palais ; vous m'en aviez privée, Phanor, je dois m'en plaindre.

Pha. Comment ?

Zir. Est-il un spectacle plus doux que celui de voir la bienfaisance secourir les infortunés, & d'entendre la reconnoissance applaudir aux vertus ?

Pha. Est-il un bonheur comparable à celui de s'entendre approuver par—— Zirphée !

Phé. Par ce qu'on aime.

Pha. Phédime explique ce que je n'ose dire.

Zir. Phanor !——Vous êtes trop timide.

Pha. Ah, Zirphée !

Phé. Eh bien !—Vous vous taisez, Phanor.

Pha. Quoi, Zirphée ! l'ai-je bien entendu ?——mes sentiments ne vous sont point odieux ! Quoi, vous me permettriez d'oser vous en entretenir ?

Zir. Ne m'accusez jamais d'ingratitude.

Pha. Ah ! je n'accuse que mon sort.

Phé. Nous voilà retombés dans la tristesse.

—(*bas à Zirphée.*) Parlez-lui donc. Allons, faites-vous un effort. Regardez-le du moins.

Pha O Ciel! que dites vous, Phédime! Non, Zirphée, ne me regardez point; je perdrois tout mon bonheur.

Zir. (*le regarde avec timidité, & enſuite elle baiſſe les yeux.*) Vous voyez, Phanor, que vous êtes injuſte.

Pha. Ah! puiſſiez-vous me le prouver encore! (*Il fait un mouvement pour s'approcher de Zirphée; elle treſſaille, & fait quelques pas pour le fuir. Il recule, Zirphée reſte immobile.*

Phé. (*après un moment de ſilence.*) Les voilà tous deux conſternés.—Ah çà, Phanor, moi qui n'ai nul peur de vous, je vous prie de me donner le bras, & de me conduire à la comédie. Vous m'aviez promis une fête, & décidément il m'en faut une: allons, venez.

Pha. Zirphée! vous pouvez ſans crainte ſuivre votre amie, je vais reſter ici.

Phé. Point du tout; il faut que vous nous faſſiez les honneurs de la fête; moi du moins je l'exige. Vous m'avez enlevée tout comme Zirphée, j'étois auſſi malheureuſe qu'elle, ainſi j'ai les mêmes droits à votre complaiſance.—D'ailleurs, je mériterois bien quelque petite préférence. Vous ne me paroiſſez pas beau, mais je vous trouve fort aimable. (*Elle le prend ſous le bras.*) Zirphée, venez-vous avec nous? Vous ne répondez pas?——Mais vous boudez, je crois.

Zir. (*à part.*) Quelle m'impatiente!

Phé. Adieu, Zirphée.

Zir. (*avec dépit.*) Puiſque je vous importunerois, allez, Phédime,—allez, Phanor.

Pha. (*quittant le bras de Phédime.*) O Ciel! Zirphée, pourriez-vous croire?

Phé. Que ſignifie ceci? Pour la premiere fois, Zirphée, vous avez des caprices.—Allons, allons, que de façons! Voulez-vous venir à la comédie? car pour moi je ne puis vous la ſacrifier.

Zir. Je voudrois—que Phanor y vînt auſſi.

Pha. Ah! je ſens le prix de tant de bonté ——mais, Zirphée, en profiter, ſeroit peut-être en abuſer.—Pardonnez, je lis dans votre cœur, je n'ai rien fait pour vous, & vous croyez me devoir de la reconnoiſſance; vous vous efforcez de combattre la juſte horreur que ma vue vous inſpire; mais je ſouffre plus de vos peines que des miennes, & je ne puis ſupporter la contrainte que vous vous impoſez. Vous régnez ici, vous ſeule êtes la ſouveraine de ce palais; commandez-y, fuyez-moi, ſoyez libre & paiſible, & Phanor ſera trop heureux.

Zir. O le plus généreux des hommes! Que je ſerois mépriſable à mes yeux, ſi je pouvois déſormais vous voir avec peine.—Non, Phanor, la reconnoiſſance n'eſt point un devoir pénible pour mon cœur.

Phé. Fort bien, allons, nous acheverons cet entretien pendant la comédie. (*Elle reprend le bras de Phanor.*) Zirphée, ſi vous aviez beſoin d'un guide, Phanor pourroit—

Pha. O Ciel! qu'oſez-vous dire?

Zir. (*regarde Phanor avec timidité, mais*

ſans effroi.) Phanor, voulez-vous me donner le bras ?

Pha. Ah ! ſi vous me plaignez, ſi je vous intéreſſe, je vous le répete, j'oſe l'exiger, Zirphée, ne vous contraignez point pour moi.

Zir. (*le prenant ſous le bras.*) Eh bien, je vous obéis, c'eſt ſans contrainte & ſans effort.

Pha. Ah, Zirphée ! que ne puis je vous faire connoître ce qui ſe paſſe au fond de mon ame.

Phé. Vous nous en rendrez compte à la comédie, partons. (*A part en s'en allant.*) Grace au Ciel, Zirphée commence à s'apprivoiſer.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ZIRPHÉE, PHÉDIME.

Phé. CONVENEZ qu'il eſt impoſſible d'être plus aimable, plus intéreſſant.

Zir. Je ne revieus pas de ma surprise ; je n'aurois jamais cru pouvoir m'accoutumer à lui.

Phé. Cela est tout simple, vous ne vouliez pas l'écouter ; vous ne connoissiez ni les charmes de son caractere, ni les agrémens de son esprit.

Zir. Il est d'une bonté, d'une délicatesse — Il a même beaucoup de graces. —— Comme le son de sa voix est touchant !

Phé. Enfin donc, vous n'en avez plus peur ?

Zir. Ah ! je l'estime trop pour le craindre —— mais l'intérêt qu'il m'inspire me fait éprouver je ne sais quoi de triste & de douloureux que je ne puis définir. Hier je n'avois pour lui que la pitié qu'on doit aux malheureux ; je m'attendrissois sur son sort ; mais cette compassion ne me causoit pas la mélancolie qui m'absorbe aujourd'hui : je pense à lui malgré moi, & je n'y puis penser qu'avec un serrement de cœur inexprimable.

Phé. Cela est singulier — car enfin hier il étoit fort à plaindre ; & aujourd'hui qu'il est bien traité par vous, il est satisfait. Pourquoi donc votre pitié s'accroît-elle quand ses malheurs diminuent ?

Zir. Une idée se présente sans cesse à mon esprit, & me tourmente. —— Il est impossible de le voir pour la premiere fois sans étonnement & sans frayeur.

Phé. Eh bien, que lui importe, si vous êtes pour jamais guérie de cette premiere impression ?

Zir. Je voudrois qu'on lui rendît justice ;

je m'afflige en pensant que l'aspect d'un objet si vertueux, si bienfaisant, inspirera plus d'horreur & d'effroi, que la vue d'un de ces animaux féroces qui n'ont pour tout instinct qu'une aveugle fureur.—Ah! cette idée est affreuse, & je ne puis m'y arrêter sans frémir.

Phé. Mais si vous vous fixez dans ce palais, Phanor ne le quittera plus; il ne verra que vous, & renoncera pour vous au reste de l'univers.

Zir. Je ne sais point encore quelle sera ma destinée; je ne sais point, Phédime, si je dois accepter pour toujours l'asyle qu'on nous accorde ici.

Phé. Et si vous le quittiez, que deviendriez-vous?

Zir. Je l'ignore. Mais l'amitié, & non la nécessité, pourroit seule me faire prendre la résolution de m'y fixer.

Phé. Mais Phanor consentiroit-il à se séparer de vous?

Zir. Phanor est trop généreux pour attenter à notre liberté.

Phé. Pour moi, je me trouve bien ici, & je suis fort tentée d'y rester.

Zir. Quoi! Phédime, sans moi?

Phé. Je resterois pour consoler Phanor.

Zir. Le consoler?

Phé. Je suis sensible, il est reconnoissant, mon amitié le dédommageroit de votre ingratitude; & de cette maniere, ma chere Zirphée, je réparerois vos torts: ainsi ne vous contraignez point avec lui.

Zir. Que nos caracteres, Phédime, ſont différents ! tout eſt pour vous ſujet de plaiſanterie.

Phé. Mais point du tout, je ne plaiſante pas.

Zir. Je l'avois cru——Rompons cet entretien—(*à part.*) Je ne ſais ce que j'ai, je me ſens une humeur—

Phé. Vous tombez dans la rêverie.

Zir. Il eſt vrai.

Phé. Voulez-vous être ſeule ?

Zir. Mais, comme vous voudrez.

Phé. Adieu, Zirphée, à ce ſoir.

Zir. Où allez-vous donc ?

Phé. Moi, je ne rêve point, & j'aime à cauſer. Je vais chercher Phanor.

Zir. A la bonne heure——mais je me flatte que vous voudrez bien ne lui pas faire part de l'entretien que nous venons d'avoir enſemble.

Phé. Ah ! je ſuis diſcrete, & je vous promets de ne lui pas parler de vous.

Zir. C'eſt tout ce que je deſire.—Mais que lui direz-vous donc ?

Phé. Vous êtes bien curieuſe.

Zir. Quoi donc, eſt-ce un myſtere ?

Phé. Mais peut-être—

Zir. Je n'ai nulle envie de le pénétrer, je vous aſſure.

Phé. Dans ce cas je me tairai donc.

Zir. (*à part.*) Je n'y puis plus tenir.

Phé. Adieu, Zirphée ; quand votre rêverie ſera finie, vous me rappellerez.—(*à part.*) Allons chercher Phanor, & lui donner des conſeils ſalutaires. (*Elle ſort.*)

SCENE II.

ZIRPHÉE *seule, après un moment de silence.*

J'ALLOIS éclater, je suis charmée qu'elle soit partie.——Est-ce là Phédime ? Est-ce là cette amie si tendre que j'ai toujours vue prête à me tout sacrifier ? Quel étonnant changement s'est fait en elle ! Il semble qu'elle me préfere Phanor.—Je me sens accablée.—(*Elle s'assied.*) Une amertume affreuse remplit mon cœur ; je ne puis démêler moi-même ce qui s'y passe.—Je l'ignore.—Oui, je quitterai ce palais.—Phédime y pourra rester sans moi.—Mais demain, aujourd'hui peut-être, je m'en éloigne pour jamais. Phédime consolera Phanor, ils m'oublieront l'un & l'autre, & du moins je serai la seule à plaindre.——Ah ! je méritois une autre destinée ; je méritois d'autres amis.—J'ai connu le malheur, mais je n'ai jamais souffert ce que je souffre en cet instant. J'en suis effrayée.—On vient—ô Ciel ! c'est Phanor.—*(Elle tombe sur une chaise.)*

SCENE III.

PHANOR, ZIRPHÉE.

Pha. (*à part.*) SUIVONS les conseils de Phédime ; voyons ce que peut la pitié sur un cœur si sensible. (*Il fait encore quelques pas, & s'arrête.*) Zirphée, me permettez-vous d'approcher ?

Zir. (*se levant.*) Oui, venez, Phanor, je voudrois vous parler un moment.

Pha. Qu'avez-vous à me dire ? Qu'ordonnez-vous, Zirphée ?

Zir. (*à part.*) Je ne puis lui parler ; je me sens interdite : (*haut.*) Phanor, je crains de vous affliger ; je n'ose vous faire une question.

Pha. Que ne puis-je deviner ce que vous souhaitez, Zirphée ! vos desirs seroient prévenus.

Zir. La reconnoissance la plus vraie m'attache à vous—mais enfin, je ne puis vous promettre de rester à jamais dans ce palais.—Phanor, me laisseriez-vous la liberté de le quiter ?

Pha. Je vous entends, & je ne me plains pas de la rigueur du sort que j'envisage. Ce palais ouvert à tous les malheureux, est un asyle, & non une prison ; non-seulement vous y êtes libre, mais vous y régnez ; je n'y suis

rien qu'un infortuné soumis à vos loix, & prêt à m'en exiler pour vous plaire ; rendez donc justice à mes sentiments, & du moins ne me regardez ni comme un tyran, ni comme un raviſſeur.

Zir. Vous, un tyran, vous Phanor, ô Ciel ! me croiriez-vous capable d'avoir pu douter un moment de votre générosité ? Ah ! je puis n'être pas d'accord avec moi-même, je puis être inconséquente & bizarre ; mais injuſte pour vous, non Phanor, non je ne le ſuis point.

Pha. Connoiſſez donc mon ame toute entiere ; je ſens trop l'effet que doit produire ma préſence ; je ſais l'obſtacle invincible qu'une affreuſe difformité oppoſe au bonheur de ma vie. Je n'ai jamais eu l'eſpoir inſenſé de vous plaire, & de vous engager à unir votre ſort au mien ; j'ai mérité votre eſtime, c'en eſt aſſez ; après avoir obtenu le ſeul bien auquel il me fut permis de pretendre, je dois m'oublier, & ne plus m'occuper que de vous.

Zir. Vous m'effrayez ; où tend ce diſcours ?—Phanor, quel eſt votre deſſein ?

Pha. De vous rendre maîtreſſe abſolue de votre deſtinée, & de vous affranchir pour jamais de tout ce qui peut vous contraindre ou vous déplaire. Recevez cette boîte, elle renferme un anneau précieux ; en le portant vous vous trouverez tranſportée dans le lieu où vous deſirerez être ! & là, par le pouvoir de ce même anneau, tout ce que vous pourrez ſouhaiter ſe réaliſera, des palais, des jardins qui

renfermeront tout ce que l'art & la nature peuvent offrir de plus beau, & dont vous ſerez la ſeule ſouveraine.

Zir. Reprenez vos dons, & daignez me ſouffrir où vous êtes.

Pha. Non, ne mépriſez point le dernier hommage——d'un ſentiment ſi vrai; adieu, Zirphée, penſez quelquefois au malheureux Phanor. (*Il ſort.*)

Zir. (*ſeule.*) Arrêtez, arrêtez——il m'échappe; Phanor, Phanor, en vain je l'appelle—ô Ciel! une terreur ſecrete glace mes ſens, & me rend immobile—*ſon dernier hommage*, que ſignifient ces mots myſtérieux? Que vouloit-il dire?—Je frémis—des idées confuſes viennent troubler tout-à-coup mon imagination.—Cette boîte qu'il m'a laiſſée malgré moi, contient peut-être l'explication du preſſentiment qui m'accable——je n'oſe l'ouvrir. (*Elle la poſe ſur une table.*) Ah! courons chercher Phanor, lui ſeul peut me tirer du trouble affreux où je ſuis.

SCENE IV.

PHÉDIME, ZIRPHÉE.

Phé. ZIRPHEE, où courez-vous?

Zir. Ah! Phédime, avez-vous vu Phanor?

Phé. Je le quitte à l'instant.

Zir. Eh bien ?

Phé. Je savois le don qu'il devoit vous faire ; je venois vous demander à quel usage vous le destiniez ; je rencontre Phanor éperdu, hors de lui. Sa démarche égarée m'effraye ; je veux lui parler, il m'évite, me fuit, & sort de ce palais en me disant un douloureux adieu.

Zir. Qu'entends-je, juste Ciel !——il a quitté ce palais ?—où est-il ?

Phé. Eh ! comment le savoir ?

Zir. Mais il me vient une idée. Avec l'anneau qu'il m'a laissé, je puis me transporter aux lieux qu'il habite. C'est-là que je veux être. (*Elle prend la boîte, elle l'ouvre.*) Voilà l'anneau.—Mais que vois-je ? un billet.

Phé. Ce billet nous instruira de sa destinée.

Zir. Ah ! Phédime, je tremble.

Phé. Allons, lisez.

Zir. Hélas ! que vais-je apprendre ? (*Elle lit tout haut.*) " Je veux vous affranchir d'un " objet odieux ; je sais que ma présence ne " peut vous être qu'importune, & je ne puis " supporter la vie loin de vous. J'y renonce " sans peine. Adieu, Zirphée, recevez l'é- " ternel adieu du fidele & tendre Phanor." (*Zirphée, après avoir lu :*) Je me meurs. (*Elle tombe évanouie dans les bras de Phédime.*)

Phé. Que vois-je, ô Ciel ! Zirphée, Zirphée !

Zir. Il n'est plus—laissez-moi, Phédime, vos soins sont superflus. La vie m'est odieuse. —Enfin trop tard je lis dans mon cœur.—— O

Phanor ! j'ai creuſé ta tombe & la mienne. La malheureuſe Zirphée te ſuivra de près. Oui, Phanor ! je t'aimois ; oui, je ne puis exiſter ſans toi. (*Pendant qu'elle prononce ces derniers mots, on entend un creſcendo derriere le théâtre.*) Qu'entends-je ? (*La muſique continue.*)

(*Le théâtre change, Phanor paroit dans le fond ſous ſa figure naturelle, aſſis ſur un trône de fleurs.*)

Zir. Où ſuis-je ? Quel objet vient frapper mes regards ?

SCENE V & derniere.

ZIRPHÉE, PHÉDIME, PHANOR.

PHANOR, *accourant ſe précipiter aux pieds de Zirphée.*

AH ! Zirphée, ma chere Zirphée, reconnoiſſez Phanor à l'excès de ſa tendreſſe.

Zir. Phanor, ô Ciel !

Pha. L'oracle eſt accompli, je reprends ma premiere forme, & c'eſt Zirphée qui me rend à la vie & au bonheur.

Zir. Ah ! Phanor, qu'il eſt doux de conſacrer ſa vie à celui pour lequel on vouloit la quitter !

Phé. Quel jour fortuné !

Zir. Ah ! ma chere Phédime, en partageant notre bonheur, vous l'augmentez encore.

Pha. Et moi, que ne lui dois-je pas ?

Phé. Soyez toujours heureux, & tous mes vœux ſeront remplis. (*Elle s'adreſſe au public.*) Cœurs ſenſibles & vertueux, ne vous plaignez jamais du ſort ; & que cet exemple vous apprenne que la bienfaiſance & la bonté ſont les plus ſûrs moyens de plaire, & les ſeuls droits pour être aimé.

FIN.

LES
FLACONS,

COMÉDIE
EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

LA FÉE.

MÉLINDE.

CÉNIE.

IPHISE.

La Scene eſt dans le Palais de la Fée.

LES FLACONS,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LA FÉE, MÉLINDE.

La Fée. AH! ma chere Mélinde, depuis trois mois que je ne vous ai vue, les enfants que vous m'avez confiés m'ont fait éprouver bien des chagrins.

Mél. Quoi, mes filles!

La Fée. Ne vous effrayez pas, le mal n'eſt pas ſans remede : vous ſavez que je préſidai à leur naiſſance; mais comme mon pouvoir eſt borné, je ne pus leur faire qu'un ſeul don. Il m'étoit permis de choiſir, je n'héſitai pas : je leur donnai un cœur tendre & reconnoiſſant.

Mél. C'étoit en même-temps travailler

pour vous & pour elles ; ce don vaut tous les autres.

La Fée. Je ne me repens point de ce que j'ai fait ; les vertus valent mieux que les charmes ; & les vertus même, que sont-elles sans un bon cœur ? Mais pour être heureuse, pour être aimée, il ne suffit pas d'être sensible. J'ai consulté pour vos filles le livre des destinées, & j'ai vu que leur bonheur à l'une & à l'autre dépend uniquement de préférer les qualités du cœur & de l'esprit à tous les avantages de la figure.

Mél. Elles sont élevées par vous, je dois donc être tranquille.

La Fée. Je donne à leur éducation tous les soins dont je suis capable, mais je vous avoue qu'elles n'y répondoient pas à mon gré. Cénie a de la douceur, d'heureuses dispositions pour apprendre ; mais elle est entêtée, indolente, & rarement appliquée.

Mél. Et sa sœur ?

La Fée. Iphise ; elle est franche, sensible & gaie, mais elle est étourdie, légere & violente. Avec cela, elles ont déja beaucoup d'amour-propre : on leur a dit qu'elles étoient jolies ; & au lieu de ne voir dans ce compliment qu'une honnêteté d'usage, elles l'ont pris pour une vérité. Elles ne sont pas désagréables, mais elles sont fort loin d'être charmantes.——Jugez de l'avenir qu'elles se préparent !

Mél. Eh, mon Dieu ! de quoi pourroient-elles être vaines ? La nature leur a donné de

grands défauts, & elles ne doivent qu'à vous seule ce qu'elles ont de bien.

La Fée. Cependant j'en suis parfaitement contente depuis deux mois ; j'ai trouvé le moyen de les réduire & de les punir.

Mél. Comment ?

La Fée. Je leur ait fait croire que je les avois rendues hideuses, & par mon art je leur ai fasciné les yeux de maniere qu'en se regardant dans un miroir, & en se voyant l'une & l'autre, elles se trouvent affreuses : j'ai donné le mot à tout ce qui les entoure ; on leur a répété à chaque instant les premiers jours qu'elles étoient laides à faire peur : d'abord elles ont beaucoup pleuré ; la cadette, sur-tout, Iphise, paroissoit inconsolable. Je les ai consolées, je leur ai dit que le seul parti qu'elles eussent à prendre étoit de faire oublier leur difformité par leurs bonnes qualités, leurs vertus & leurs talents ; elles m'ont cru, &—Mais paix, j'entends du bruit, ce sont elles sûrement qui vous cherchent ; je vous laisse ensemble : adieu, n'oubliez pas de les bien confirmer dans leur erreur. (*Elle sort.*)

SCENE II.

MÉLINDE, CÉNIE, IPHISE.

Ces deux dernieres reſtent à la porte en ſe cachant le viſage.

Mél. LES pauvres petites n'oſent approcher, elles craignent que leurs figures ne me faſſent horreur.

Cén. (*en pleurant.*) Allons, ma ſœur, il faut bien qu'elle nous voye.

Iph. Avancez la premiere.

Cén. Je n'oſe.

Mél. (*à part.*) Feignons de ne les pas connoître. (*Haut.*) Mes enfants ne viennent point, je vais les aller chercher.

Cén. Entendez-vous, Iphiſe ?

Iph. Je vois que la Fée ne l'aura pas prévenue ſur notre malheur.

Cén. Elle nous regarde & ne nous connoît pas.

Iph. Comment le pourroit-elle, dans l'état où nous ſommes ?

Cén. Cruelle Fée !

Mél. (*s'approchant en leur adreſſant la parole.*) Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

(*Iphiſe & Cénie s'approchent d'elle en pleurant toutes deux.*)

Mél. Voilà deux étranges figures.

Cén. (*à Iphiſe.*) Voyez-vous l'effroi que nous lui cauſons ?

Iph. Nous ſommes bien à plaindre.

Cén. Ah ! je n'ai jamais été ſi facheé d'être affreuſe.

Mél. Mais de grace, Meſdemoiſelles, dites-moi à qui vous en avez ?

Iph. & Cén. (*ſe jettant à ſes pieds.* Ah, Maman !

Mél. Qu'entends-je ?

Cén. Oui, nous ſommes vos enfants.

Mél. Vous ! grands Dieux !

Iph. Maman, daignez nous reconnoître ; malgré notre affreux changement, nos cœurs ſont toujours les mêmes.

Mél. (*les relevant.*) Il ſuffit : je vous plains d'un malheur qui cependant eſt fort ſupportable, & croyez que je ne vous en aimerai pas moins.

Iph. Quelle bonté charmante !

Cén. Eh bien ! me voilà conſolée.

Mél. Embraſſez-moi, mes chers enfants ; ſoyez aimables, douces, honnêtes, & vous n'aurez pas beſoin des charmes frivoles qui vous manquent.

Cén. Maman, je ſuis Cénie.

Iph. (*en ſoupirant.*) Et moi, Iphiſe.

Mél. Je vous avois diſtinguées l'une & l'autre par le ſon de voix.

Cén. La Fée ne vous avoit donc rien dit ?

Mél. Elle m'avoit caché votre laideur ; elle m'avoit ſeulement appris que vous lui aviez

donné les plus grands ſujets de mécontentement ; mais que depuis deux mois, elle étoit charmée de vous.

Iph. On s'accoutume à tout : moi, j'ai pris mon parti ſur ma figure ; le temps que je paſſois à ma toilette, je l'employe à lire, à jouer du clavecin.

Mél. C'eſt un parti qu'il faudroit prendre quand vous ſeriez la beauté même.

Cén. Nous nous répétons toute la journée que nous n'avons perdu qu'un peu plutôt ce que nous devions néceſſairement perdre un jour, & que nous y aurons gagné des réflexions & une inſtruction que nous n'aurions peut-être jamais eue ſans cela.

Mél. C'eſt penſer à merveilles.

Iph. Il eſt bien plus doux de plaire par les charmes de ſon caractere & de ſon eſprit, que par ceux de ſa figure ; & ſi avec celle que j'ai, j'y puis parvenir, j'en ſerai plus flattée que ſi j'étois encore jolie.

Mél. Encore jolie !—Réellement, Iphiſe, vous croyez avoir été jolie ?

Iph. Je puis dire à préſent ce que j'en penſois ; c'eſt comme ſi je parlois d'une autre perſonne.

Mél. Eh bien ?

Iph. Eh bien, Maman, ſans être réguliere, j'étois fort agréable, & véritablement jolie.

Mel. Eh bien, mon enfant, vous êtes dans l'erreur ; vous n'étiez point laide, mais vous aviez une figure infiniment médiocre.

Iph. Vous dites cela pour diminuer mes regrets, Maman ; vous êtes bien bonne.

Mél. Non, car je vous suppose assez raisonnable pour n'en point avoir. Et vous, Cénie, vous trouviez-vous charmante ?

Cén. Oh non, Maman, mais—

Mél. Achevez.

Cén. Je croyois ma figure plus réguliere qu'agréable, & j'aurois mieux aimé avoir celle de ma sœur.

Mél Fort bien, vous vous trouviez belle : en vérité, mes enfants, vous étiez folles toutes les deux.—Mes cheres amies, vous aviez l'une & l'autre une figure passable, plutôt bien que mal ; mais voilà tout.

Iph. Ce n'est pas ce qu'on disoit.

Mél. Quand vous connoîtrez le monde, vous saurez, mes enfants, comme on doit compter sur les louanges.

Cén. Ah ! si le monde est menteur, je ne l'aimerai pas.

Mél. Il faut le connoître, s'en défier ; ne le point haïr, parce qu'il y faut vivre ; & s'en faire estimer, parce qu'il nous juge.

Iph. S'il est trompeur, je le fuirai.

Mél. Il ne trompe que ceux que l'amour-propre aveugle, les sots ou les foux. Il est injuste quelquefois, mais il revient de ses préventions. Il est plus léger que méchant, plus frivole que dangereux ; enfin, il n'est pas méprisable, car toujours il honore, il respecte la vertu, & même, en tolérant le vice, il le démasque & le punit. Plus il y aura d'hommes rassemblés, plus on trouvera de défauts & de travers ; ainsi en souffrant de ceux du monde, on les doit excuser.

Iph. Il faut pour cela bien de la générosité

Mél. Il faut seulement de la justice. Etes-vous sans défauts ? N'aurez-vous pas besoin de l'indulgence des autres ? Disposez-vous donc à vouloir bien accorder ce que vous exigerez sûrement.

Iph. J'ai de grands défauts ; mais je suis un enfant, je travaillerai sur moi-même, & je me corrigerai.

Mél. L'indulgence est au nombre des vertus, c'est elle qui fait valoir toutes les autres ; ainsi par conséquent, la perfection même ne vous en dispenseroit pas, au contraire.

Cén. Il me semble d'ailleurs qu'il est plus commode de se taire que de se fâcher ; il faut détester le mal, & fermer les yeux, autant qu'il est possible, sur celui qu'on ne peut empêcher.

Mél. L'intolérance entraîne toujours avec elle la dispute & l'aigreur ; évitons les méchants, mais sachons vivre avec eux, si la destinée nous y force, & plaignons-les. Ils sont aussi dignes de compassion que de mépris.

Cén. Maman, expliquez moi ce que c'est d'être méchant, je ne le comprends pas bien.

Mél. Ma fille, un méchant c'est un mauvais cœur, incapable d'aucune espece de sensibilité, qui n'aime rien.

Cén. Ah, Maman ! vous avez raison de dire qu'il faut le plaindre. Il ne peut jamais être heureux.

Mél. Les méchants sont rares, mais les méchancetés sont communes ; elles sont pro-

duites ordinairement par le défaut d'esprit, par le désœuvrement & la légéreté.

Iph. Quoi ! l'on peut faire des méchancetés sans être méchant ?

Mél. C'est ce qui arrive tous les jours. Avec un bon cœur, avec beaucoup de vertus, on peut se laisser entraîner aux égarements les plus coupables.

Iph. Mais comment ?

Mél. Par des défauts légers en apparence, mais dont les conséquences sont affreuses ; par un amour-propre mal raisonné, de l'étourderie.

Iph. De l'étourderie ! Ah ! Maman, vous me faites frémir. Quoi, je pourrois un jour— Ah ! ma sœur, corrigeons-nous.

Mél. Rien n'est plus facile ; il ne s'agit que de réfléchir, & de le vouloir sincérement.

Cén. Ah, j'y vais travailler sans relâche.

Mél. Cet ouvrage, mes enfants, assurera votre bonheur & le mien. Mais qui vient nous interrompre ? Ah, c'est la Fée.

SCENE III.

LA FÉE, MÉLINDE, CÉNIE, IPHISE.

Mél. VENEZ, Madame, venez recevoir tous mes remerciments ; je suis enchantée de Cénie & d'Iphise ; elles vous doivent une

raiſon, une ſenſibilité, qui me rendent bien heureuſe.

La Fée. Je ſuis charmée que vous en ſoyez contente.

Mél. Je le ſuis ſur-tout de leurs promeſſes, & de l'eſpoir qu'elles me donnent de ſe corriger de tous leurs défauts.

La Fée. Eh bien, je viens leur en offrir le moyen le plus ſûr & le plus prompt.

Mél. Quel eſt-il ?

Iph. et Cen. Ah, parlez !

La Fée. Ecoutez-moi avec attention. J'ai été obligée, mes enfants, pour vous ôter une ridicule vanité, de vous rendre affreuſes l'une & l'autre. De tous les avantages, le moins précieux eſt celui de la beauté. Mais je conviens qu'il eſt cruel d'avoir une figure révoltante. Cependant, ſi je pouvois vous donner toutes les vertus & toutes les graces de l'eſprit en partage, je crois que vous n'auriez pas fait un mauvais marché. Mais je veux vous traiter ſuivant votre goût, & voici ce que je vous offre. J'ai compoſé pour chacune de vous, deux phioles qui contiennent une eſſence divine, dont l'une vous ôtera votre difformité, & vous rendra telles que vous étiez, ou l'autre vous donnera toutes les qualités du cœur & de l'eſprit qui vous manquent. Mais il faut choiſir, je ne puis vous accorder ces deux dons réunis, mon pouvoir ne va pas juſques-là.

Iph. C'eſt bien dommage.

La Fée. Voici les flacons——(*Elle tire des flacons d'une boîte.*) Celui-ci, qui eſt couleur de roſe, en le buvant fera diſparoître votre lai-

deur; & de la même maniere, ce blanc-ci vous rendra parfaites.

Mél. Eh bien, qu'en dites-vous?

Cén. Ah, Maman, c'eſt à vous à nous conſeiller.

La Fée. Non, je veux que vous vous décidiez vous-mêmes.

Iph. Voyons le couleur de roſe.

Mél. Iphiſe!—

La Fee. (*à Mélinde.*) De grace, taiſez-vous.

Iph. Je ne veux que le regarder. (*La Fée lui donne le flacon.*) Ah! qu'il ſent bon!

La Fée. Nous allons vous laiſſer ſeules, conſultez-vous enſemble; dans une demie-heure nous reviendrons ſavoir votre réponſe.

Cén. Ah! ne nous quittez pas.

La Fée. Il le faut, nous ne voulons pas vous gêner.

Iph. Si nous buvions les deux flacons?

La Fée. Ils ne produiroient aucun effet; le mêlange leur feroit perdre leurs vertus. Tenez, Cénie, voici vos deux flacons; & vous, Iphiſe, voici les vôtres. Adieu.

Iph. Le couleur de roſe nous rendra notre premiere forme.

La Fée. Ils ont leurs étiquettes, vous ne pourrez pas vous y tromper, en cas que vous vous décidiez avant notre retour. Allons, laiſſons-les.

Mél. Ma chere Cénie, ma chere Iphiſe?—

La Fée. (*à Mélinde.*) Allons, encore une fois, ſuivez-moi. (*Elle dit à Mélinde à part en s'en allant.*) En vérité, un moment de plus, & vous gâtiez mon épreuve. (*Elles ſortent.*)

SCENE IV.

CÉNIE, IPHISE.

CENIE, (*après un moment de silence.*

EH bien, ma Sœur!

Iph. Eh bien, Cénie!

Cén. Que ferons-nous?

Iph. Il y faut réfléchir. (*Elles s'asseyent l'une & l'autre, & posent leurs flacons sur une petite table qu'elles approchent auprès d'elles.*)

Cén. La Fée avoue elle-même que c'est un grand malheur que d'avoir une figure révoltante.

Iph. Et nous sommes effroyables.—Ah!

Cén. Quoi donc?

Iph. Le hasard est singulier—Voilà un miroir qui se trouve sur cette table.

Cén. Je parierois que c'est une malice de la Fée. Un miroir dans cet instant n'est qu'une tentation dangereuse; Iphise, ne nous y regardons pas.

Iph. Voilà un plaisant scrupule; un miroir est toujours bon à consulter. (*Elle dresse le miroir sur la table.*)

Cén. Ne consultons que la raison.

Iph. Il faut écouter les avis de tout le monde. (*Elle se regarde dans le miroir.*) Quelle figure!

Cén. Ah, ma ſœur! vous allez préférer le flacon couleur de roſe.

Iph. (*ſe regardant toujours.*) Je n'ai jamais trouvé ma laideur ſi ſinguliere, ſi difforme;—certainement, Cénie, la vôtre eſt moins déſagreable.

Cén. Juſqu'ici vous m'aviez paru penſer tout le contraire.

Iph. C'eſt que je ne m'étois pas examinée avec ſoin—Ah! je me rends juſtice; ſûrement votre figure n'eſt pas auſſi choquante que la mienne.

Cén. Quelle idée!

Iph. Premiérement, vous êtes beaucoup moins boſſue que moi.

Cén. Je n'en crois rien.

Iph. (*ſe regardant toujours.*) Je ſuis ſans comparaiſon plus rouſſe que vous.

Cén. Je ne vois pas cela.

Iph. Mais regardez, voyez nos deux figures dans ce miroir, vous en conviendrez.

Cén. (*ſe penche & ſe regarde.*) Ah, je ſuis mille fois plus affreuſe que vous.

Iph. Ma ſœur, quel parti prendrons-nous?

Cén. Je ne ſais—cette glace a dérangé toutes mes idées. (*Elle s'y regarde encore.*)

Iph. La Fée a beau dire, il eſt impoſſible qu'avec de ſemblables viſages, on puiſſe jamais ſe montrer dans le monde.

Cén. Sous un dehors ſi révoltant, prendroit-on la peine d'aller chercher de l'eſprit, un bon caractere.

Iph. On nous laiſſeroit-là avec notre perfection intérieure.

Cén. D'ailleurs, ſans le ſecours du flacon blanc, ne pouvons-nous pas nous corriger de nos défauts? Il eſt vrai que cela ne ſera pas ſi prompt.

Iph. Mais nous ne ſommes pas ſi preſſées.

Cén. Sans doute, nous ſommes bien jeunes.

Iph. Allons, allons, ne balançons plus. (*Elle prend les flacons couleur de roſe.*) Tenez, ma ſœur.

Cén. Donnez.

Iph. (*débouche le ſien, & Cénie tombe dans la rêverie.*) Cénie, qui vous arrête?

Cén. Iphiſe!

Iph. Qu'avez vous donc, vous tremblez?

Cén. Ah, ma ſœur, qu'allons nous faire!

Iph. Vous ne ſavez pas vous décider; allons, je vais vous donner l'exemple.

Cén. (*lui arrachant le flacon.*) Non, chere Iphiſe, vous devez le recevoir de moi, je ſuis la plus âgée.

Iph. Et moi la plus raiſonnable.

Cén. Ecoutez-moi, de grace. Si nous préférons ce flacon, nous affligerons Maman.

Iph. Ah, ſi je pouvois le penſer, je le caſſerois plutôt.

Cén. Eh bien, ma ſœur, ſoyez-en ſûre; j'ai vu ſon inquiétude quand elle nous a quittées; elle trembloit que nous ne fiſſions un choix imprudent.

Iph. En effet, je me rappelle le dernier regard qu'elle a jetté ſur nous en partant, il étoit bien triſte & bien tendre.

Cén. Ce regard nous apprenoit notre devoir, il faut le ſuivre.

Iph. Notre laideur nous eſt moins cruelle que Maman ne nous eſt chere.

Cén. Elle & la Fée ne deſirent que notre bonheur.

Iph. (*prenant les flacons.*) Sacrifions-nous pour elle; tenez, chere Cénie.

Cén. (*prenant le flacon.*) Je n'héſiterai pas pour celui-ci.

(*Elles boivent toutes les deux.*)

Iph. (*après avoir bu.*) Me voilà donc accomplie!

Cén. (*regardant ſa ſœur.*) Que vois-je!

Iph. Ah, ma ſœur! vous avez repris votre premiere figure.

Cén. Et vous auſſi!—Eh, mon Dieu, nous ſerions-nous trompées de flacons?

SCENE V.

LA FÉE, MÉLINDE, CÉNIE, IPHISE.

La Fée. RASSUREZ-vous, mes chers enfants, & embraſſez-nous.

Mél. (*les embraſſant.*) Iphiſe! Cénie! que je vous aime!

Cén. Nous ſommes donc bien heureuſes—Mais par quel prodige le flacon blanc———

La Fée. Après l'action que vous venez de faire, vous n'êtes plus des enfants. Je ne dois plus vous tromper; tout ce qui vous eſt arrivé

n'étoit qu'une épreuve. Votre tendreſſe pour Mélinde & pour moi, a ſu l'emporter ſur votre vanité ; ce ſacrifice étoit à la fois l'ouvrage de la raiſon & du ſentiment, jugez s'il nous eſt cher, & ſi nos cœurs ſavent l'apprécier.

Iph. Mais nous aurons toujours les mêmes défauts.

Mel. En choiſiſſant le flacon blanc, c'étoit preſque prouver que vous n'en aviez pas beſoin.

Cén. (*à Mélinde & à la Fée.*) Enfin, vous êtes contentes, ainſi nous devons l'être.

Mél. Vous avez perdu votre difformité, & vous nous êtes plus cheres que jamais ; voilà ce que vous avez gagné à vous bien conduire. N'oubliez jamais, mes enfants, que dans tous les événements de la vie, la réſolution la plus honnête & la plus vertueuſe, eſt toujours la plus ſûre & la meilleure.

F I N

L'ISLE
HEUREUSE,

COMÉDIE
EN DEUX ACTES.

PERSONNAGES.

LA FÉE LUMINEUSE.

LA FÉE BIENFAISANTE, *Sœur de Lumineuſe.*

La Princeſſe ROSALIDE, *Eleve de Lumineuſe.*

La Princeſſe CLARINDE, *Eleve de Bienfaiſante.*

ZULMÉE, *Suivante de Roſalide.*

La Scene eſt dans un Palais.

L'ISLE
HEUREUSE,
COMÉDIE

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ZULMÉE.

QUEL tapage dans ce palais! Tout le monde attend avec impatience la fin de cette journée, qui doit décider du sort de l'isle heureuse; on s'empresse, on se questionne; & les Fées, & les deux jeunes Princesses sont, je crois, dans de violentes agitations. Pour moi, attachée depuis trois jours au service de la Princesse Rosalide, tous mes vœux sont pour elle. Je ne sais cependant si elle l'emportera sur Clarinde—Rosalide a, dit-on, de l'esprit, des talents, & un mérite supérieur; mais elle

est fiere, capricieuse : on la flatte, on l'encense, on l'admire peut-être ; mais on aime Clarinde, & je crains—J'entends quelqu'un, taisons-nous ; c'est ma jeune maîtresse.

SCENE II.

ROSALIDE, ZULMÉE.

Ros. ENFIN, je puis me dérober à cette foule importune qui m'excede depuis deux heures—— Ah, Zulmée, vous voilà ?

Zul. Eh bien, Madame, l'instant du couronnement est-il fixé.

Ros. Oui, la Reine de l'isle heureuse sera proclamée ce soir à six heures.

Zul (*baisant le bas de la robe de Rosalide.*) Que je sois la premiere à lui rendre mon hommage.

Ros. Quelle folie, Zulmée—Ne savez-vous pas que mon sort est incertain, & que Clarinde peut être couronnée ?

Zul. Je sais, Madame, que vos prétentions sont les mêmes ; mais que vos droits sont différents !

Ros. Non, vous vous trompez ; la feue Réine de cette Isle, en mourant, nomma pour Régentes de ses Etats les deux Fées qui nous ont élevées, Clarinde & moi, en les priant de se charger de notre éducation ; & elle ajouta que lorsque nous aurions atteint l'âge fixé par

les loix, on formeroit un Conseil des Vieillards & des Sages de cette Isle, afin qu'à la pluralité des voix, il pût choisir entre nous deux celle qu'il jugeroit la plus digne d'être élue Reine.

Zul. Mais, Madame, par votre naissance, n'êtes vous pas plus près du trône ?

Ros. Non, les droits de Clarinde à cet égard sont encore les mêmes ; nous étions du sang de la feue Reine, mais à un degré si éloigné, que les preuves de part & d'autre en sont également obscures ; la Reine n'ayant pas d'autres héritiers, ne voulut pas prononcer entre nous ; & cependant par les sages disposition que je viens de vous détailler, elle trouva le moyen d'accorder une juste préférence, puisqu'elle ne laisse ses Etats qu'à la plus digne de les gouverner!

Zul. Ah, Madame, que cette disposition fut heureuse pour vous !

Ros. Fort bien, Zulmée ; je vous passe cette flatterie, elle n'est pas mal tournée ; mais revenez-y rarement, les louanges n'ont pas toujours le don de me plaire ; cependant je les aime, je l'avoue, mais j'y suis fort difficile, je vous en avertis.

Zul. Quand on ose vous en donner, c'est sans projet ; elles échappent, il faut bien que vous les pardonniez.

Ros. Zulmée, vous avez de l'esprit, j'entrevois que nous pourrons nous convenir—— Avez-vous vu la Fée aujourd'hui ?

Zul. Non, Madame : elle est si occupée des préparatifs du couronnement—C'est pour vous qu'elle travaille.

Ros. Il y aura beaucoup de fêtes !—J'en suis si lasse ; des fêtes !

Zul. Il est vrai que chaque jour la Fée prend soin de vous en procurer de nouvelles ; elle vous aime avec une passion !—& cela est si naturel !

Ros. (*à part.*) Encore !——Cette fadeur éternelle commence à me fatiguer. (*Haut,*) Zulmée, laissez-moi seule. (*Zulmée s'eloigne, & reste dans le fond du théâtre.*)

Ros. J'ai renvoyé Zélis, parce que je la trouvois brusque ; je n'ai pu garder Fatime, Zerbine & Ziphé—& déja Zulmée commence à me déplaire—est-ce ma faute ou la leur ?—Quoi, voir toujours des visages nouveaux, ne s'attacher personne !—Ah, malgré tous les soins de la Fée, je sens que je ne suis pas heureuse—(*Elle s'assied dans un fauteuil, & tombe dans la rêverie.*)

Zul. (*se rapproche doucement & dit :*) Madame !

Ros. Quoi, que voulez-vous ?

Zul. Je croyois que vous m'aviez appellée.

Ros. Non, mais restez—Allez-moi chercher ma harpe—Non, je lirai—Zulmée, avez-vous quelques talents ?

Zul. Je dessinois, je chantois autrefois ; & je dirai naïvement que c'étoit avec tant de succès, que je me croyois parvenue au dernier degré de la perfection.

Ros. Eh bien.

Zul. Eh bien, Madame, je suis désabusée, depuis que j'ai le bonheur d'être auprès de vous.

Ros. Avez-vous vu le dernier tableau que j'ai donné à la Fée ?

Zul. Hélas ! oui, Madame, je l'ai vu, la Fée l'a fait mettre dans la grande galerie ; j'ai passé ce matin deux heures à le considérer ; & en rentrant dans ma chambre, j'ai jetté au feu mes esquisses, mes crayons & mes pinceaux.

Ros. On a fait d'assez jolis vers sur ce tableau, les connoissez-vous ?

Zul. Oui, Madame ; mais ils ne me plaisent pas : il est vrai que je ne suis jamais contente des éloges qu'on vous donne, je trouve toujours qu'il y manque quelque chose—Mais les portes s'ouvrent, c'est sans doute la Fée Lumineuse ; oui, c'est elle-même.

Ros. (*s'avance vers la Fée.*) Zulmée, laissez-nous.

Zul. (*à part en s'en allant.*) Fasse le Ciel que Rosalide soit Reine ! elle aime la flatterie ; j'ai saisi son foible, & je suis sûre désormais de la gouverner à mon gré—(*Elle sort.*)

SCENE III.

LA FÉE LUMINEUSE, ROSALIDE.

Lum. QU'AVEZ-VOUS, ma chere Rosalide, je vous trouve l'air triste ?

Ros. Je vous avoue, Madame, que j'ai un peu d'humeur dans ce moment-ci.

Lum. Et pourquoi? Auriez-vous de l'inquiétude sur l'élection qui doit se faire ce soir?

Ros. Oh, non, point du tout, ce n'est pas cela; & ce qui m'occupoit quand vous êtes entrée, ne mérite pas.—

Lum. N'importe, je veux savoir.

Ros. Eh, bien, Madame, c'est cette jeune personne que vous venez de placer auprès de moi.

Lum. Elle ne vous convient pas?

Ros. Je n'ai pas bonne opinion de son caractere; si vous saviez avec quelle fadeur, avec quelle bassesse elle me louoit.

Lum. Oh, ce n'est que cela; mais, mon enfant, votre modestie vous fait prendre pour des flatteries la simple vérité, je vous assure; je vous le dis naturellement, je suis fiere de mon ouvrage, & il est certain que, grace à la nature, & sur-tout à l'éducation que je vous ai donnée, vous êtes uue personne réellement accomplie.

Ros. Accomplie! Eh bien, Madame, de bonne foi, je ne crois pas cela.

Lum. Je le sais bien, & voilà ce qui prouve la perfection de mon ouvrage; car si vous vous rendiez justice, il vous manqueroit une vertu.

Ros. Cependant j'ai beaucoup d'orgueil.

Lum. (*en riant.*) Oui, mon enfant, soyez toujours bien persuadée de cela.

Ros. (*vivement.*) Oui, Madame, j'en ai beaucoup; & puisque vous me forcez de le dire, je ne trouve personne qui me soit préférable; par exemple, est-ce-là être modeste?—Vous riez, vous croyez que j'exagere; non, je dis

ce que je penſe—& cependant, malgré cette extrême vanité, je ſuis preſque toujours mécontente de moi-même ; comment accorder cela ?

Lum. Elle eſt charmante ! Embraſſez-moi, ma chere Roſalide. Ah ! ſi vous n'êtes pas ſatisfaite de vous, qui donc pourra jamais l'être de ſoi-même ?

Roſ. Je ne me plains point de la nature, elle m'a donné un cœur ſenſible & reconnoiſſant. Je dois me louer de la fortune, qui m'a procuré une bienfaitrice telle que vous ; mais, Madame, quoi que vous en diſiez, j'ai des défauts qui vous échappent, parce que vous m'aimez, & dont je m'apperçois, malgré moi, parce que j'en ſouffre.

Lum. Elle en revient toujours à ſes défauts. Je voudrois bien que ma ſœur entendît cette converſation, elle qui vous croit ſi vaine, & qui me cite ſans ceſſe la ſurprenante humilité de ſa Clarinde. Enfin, ce jour, chere Roſalide, ce jour, le plus beau de ma vie, va fixer votre deſtinée au gré de mes ſouhaits ; je vous verrai ce ſoir Reine de l'Iſle heureuſe ; ma joie ne ſera troublée que par la peine qu'éprouvera ma ſœur : car elle a la folie de concevoir les plus grandes eſpérances pour ſon éleve ; comprenez-vous qu'on puiſſe pouſſer l'aveuglement à ce point ?

Roſ. Je ne puis juger du mérite de la Princeſſe Clarinde ; je la connois ſi peu, & je l'ai vue ſi rarement, quoique nous ayons été l'une & l'autre élevée dans ce palais.

Lum. Comme ma ſœur avoit des idées ab-

solument opposées aux miennes sur l'éducation, je n'ai pas voulu par cette raison que vous fussiez liée avec Clarinde ; mais aujourd'hui je trouve qu'il est convenable que vous fassiez ensemble une connoissance particuliere, puisque celle qui sera Reine doit aimer & protéger l'autre.

Ros. Ah ! tout le bien que j'ai entendu dire de Clarinde, a disposé depuis long-temps mon cœur à la chérir.

Lum. Oui, elle est intéressante, en vérité ; elle n'a rien de brillant, mais elle est douce, bonne ; & quoiqu'elle soit née avec un esprit fort médiocre, si j'eusse été chargée de son éducation, je suis sûre que j'en aurois fait une personne charmante. Ma sœur m'a dit qu'elle vous l'ameneroit aujourd'hui. Mais, Rosalide, vous ne m'écoutez pas, vous rêvez.

Ros. Il est vrai, Madame —— je pensois à quelque chose que vous m'avez dit tout-à l'heure au sujet de la Fée Bienfaisante.

Lum. Eh bien.

Ros. Elle me trouve vaine, dites-vous ; cela me revient à l'esprit, je ne sais pourquoi.

Lum. Bon.

Ros. Je voudrois savoir sur quelle raison elle peut fonder une semblable accusation, je ne me vante jamais—

Lum. Oh pour cela non, tout au contraire.

Ros. Je ne parle jamais de moi, je hais & je fuis les éloges —— sur quoi me juge-t-elle donc vaine ?

Lum. Oh, parce qu'elle pense sûrement que vous avez tout ce qu'il faut pour l'être—

Ros. Mais elle a dit positivement que je l'étois.

Lum. Sans doute, par jalousie ; c'est ainsi qu'elle dépriſe vos talents, vos agréments ; par exemple, ce dernier tableau que vous avez fait, & qui est un chef-d'œuvre, non-seulement elle l'a regardé sans enthousiasme, mais elle l'a loué avec une nonchalance, une froideur—

Ros. Je suis sensible, je l'avoue, à ces marques d'aversion——je ne puis supporter l'injustice ; elle me révolte——m'afflige, & me met hors de moi.

Lum. Eh, calmez-vous, mon enfant : la pauvre petite ! elle en a les larmes aux yeux : que cela est touchant !

Ros. (*avec un ris forcé.*) Qui, moi, Madame ? Ah, je vous assure que je n'éprouve nul attendrissement. —— Je suis fâchée de déplaire à la Fée Bienfaisante, j'en ai témoigné ma surprise ; car je n'ai rien fait qui dût m'attirer ce malheur ; mais je vous proteste que d'ailleurs je n'en ressens ni dépit, ni colere.

Lum. Ah, j'en suis convaincue.——Mais que nous veut Zulmée ?

SCENE IV.

LA FÉE, ROSALIDE, ZULMÉE.

Zul. (*à la Fee.*) MADAME, les Ambassadeurs du Roi Zolphir viennent d'arriver, & demandent audience.

La Fée. Il faut avertir ma sœur——mais la voici, & Clarinde avec elle.

(*Zulmée sort.*)

SCENE V.

BIENFAISANTE, ROSALIDE, CLARINDE, LUMINEUSE.

Bien. ALLEZ, Clarinde, embrasser Rosalide, & demandez-lui son amitié.

Ros. (*s'avançant.*) Puissiez-vous, chere Clarinde, la desirer aussi sincérement qu'elle vous est accordée!

Cla. Je vous promets les sentiments de la sœur la plus tendre, & mon cœur les attend de vous.

Lum. (*à Bienfaisante.*) Je crois qu'elles seront charmées de s'entretenir sans temoins; permettez-vous qu'elles aillent ensemble dans mon cabinet?

Bien. J'y consens; Clarinde, suivez Rosalide.

(*Les jeunes Princesses se prennent sous le bras, & sortent. Rosalide, en passant devant Bienfaisante, lui fait une révérence mêlée de fierté & de dédain.*)

SCENE VI.

LES DEUX FÉES.

(*Bienfaisante, en regardant sortir Rosalide.*)

Bien. EN qualité de Fée, je possede l'art de lire dans les yeux, & d'y deviner à-peu-près la pensée, & j'ai vu dans ceux de Rosalide un violent dépit contre moi ; quelle en peut donc être la cause ?

Lum. Laissons cela, ma sœur, & parlons d'affaires plus sérieuses. Savez-vous l'arrivée des Ambassadeurs ?

Bien. Oui, je leur ai fait dire que nous les verrions après le couronnement.

Lum. Devinez-vous le sujet de leur ambassade ?

Bien. Ces mêmes Ambassadeurs étoient ici il y a huit mois, ils entendirent parler de l'élection qui devoit, comme vous savez, se faire il y a six semaines.

Lum. Oui, il est vrai qu'elle a été différée.

Bien. Et j'imagine que la croyant faite, ils viennent, de la part de leur Maître, pour complimenter la nouvelle Reine.

Lum. Ah ça, ma sœur, parlez-moi vrai, quel est au fond du cœur votre pressentiment sur le choix qui doit se faire ce soir ?

Bien. Je devine le vôtre ; mais laissez-moi

vous cacher le mien ; vous êtes plus vive que moi, &—

Lum. De bonne foi, vous croyez que Clarinde sera préférée ?

Bien. J'ai mis tous mes soins à l'en rendre digne.

Lum. Et moi depuis quinze ans je ne me suis occupée que de l'éducation de Rosalide.

Bien. Vous lui avez donné beaucoup de talents, vous avez orné & cultivé son esprit, c'est une justice qu'on doit vous rendre.

Lum. Et son cœur, ses principes & ses sentiments ?

Bien. Je n'en puis juger, je ne les connois pas.

Lum. Pour moi je ne puis juger des talents & de l'esprit de Clarinde, car je ne les connois pas.

Bien. On peut juger du moins de sa bienfaisance, de sa douceur, de son égalité, & de son bon sens. Il me semble que personne ne lui dispute ces qualités. C'est l'estime & l'amour des peuples qui doivent aujourd'hui proclamer une Reine ; ainsi, ma sœur, je puis n'être pas sans espérances.

Lum. Ainsi vous trouvez la supériorité nuisible dans une Princesse faite pour régner.

Bien. La véritable supériorité est celle qui sait gagner tous les cœurs, je n'admire que celle-là.

Lum. Et la haine & l'envie que produit le mérite, vous n'y croyez pas ?

Bien. Une ame sensible, un caractere égal & doux mettent à l'abri de la haine ; & quand

on ne fera point un vain étalage des avantages qu'on poſſede, l'envie même en les découvrant s'éteindra, ou ſaura ſe contraindre au ſilence.

Lum. Enfin, je crois Clarinde parfaite, puiſque vous le dites ; mais ſa réputation n'eſt pas auſſi brillante qu'elle devroit l'être ; à peine ſon nom eſt-il connu, lorſque celui de Roſalide eſt célebre juſques dans les Etats les plus éloignés de cette Iſle.

Bien. Ma ſœur, j'ignore quelle eſt au-delà de cette Iſle, la réputation de Clarinde ; mais je ſuis ſûre qu'elle eſt chérie de tout ce qui l'approche.

Lum: Et Roſalide eſt admirée de tout ce qui peut ou la voir ou l'entendre.

Bien. Mais qui vient nous interrompre ?

Lum. Zulmée, que voulez-vous ?

SCENE VII.

LUMINEUSE, BIENFAISANTE, ZULMÉE, *donnant une lettre à Bienfaiſante.*

Zul. MADAME, on avoit porté cette lettre chez vous, & l'on m'a chargé de vous la remettre ; les Ambaſſadeurs qui viennent d'arriver, eſpéroient pouvoir vous la préſenter eux-mêmes de la part du Roi leur Maître ; mais comme ils ſavent que vous ne les verrez que ce ſoir—

Bien. Il suffit, Zulmée. *Zulmée sort. Elle ouvre la lettre, & lit tout bas.*)

Lum. Pourquoi, ma sœur, cette lettre n'est-elle que pour vous ?—Au moins peut-on savoir ce qu'elle contient ?

Bien. (*après avoir lu.*) En vérité, rien d'intéressant ; permettez-moi de ne vous en point faire part.

Lum. Quoi, vous avez des secrets pour moi ?

Bien. Non, ma sœur ; mais dispensez-moi—

Lum. Cette lettre est du Roi Zolphir ?

Bien. Oui.

Lum. Eh bien, pourquoi ce mystere ? il est offençant, & je ne conçois pas—

Bien. Puisque vous le voulez, lisez-la, j'y consens.

(*Elle lui donne la lettre.*)

Lum. (*lit tout haut.*) " Je sais, sage Fée, " que la Reine de l'Isle heureuse doit être élue " maintenant ; & d'après tout ce que mes Am- " bassadeurs m'ont dit de l'incomparable " Clarinde, & tout ce que la renommée pub- " lie de sa bienfaisance, de ses rares vertus, " & de l'enthousiasme de sa nation pour " elle, je ne doute pas qu'elle ne soit " aujourd'hui placée sur un trône dont elle est " si digne. Recevez donc, grande Fée, l'as- " surance de la joie sincere que me cause cet " événement ; & daignez dire à la nouvelle " Reine qu'elle n'aura jamais d'ami & d'allié " plus fidele que le Roi ZOLPHIR".

Assurément voilà la lettre la plus extraordinaire & la plus impertinente.

Bien. Croyez-vous, ma sœur, que j'en doive être offensée ?

Lum. La plaisanterie est fort déplacée dans ce moment.

Bien. Oh, ma sœur, de grace, point d'humeur ; nous avons des intérêts différents ; mais vous m'aviez promis qu'ils ne nous diviseroient pas.

Lum. Enfin, dans deux heures, le sort aura décidé entre Clarinde & Rosalide ; j'attends ce moment avec une vive impatience.

Bien. Et moi avec une grande tranquillité. Voici nos éleves, laissons-les ensemble, & allons donner nos derniers ordres pour le couronnement.

Bien. *(sort ; Lumineuse reste, & dit :)* Rosalide, dans une demi-heure, trouvez-vous dans la grande galerie, j'ai encore quelques instructions à vous donner. *(Elle sort.)*

SCENE VIII.

ROSALIDE, CLARINDE.

Ros. DES instructions !—Cela est apparemment relatif à la cérémonie de l'élection ; car je ne pense pas que j'aye d'ailleurs beaucoup d'instructions à recevoir.

Cla. Vous êtes donc bien savante ?

Ros. On se juge mal soi-même ; mais vous venez de m'entendre chanter, jouer des instruments, vous avez vu mes tableaux, qu'en pensez-vous ?

Cla. Tout cela m'a paru charmant, je vous l'ai dit; mais à mon âge on n'est pas en état de bien juger; on n'a que des connoissances si imparfaites, si bornées——

Ros. A votre âge!——Mais vous ignorez donc que nous sommes de même âge.

Cla. Non, je le savois——

Ros. Eh bien—vous voyez cependant qu'on peut à notre âge savoir quelque chose—

Cla. Mais oui, c'est ce que je disois.

Ros. Mais vous n'admettez pas la supériorité.

Cla. Oh non.

Ros. (*à part.*) Je crois en effet qu'elle a raison pour elle. (*Haut.*) J'ai un mal de tête inoui. Avez-vous de l'humeur quelquefois?

Cla. Qu'est ce que c'est que de l'humeur? du chagrin, de l'inquiétude?

Ros. Oui, du chagrin, sans sujet.

Cla. Sans sujet!——je ne connois pas—

Ros. (*haussant les épaules, à part.*) Elle ne sait rien. Quelle est mal élévée!—(*Haut.*) La Fée Bienfaisante vous a-t-elle fait apprendre quelques langues étrangeres?

Cla. Oui. Oh, elle a donné tous les soins imaginables à mon éducation.

Ros. (*à part.*) Il y paroit. (*Haut.*) J'en sais quatre, moi. Et vous?

Cla. A peu-près de même.

Ros. Et parfaitement bien?

Cla. Oh point du tout, je ne sais rien parfaitement.

Ros. (*Elle la considere.*) Elle est modeste, du moins——Comme elle a l'air doux! (*Clarinde sourit.*) De quoi riez-vous, Clarinde?

Clar. Je ne ſais.

Ros. (*la conſidérant toujours.*) Elle a une certaine timidité qui a beaucoup de grace—— Clarinde, aurez-vous bien peur ce ſoir à la cérémonie ?

Cla. Bien peur—non.

Ros. Savez-vous comment cela ſe paſſera ?

Cla. Oui, à-peu-près. On nous conduira dans une grande ſalle, nous ferons chacune un petit diſcours, & enſuite le conſeil des Sages & des Vieillards prononcera.

Ros. C'eſt cela, à l'exception du petit diſcours, car le mien durera trois quarts d'heures.

Cla. Bon.

Ros. Oui, pour le moins.

Cla. Ah, j'en ſuis charmée.

Ros. Vous êtes fort obligeante.

Cla. Cela me divertira ſûrement beaucoup.

Ros. (*à part.*) Qu'elle eſt ſimple !—— (*Haut.*) Cela vous divertira donc ?- Divertir n'eſt pas, je crois, abſolument le mot qui convenoit à la choſe.

Cla. Pardonnez-moi, tout autre mot ne rendroit pas mon idée—— Je trouve dans vos manieres, dans votre air, & dans tout ce que vous dites, je ne ſais quoi que je ne peux exprimer, que je n'ai vu qu'à vous, & qui m'amuſe ſinguliérement.

Ros. En vérité, voilà un éloge tout nouveau pour moi.

Cla. Mais eſt-ce bien un éloge ?—Je n'ai pas cru vous en donner un.

Ros. Oui, j'imagine en effet que ſouvent vos diſcours ne ſe rapportent pas exactement à

vos intentions, & cela ſans artifice & ſans fauſſeté ; car aſſurément on ne vous en ſoupçonnera pas, vous avez une mine ſi douce & ſi naïve.

Cla. Et bien moi, par exemple, je ne prendrai pas cela pour un éloge ; ai-je tort ?

Ros. Oui, car je penſe réellement que la candeur & l'innocence ſe peignent ſur votre viſage.

Cla. Mais ſi votre intention ne ſe rapportoit pas exactement à vos diſcours, ———

Ros. Savez-vous que vous avez beaucoup d'eſprit naturel ?

Cla. Qu'eſt-ce que c'eſt que celui qui ne l'eſt pas ?—Vous pourriez me l'apprendre je crois.

Ros. Mais réellement on diroit qu'elle y entend fineſſe. Revenons à votre diſcours ; eſt-il bien éloquent ?

Cla. Je n'ai point fait de diſcours, moi.

Ros. Ah, vous parlerez de tête.

Cla. Préciſément.

Ros. Et votre Fée vous l'a conſeillé.

Cla. Elle m'en a donné l'ordre le plus poſitif.

Ros. Cela eſt ſurprenant. Dites-moi un peu, ma chere Clarinde, quel a été votre genre de vie juſqu'ici ?

Cla. Je me ſuis toujours trouvée ſi heureuſe, que je n'enviſage qu'avec crainte les changements qui peuvent arriver dans ma deſtinée.

Ros. Vous n'avez pas d'ambition, je m'en étois doutée ; cependant ſi vous êtes déclarée Reine ce ſoir ? ———

Cla. Je ne m'occuperai plus que des moy-

ens de juſtifier le choix qu'on aura daigné faire.

Ros. Voilà une réponſe qui me plaît : je ſuis fâcheé, Clarinde, de ne pouvoir que vous amuſer ; car vous faites ſur moi une impreſſion beaucoup plus ſolide, & vous m'intéreſſez véritablement.

Cla. Je ne me flatte pas qu'il y ait une grande conformité dans nos eſprits, & dans nos caracteres ; mais je ſens que nos cœurs pourroient ſe convenir.

Ros. Je parie que la Fée Bienfaiſante vous aura prévenue contre moi.

Cla. Vous la connoiſſez-mal, elle en eſt incapable.

Ros. Cependant je ſais qu'elle déſapprouve à beaucoup d'égards l'éducation que Lumineuſe m'a donnée.

Cla. Cela pourroit être ; mais elle ne m'en a jamais parlé.

Ros. Cela pourroit être——& ſi cela étoit, penſeriez-vous qu'elle eût raiſon ?

Cla. Bienfaiſante ne peut jamais avoir tort. Si vous ſaviez comme elle eſt juſte, pénétrante, bonne,—

Ros. Vous l'aimez uniquement ?

Cla. Non, mais je l'aime comme je le dois, de préférence à tout.

Ros. Et qui donc aimez-vous encore ?

Cla. La compagne, l'amie que Bienfaiſante m'a donnée, Zémire ; qui eſt pour moi ce que vous eſt Zulmée.

Ros. (*avec embarras.*) Zulmée n'eſt à moi que depuis deux jours.

Cla. Auriez-vous perdu votre amie, & n'ai-je pas imprudemment renouvellé votre peine ?

Ros. Non—Clarinde ; changeons d'entretien.

Cla. Roſalide, qu'avez-vous ? je vous ai fâchée ſans le vouloir.

Ros. (*triſtement.*) Vous méritez d'être aimée, Clarinde ; je ne ſuis pas ſurpriſe que depuis votre enfance vous ayiez une amie ; mais moi, je n'en ai point.

Cla. Je ſerai la vôtre, ma chere Roſalide.

Ros. (*à part.*) Qu'elle eſt bonne & touchante !—Et je me moquois d'elle.

Cla. Banniſſez donc cette triſteſſe qui m'afflige.

Ros. Chaque mot qu'elle me dit m'attendrit, me pénetre. Clarinde, tel que ſoit l'événement qui doit fixer notre ſort, promettons-nous de ne jamais nous ſéparer.

Cla. Ah, j'en fais le ſerment avec tranſport.

SCENE IX.

ROSALIDE, CLARINDE, ZULMÉE.

Zul. (*à Roſalide.*) MADAME, la Fée vous attend.

Ros. Allons, il faut nous quitter, ma chere Clarinde.

Cla. Je vous suivrai du moins jusqu'aux portes de la galerie. (*Elles sortent.*)—

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LUMINEUSE, ROSALIDE,

Lum. JUGEZ de ma surprise à la lecture de cette lettre.

Ros. Je vous avoue que je la partage, & que cette grande célébrité de Clarinde m'étonne infiniment ; je rends avec plaisir justice à ses bonnes qualités ; elle est, comme vous le disiez, douce, aimable, intéressante ; mais il me semble qu'elle est dépourvue de tout ce qui peut inspirer l'admiration & l'enthousiasme.

Lum. Elle n'a ni talents, ni supériorité dans aucun genre. Mais aussi je suis persuadée que cette prétendue célébrité n'existe pas ; son affabilité aura gagné le cœur de ces Ambassadeurs, qui, sans doute, en ont fait à leur Maître le portrait le plus exagéré.

Ros. En effet, je me rappelle que pendant leur premier voyage, je les ai très-peu vus ; ils avoient des manieres étrangeres & gauches qui me déplaisoient ; & j'ai même pris la liberté de m'en moquer assez ouvertement.

Lum. Ne cherchons pas d'avantage, voilà le mot de l'énigme, & voilà de quoi rabbattre un peu de la vanité de ma sœur, qui triomphe en secret, malgré toute sa modestie.

Ros. Elle triomphe !—Elle a donc trouvé cette lettre toute simple ?

Lum. Elle n'en a pas éprouvé le moindre étonnement, je vous assure.

Ros. Ah, par exemple—

Lum. Enfin, le dénouement approche, nous triompherons à notre tour.

Ros. Les Ambassadeurs du Roi Zolphir, seront présents à la cérémonie de l'élection.

Lum. Ah, certainement, je leur ai fait dire de s'y trouver.

Ros. Je vous avouerai, Madame, que je voudrois pour toute chose au monde, que leur Maître y fût lui-même.

Lum. Mais rien ne m'est plus facile, & vous me donnez-là une excellente idée. Par le pouvoir de mon art, il m'est aisé.

Ros. Ah, Madame, que vous êtes bonne !

Lum. Non-seulement Zolphir y sera, mais encore tous les Rois & Princes voisins de cette Isle ; je veux, ma chere Rosalide, que l'assemblée où vous allez paroître & réunir tous les suffrages, soit la plus auguste & la plus brillante de l'univers. Restez ici ; je vais dans mon cabinet travailler au charme qui doit satis-

faire vos desirs & les miens, & je reviendrai vous joindre. (*Elle sort.*)

Ros. (*seule.*) Je ne sais ce que j'ai aujourd'hui, j'éprouve une certaine inquiétude vague que je n'ai jamais ressentie—Depuis que j'ai vu Clarinde, je suis encore plus mécontente de moi-même: je me crois cependant supérieure à elle. Quand mon esprit nous compare l'une à l'autre, je le pense en effet—mais quand je cesse de raisonner, & que je n'écoute que mon cœur, tout le mérite dont je m'enorgueillis semble s'évanouir, & je voudrois ressembler à Clarinde——Elle intéresse, elle attire, elle attache, & je sens que déja je l'aime véritablement.

SCENE II.

ZULMÉE, ROSALIDE.

Zul. (*accourant.*) AH, Madame, je viens de voir le spectacle le plus noble & le plus imposant qui soit peut-être au monde.

Ros. Quoi donc?

Zul. C'est la salle du couronnement. Imaginez-vous des Vieillards, des Princes, des Rois, des Sages, tout cela en foule & réunis—cela ne se voit pas communément—aussi réellement je suis saisie d'admiration!

Ros. (*à part.*) Le moment approche, &, malgré moi, je ſuis troublée.

Zul. C'eſt un bruit, un vacarme dans les jardins, dans les galeries, qui s'accroît à chaque inſtant : tenez, entendez-vous les cris ? Oh, il faut qu'il arrive quelque événement extraordinaire.

Ros. J'entends, je crois, répéter le nom de Clarinde—Voyez ce que c'eſt, Zulmée.

Zul. (*va voir & revient.*) C'eſt la Princeſſe Clarinde qui traverſe les galeries pour ſe rendre ici.

Ros. Eh pourquoi ces cris qui redoublent ?

Zul. Oh, c'eſt une multitude de pauvres gens qui l'attendoient à ſon paſſage ; elle eſt, dit-on, fort charitable——— (*on entend crier diſtinctement : Vive la Princeſſe Clarinde, vive notre généreuſe Bienfaitrice !*)

Quel train, juſte Ciel !———il faut que tous les malheureux ſecourus par Clarinde ſe trouvent-là raſſemblés.

Ros. Ils font des vœux pour elle, ils ont raiſon. Ah, de tels vœux méritent d'être exaucés.—(*On crie de plus près & plus fort encore : Vive Clarinde, vive notre chere Bienfaitrice !*)—

Comment a-t-elle eu le bonheur d'être utile à tant de gens ? Moi je n'ai jamais vu de malheureux dans ce palais !

Zul. Oh, l'on dit qu'elle les alloit chercher.

Ros. Ah, Lumineuſe !—vous auriez pu me conduire avec eux !—(*à part.*) Je me ſens

accablée ; jamais tant d'amertume ne remplit mon ame !

Zul. Voici les Fées & la Princeſſe.

SCENE III.

ROSALIDE, ZULMÉE, BIENFAISANTE, LUMINEUSE, CLARINDE.

(*Les deux Fées portant une couronne enrichie de diamants.*)

Bien. L'INSTANT déciſif eſt enfin arrivé. — Voici la couronne que nous devons poſer nous-mêmes avant une heure ſur le front de la Reine de l'Iſle heureuſe. (*Elles la poſent ſur une table.*) Rosalide, ſi c'eſt vous que ce ſort appelle au trône, je jure par l'amitié qui m'unit à ma ſœur, de vous chérir, de vous protéger à jamais, & de n'employer le pouvoir de mon art que pour votre gloire & le bonheur de vos États.

Ros. (*à part.*) Hélas, tout ce que j'entends aujourd'hui ne doit donc ſervir qu'à me confondre !

Lum. Clarinde, je m'engage avec joie, par les mêmes ſerments ; & vous, ma ſœur, qui connoiſſez mon ame, vous ſavez ſi j'y ſerai fidelle.

Bien. Ah, je ſuis ſans inquiétude.—Roſalide & Clarinde, on vous attend, allez.

Cla. (à Bienfaiſante.) Quoi! ſans vous?

Bien. Oui; dans la crainte de gêner les ſuffrages, ma ſœur & moi nous reſterons ici; allez, mes enfants.

Cla. Venez, ma chere Roſalide, & n'oubliez pas les promeſſes que j'ai reçues de vous——

Ros. (*en lui donnant le bras.*) Ah, ſans le ſort & les Fées qui me forcent à vous diſputer le trône, qu'il me ſeroit doux de céder à vos vertus!

Cla. Ah, perſonne plus que Clarinde ne vous en juge digne!

Bien. Allez, mes chers enfants, montrer à l'aſſemblée qui vous attend, non deux rivales, mais deux amies, trop nobles, trop ſenſibles, pour que l'intérêt ou l'ambition puiſſe jamais les déſunir.

Ros. Donnez-moi votre bras, chere Clarinde. (*A part en s'en allant.*) Je tremble, & puis à peine me ſoutenir, (*Elles ſortent, Zulmée les ſuit.*)

SCENE IV.

BIENFAISANTE, LUMINEUSE.

Bienfaisante, après un moment de silence, pendant lequel elle a considéré sa sœur, qui rêve profondément.

EH bien, ma sœur ?

Lum. Vous lisez dans mon ame ; je n'essayerai point de vous déguiser l'agitation que j'éprouve, & je vous dirai avec la même sincérité que je commence à croire qu'en effet vos espérances pour Clarinde ne sont pas sans fondement.—Elle est généralement aimée ; j'en viens de voir des témoignages certains.—Cet amour universel peut-être va la couronner. Si cela est, je conviendrai que vous aurez choisi le moyen le plus sûr pour la placer sur le trône ; mais aura-t-elle les qualités brillantes, qui seules peuvent rendre un regne mémorable & glorieux ?

Bien. Je n'ai desiré pour Clarinde que le genre de réputation que j'ai jugé le plus solide, celui de la bienfaisance & de la bonté.

Lum. C'en est assez peut-être pour être élue ; mais non pour régner avec éclat. Clarinde bonne, mais simple, sans expérience, sans instruction, sans goût pour les arts, saura-t-elle discerner le mérite, encourager les talents,

connoître enfin les hommes, les juger, & les conduire avec ſuccès ?

Bien. Mais, ma ſœur, je ne vous ai jamais dit que Clarinde fût ſimple & ſans inſtruction.

Lum. Vous avez cultivé ſon eſprit, vous lui avez donné des talents ?

Bien. Oui, ma ſœur.

Lum. Clarinde a des talents ?

Bien. Oui, ma ſœur.

Lum. Mais c'eſt une plaiſanterie—

Bien. Non, je vous dis l'exacte vérité.

Lum. Mais, que fait-elle donc ?

Bien. Tout ce que fait Roſalide.

Lum. Mais, ma ſœur, comment ſe peut-il que jamais on n'en ait parlé ?

Bien. J'ai voulu qu'elle eût des talents, non pour les afficher, mais pour ſon amuſement & celui de ſes amis ; elle n'en tire aucune vanité, elle ne cherche point d'admirateurs, & elle n'a point d'envieux.

Lum. Quoi que vous en diſiez, je doute de la perfection de ſes talents : elle a ſi peu d'eſprit !

Bien. Ma ſœur, vous vous trompez encore, Clarinde a beaucoup d'eſprit.

Lum. Ah cela, par exemple—

Bien. Oui, ma ſœur, elle en a infiniment ; je conviens qu'elle ne ſait ni ſe moquer, ni contrefaire, ni differter ; elle n'a jamais tourné en ridicule la bonhommie & l'ignorance ; elle ne trouve pas que ce ſoit un crime impardonnable de manquer à ce que nous appellons uſages du monde ; elle ſait cependant toutes

ces petites conventions & les ſuit; mais en même-temps elles lui ſemblent ſi frivoles, qu'il lui paroît tout ſimple qu'on puiſſe très-communément en oublier quelques-unes. La ſeule choſe qui la frappe en ridicule, c'eſt le caprice, elle ne le conçoit pas, & s'en amuſe naïvement; car elle a toute l'ingénuité de ſon âge; elle réfléchit beaucoup, elle juge ſainement. On ne dira peut-être jamais qu'elle eſt *piquante*; mais plus on la connoîtra, & plus on aura de plaiſir à l'entendre, & d'empreſſement à la conſulter.

Lum. Vous me jettez, je l'avoue, dans un étonnement.

Bien. J'entends du bruit.—On vient, nous allons ſavoir des nouvelles.

Lum. Ah Ciel!——c'eſt Zulmée; la joie brille ſur ſon viſage——Eh bien, Zulmée.

SCENE V.

LUMINEUSE, BIENFAISANTE, ZULMÉE.

Lum. (*à Zulmée.*) LA Reine eſt-elle nommée?

Zul. Non, Madame; mais ſi j'oſois prédire l'événement—

Bien. Parlez ſans contrainte:

Zul. Vous l'ordonnez, Madame ?

Bien. Oui, parlez.

Zul. *(à Lumineuſe.)* Ah, Madame, comment vous peindre les ſuccès inouis de la Princeſſe Roſalide, l'effet prodigieux qu'a produit ſon diſcours !—avec quelle grace, quelle nobleſſe elle l'a débité ! Par ſon éloquence & ſes charmes, elle entraîne tous les ſuffrages ; dix fois des acclamations redoublées l'ont forcée de s'interrompre : enfin elle a ceſſé de parler, & les applaudiſſements qui font retentir la ſalle, n'avoient pas encore permis à la Princeſſe Clarinde de prendre la parole, lorſque je ſuis ſortie pour venir vous annoncer cette heureuſe nouvelle.

Lum. Je ſuis fort ſenſible, ma chere Zulmée, à cette preuve de votre attachement. Allez rejoindre les Princeſſes ; j'eſpere que bientôt nous allons les revoir. *(Zulmée ſort.)*

SCENE VI.

LUMINEUSE, BIENFAISANTE.

Bien. NE vous contraignez point, ma ſœur, laiſſez éclater votre joie.

Lum. Si je penſois qu'elle pût être offenſante pour vous, je ceſſerois de m'y livrer.

Bien. Non, ma sœur, l'intérêt personnel ne me rendra jamais injuste.

Lum. En effet, ma sœur, j'aime Rosalide comme vous aimez Clarinde ; ainsi songez que je ne puis éprouver qu'avec transport l'espérance qui m'est rendue.

Bien. Ce sentiment est naturel ; d'ailleurs Rosalide, à beaucoup d'égards, mérite votre tendresse ; je ne blâme en elle que ses caprices & sa vanité : mais elle a de l'esprit ; & si son cœur est bon, elle pourra facilement se corriger de ses défauts.

Lum. Ah ! son cœur est excellent, n'en doutez pas.

Bien. Je le crois, & j'ai vu d'elle aujourd'hui plusieurs traits qui me le persuadent.

Lum. Vous me charmez.—Ah, ma sœur, cette inaltérable bonté, cette équité parfaite que vous possédez au suprême degré, attire & subjugue toute ma confiance ; eh bien, je crois dans cet instant que c'est Rosalide qui l'emportera sur Clarinde ; mais vous m'avez ouvert les yeux, & je vois que l'éducation que vous avez donnée à votre éleve, la rend en effet plus digne du trône. Trop de vanité m'égara : j'ai voulu que Rosalide fût admirée, je n'ai tourné son amour-propre que sur des objets frivoles ; & sans doute tous ses défauts sont mon ouvrage, je le sens, je l'avoue ; mais cependant dans ce moment même où je me condamne, elle est peut-être couronnée ! Clarinde est adorée par sa bienfaisance, elle a mille vertus ; mais celles de Rosalide, quoique moins

ſolides, ſont plus brillantes ; & les Sages même, ſéduits & ſubjugués, la placent ſur le trône.—Ah, ma ſœur ! je ne puis m'empêcher de croire que ce qui éblouit les hommes, eſt toujours ce qui les entraîne.

Bien. Ils n'écoutent donc jamais leurs cœurs ?—Mais quel bruit—

Lum. Ah, la Reine eſt nommée !—J'entends la voix de Roſalide !

Bien. Prenons cette couronne, c'eſt à nous à la donner. (*Les portes s'ouvrent, Clarinde & Roſalide paroiſſent ; Zulmée les ſuit.*)

SCENE VII & derniere.

LUMINEUSE, ROSALIDE, CLARINDE, BIENFAISANTE.

(*Les Fées s'avancent pour prendre la couronne.*)

Lum. ROSALIDE !

Ros. Allez, chere Clarinde, recevoir le prix de vos vertus.

Lum. Qu'entends-je !—quoi ! Clarinde ?

Ros. Oui, Madame, elle eſt Reine, & par le vœu unanime de la nation. (*A Bienfaiſante.*) Ah, Madame ! que n'avez-vous pu voir avec quels tranſports univerſels elle a été proclamée. Auſſi-tôt qu'elle a pris la parole, l'émotion & l'attendriſſement ont paſſé dans tous les cœurs. Ah ! tous les traits de ce diſcours ſi

noble & si touchant, seront à jamais gravés dans mon souvenir : tous les yeux fixés sur elle, se rempliſſoient de larmes : elle a fait couler les miennes ; j'ai partagé l'enthousiasme qu'elle inspiroit, & j'ai joint avec transport mon suffrage à celui de toute l'assemblée.

Cla. O ma chere Rosalide, amie la plus sensible & la plus généreuse !

Lum. Vous l'emportez, ma sœur, jouissez de votre triomphe ; ne craignez point de m'affliger, j'admire votre ouvrage, & mon cœur applaudit sans effort au juste succès qui le récompense : venez, aimable & vertueuse Clarinde, venez recevoir la couronne.

Cla. Ma chere Rosalide—je ne puis l'accepter qu'en la partageant avec vous.

Lum. O Ciel !—

Ros. Moi !—

Cla. Oui, telle est mon irrévocable résolution.

Ros. Non, non, vous seule en êtes digne.

Cla. Je vous offre ce que j'aurois accepté de vous : si vous m'aimez autant que je vous aime, Rosalide, vous ne balancerez plus.

Bien. Régnez l'une & l'autre ; rempliſſez tous les vœux des peuples, qui n'ont pu placer Clarinde sur le trône sans regretter Rosalide !

Ros. Après le choix qu'ils ont fait, que pourroient-ils desirer encore ?—Ah ! ce jour m'a trop appris à me connoître, pour que je puisse regretter un trône auquel je rougis maintenant d'avoir osé prétendre.

Cla. Vous n'avez à rougir que d'outrager l'amitié par vos cruels refus.

Bien. Roſalide, ſi votre ame eſt auſſi ſenſible qu'elle eſt noble & grande, pouvez-vous vous oppoſer au bonheur de votre amie !

Ros. Ah, Clarinde !

Cla. Le Conſeil eſt encore aſſemblé pour la cérémonie du couronnement ; venez, ma chere Roſalide, monter avec votre amie ſur un trône, que vous lui rendrez ſi cher en daignant le partager.

Ros. Vous l'ordonnez, j'y conſens.

Cla. Ah ! vous comblez tous mes vœux.

Ros. Mais ſoyez à jamais mon guide & mon modele ; enſeignez-moi vos vertus, rendez-moi, s'il ſe peut, ſemblable à vous-même, ou vous n'aurez rien fait pour moi.

Lum. Jouiſſez à jamais, mes chers enfants, du bonheur dont vous êtes ſi dignes, & n'oubliez point que les plus grands talents & les qualités les plus brillantes, ne ſont que des dons inutiles ou dangereux, ſans la modeſtie, la bienfaiſance, & la bonté.

F I N.

L'ENFANT GATÉ,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES.

PERSONNAGES.

MÉLANIDE, *Veuve.*

LUCIE, *Niece de Mélanide.*

DORINE, *Maîtreſſe de Muſique & de Deſſin de Lucie, & logeant chez Mélanide.*

TOINETTE, *Fille d'une Femme-de-chambre, élevée avec Lucie.*

La Scene eſt à Paris, chez Mélanide.

L'ENFANT GATÉ,

COMÉDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente un Cabinet d'étude ; on y voit des Livres, des Globes, des Spheres, &c.

MÉLANIDE, DORINE.

Mél. IL y a long-temps, ma chere Dorine, que j'ai envie d'avoir une converſation un peu détaillée avec vous ſur ma niece ; je veux que vous me parliez franchement. Je vous ai miſe auprès d'elle, non ſeulement pour cultiver ſon cœur & ſon eſprit, & lui donner des talents agréables, mais ſur-tout pour me dire la vérité, & m'aider à la connoître.

Dor. J'ai le défaut, de ne pouvoir cacher ce que je penſe, &, d'ailleurs, Madame eſt ſi pénétrante—

Mél. Moi ! point du tout. Voilà préciſément ce que je ne ſuis pas ; & puis la diſſipation dans laquelle je vis, me laiſſe-t-elle le temps de réfléchir ?— J'aime le monde, mais j'aime encore mieux ma niece ; & ſi j'avois moi-même plus d'inſtruction, j'aurois tout quitté avec joie pour me conſacrer entiérement à l'éducation de Lucie.

Dor. Perſonne n'eſt plus en état que Madame.

Mél. Non, je me rends juſtice ; je n'ai nul talent, je ne ſais rien ; j'ai eu des maîtres dans ma jeuneſſe, mais je fus élevée dans un couvent, voilà la meilleure excuſe que je puiſſe donner de mon ignorance. Enfin, Lucie m'eſt chere au-delà de l'expreſſion ; je ſuis veuve, je n'ai point d'enfants, elle eſt ma ſeule héritiere ; je ne veux pas qu'elle puiſſe me reprocher un jour la négligence dont mille fois au fond du cœur je n'ai pu m'empêcher d'accuſer mes parents à mon égard.

Dor. Mademoiſelle Lucie eſt bien digne de votre tendreſſe ; elle eſt charmante.

Mél. Voilà ce que vous lui répétez ſans ceſſe, & ce que je lui dis ſouvent moi-même ; & nous avons tort, nous la gâtons.

Dor. Ah ! Madame, ce n'eſt pas un caractere comme le ſien qu'on peut gâter.

Mél. Il eſt vrai qu'elle eſt plus formée qu'on ne l'eſt ordinairement à ſon âge.—Par exemple, ſa facilité à contrefaire tout le monde, eſt une choſe que je n'ai vue qu'à elle.

Dor. Et elle n'a pas quatorze ans.

Mél. Il eſt certain qu'elle promet beaucoup ;

mais je voudrois qu'elle joignît à tous ses agrémens naturels, de grands talens & un bon cœur. Sans talens on s'ennuye; moi, je l'éprouve. Recevoir & faire des visites, est un plaisir dont on se lasse si promptement!—Et voilà cependant la plus grande ressource des personnes désœuvrées. Enfin, je lui desire une ame sensible, parce que sans elle on ne jouit de rien, & que c'est toujours une excellente chose à retrouver quand on n'est plus jolie. On pense alors avec tant de plaisir que des amis valent mieux que des admirateurs!

Dor. Madame a un fond de morale qui me charme toujours.

Mél. J'espere que Lucie, instruite, élevée par vous, en aura davantage encore. L'étude & la lecture donneront à son esprit ce qui manque au mien.

Dor. D'autant mieux qu'elle a une application, une mémoire—& un goût naturel—

Mél. Oui, elle a beaucoup de goût, cela se voit dans les plus petites choses.—Je crois qu'elle se mettra fort bien.—Elle se coëffe déja avec grace—mais je ne croyois pas qu'elle fût très-appliquée.

Dor. Ah! trop peut-être pour sa santé, car elle a des nerfs d'une délicatesse—

Mél. Elle tient cela de moi——mais vous m'assurez toujours que vous êtes enchantée d'elle, qu'elle apprend à merveille; & cependant, que sait-elle?

Dor. Elle est si jeune—

Mél. Quand j'assiste à vos leçons, je vous

avoue que ſa diſtraction & votre indulgence m'impatientent toujours.

Dor. Mais, Madame, je vous en ai déja expliqué les raiſons ; votre préſence l'intimide ou l'occupe ; elle vous regarde, penſe à vous, &—

Mél. Ma chere Dorine, vous me flattez.

Dor. Mon Dieu, Madame, tenez encore hier j'ai grondé Mademoiſelle ſur ce qu'elle avoit mal joué du clavecin devant vous ; elle m'a répondu : C'eſt que ma tante étoit vis-à-vis de moi, & je penſois qu'il n'y a pas dans le monde de plus beaux yeux que les ſiens, de plus expreſſifs, de plus brillants.

Mél. (*d'un ton ſévere.*) Lucie vous a dit cela.

Dor. Mot à mot, & avec cette naïveté, cette grace qui lui ſont ſi naturelles.

Mél. (*du même ton.*) De bonne foi, Mademoiſelle, penſez-vous me ſéduire par cette flatterie ridicule ?

Dor. Quoi, Madame, me croiriez-vous capable ?

Mel. Ecoutez-moi. Je vous trouve mille bonnes qualités ; vous avez de l'eſprit, des talents, de l'inſtruction ; mais, de grace, ſi vous voulez que nous vivions enſemble, ne me louez pas ; je hais les éloges, & je m'en défie.

Dor. La modeſtie accompagne toujours la ſupériorité.

Mel. Encore !

Dor. N'en parlons plus. Croyez, Madame, que mon attachement pour vous & pour Mademoiſelle votre niece, eſt ſans bornes, & que—

Mel. Prouvez-le-moi donc en me ſecondant. J'exige encore une choſe de vous, c'eſt que vous donniez quelques ſoins à l'éducation de cette petite fille qui eſt élevée auprès de Lucie.

Dor. Toinette ?

Mel. Oui. Elle eſt orpheline, & fille d'une femme qui fut quinze ans à mon ſervice, & qui me la recommanda en mourant: d'ailleurs, cette jeune perſonne annonce le meilleur naturel ; elle eſt remplie d'heureuſes diſpoſitions ; vous voyez comme elle profite des leçons que vous donnez à Lucie ; elle deſſine ; elle joue du clavecin toute la journée : je ne ſuis pas en état de juger ſi c'eſt avec ſuccès ; mais ce deſir d'apprendre à ſon âge, la rend réellement intéreſſante.

Dor. Je vous obéirai, Madame; mais je vous avoue que je n'ai pas une grande idée de ſon eſprit.

Mel. Elle eſt douce, ingénue, ſenſible & vraie ; avec les perſonnes à qui elle doit du reſpect, elle ne parle guere qu'on ne l'interroge ; mais ſes réponſes ſont juſtes ; elle ne fait rien que de bien ; elle eſt réſervée, diſcrete, appliquée, reconnoiſſante ; elle ſait ſe faire aimer. S'il eſt vrai qu'on puiſſe être tout cela ſans eſprit, vous conviendrez que l'eſprit eſt un avantage dont on peut très-facilement ſe paſſer. (*Elle regarde à ſa montre.*) Mais je m'oublie tout en cauſant ; il eſt midi ; j'ai vingt perſonnes à déjeûner qui doivent être arrivées à préſent.

Dor. Ne fait-on pas une lecture aujourd'hui chez Madame ?

Mel. Eh vraiment oui, & qui nous tiendra jusqu'à quatre heures, & je veux aller à l'Opéra nouveau, car j'ai ma loge. Lucie va venir prendre ses leçons, vous lui direz que si vous êtes contente d'elle, je la menerai à l'Opéra. Adieu, ma chere Dorine, n'oubliez pas cet entretien, & justifiez par votre conduite toute la confiance que j'ai en vous. (*Elle sort.*)

SCENE II.

DORINE, *seule.*

QUELLE folie!—parfiler, aller aux spectacles, recevoir des visites, voilà toutes ses occupations. Elle vante sans cesse à sa niece les charmes de l'étude & l'utilité de l'application; & l'exemple qu'elle lui donne, est éternellement en contradiction avec ses discours. Et puis dans d'autres moments, n'écoutant qu'une aveugle tendresse, elle croit sa niece un petit prodige de perfections, & la loue avec excès: & tout le monde, pour lui plaire, en dit autant: mais quand Mélanide a le dos tourné, quelles moqueries ne fait-on pas de cette petite fille, qui, en effet, vaine, indocile, étourdie, n'apprendra jamais rien! Au reste, que m'importe? je la flatte, je lui passe ses caprices, je m'en fais aimer; elle se mariera, sera riche, fera ma fortune, voilà l'essentiel. Mais paix, j'entends quelqu'un; ah! c'est Lucie.

SCENE III.

DORINE, LUCIE.

Luc. JE croyois ma tante ici.

Dor. Elle en ſort dans l'inſtant, & m'a chargée de vous dire que ſi vous preniez bien toutes vos leçons, elle vous meneroit à l'Opéra.

Luc. Aujourd'hui ?

Dor. Oui.

Luc. Et c'eſt l'Opéra nouveau ?—Ah ! je ſuis charmée. Mon Dieu, que n'ai-je ſu cela plutôt !

Dor. Pourquoi ?

Luc. Oh, c'eſt que je ſuis coëffée à faire horreur.—Et ma robe neuve.—Je ne l'aurai que demain ! cela eſt piquant, vous en conviendrez.

Dor. De telle maniere que vous ſoyez, n'êtes-vous pas toujours ſûre de plaire ?

Luc. Et d'ailleurs, c'eſt une plaiſanterie !—J'attache ſi peu de prix à toutes ces choſes-là. Trouvez-vous cet habit bien garni ?

Dor. Il eſt charmant.

Luc. Oui, mais il a un peu perdu de ſa fraîcheur.—J'aime mieux la couleur de roſe que j'avois hier. Qu'en penſez-vous ?

Dor. Moi, celui que vous portez me paroît toujours le plus joli.

Luc. J'aurois le temps me r'habiller avant le dîner ?

Dor. Et nos leçons ?

Luc. Cela eſt vrai.——Allons, allons, je reſterai comme cela : auſſi-bien c'eſt autant de peine épargnée ; & je hais la toilette à la mort. Eh bien, que ferons-nous ?

Dor. Mais votre maître de danſe va venir ; & quand vous aurez danſé, nous deſſinerons, & nous jouerons du clavecin.

Luc. Oh, pour danſer aujourd'hui, cela m'eſt impoſſible ; j'ai mal dormi, je ſuis d'une laſſitude à ne pouvoir me ſoutenir ſur mes jambes.

Dor. Mais aſſeyez-vous. (*Elle lui approche un fauteuil, Lucie s'aſſied & s'étend nonchalamment.*)

Luc. J'ai réellement une courbature affreuſe.

Dor. En effet, vous avez l'air abattu.

Luc. Tout de bon, vous me trouvez changée ?

Dour. Extrêmement.

Luc. Cela tient peut-être auſſi à la maniere dont je ſuis fagottée.——Oh ! voilà qui eſt décidé, je me ferai ſûrement recoëffer pour l'Opera.——Ma tante ne donne-t-elle pas à déjeûner ce matin ?

Dor. Oui. Il y a une lecture.

Luc. Oh ! quand je ſerai mariée, j'aurai des lectures auſſi, & des déjeûners.——Cela eſt charmant, un déjeûner !

Dor. Oui, cela occupe depuis midi juſqu'à quatre heures.

Luc. Et puis le ſpectacle, & puis le ſouper, & puis le bal; voilà ce qui s'appelle jouir de la vie. Que ma tante eſt heureuſe! enfin j'aurai mon tour.

Dor. En attendant, il faudroit acquérir des talents; ſi l'on ſe laſſe des ſpectacles, ſi le bal fatigue, ſi l'on ſe dégoûte du grand monde, il eſt doux alors de pouvoir ſe ſuffire à ſoi-même.

Luc. Mais voyez ma tante: elle a conſervé tous les goûts de la premiere jeuneſſe; pourquoi n'aurois-je pas la même conſtance? & pourquoi par une étude pénible me livrer à un ennui certain, pour me procurer des reſſources éloignées dont je n'aurai peut-être jamais beſoin?

Dor. Mais Madame votre tante elle-même ne ſe plaint-elle pas tous les jours de l'education négligée qu'elle a reçue? Elle ſe livre à la diſſipation, plus par habitude que par goût.

Luc. Il eſt vrai qu'elle bâille à la Comédie, qu'après tous ſes déjeûners elle a des vapeurs, & toujours ſa migraine quand elle a été au bal de l'Opéra. Oui, cela eſt vrai——je ſens bien que les talents & l'inſtruction peuvent être de quelque utilité——& puis paſſer pour ignorante, cela eſt humiliant, cela me répugne, je l'avoue. (*Elle tombe dans la rêverie.*)

Dor. Vous rêvez?

Luc. Oui, je me ſens des mouvements de raiſon qui m'attriſtent; vous venez de me dire des choſes qui m'ont frappée.——Pourquoi, ma chere amie, ne m'avez-vous pas toujours parlé de cette maniere?

Dor. Mais je ne veux pas vous attriſter, ni vous contrarier.

Luc. Croyez-vous qu'en ne me donnant pas plus de peine que je n'en prends, je pourrai un jour avoir du moins l'apparence de quelques talents ?—l'écorce ; c'eſt tout ce que je voudrois.

Dor. Et déja ne paſſez-vous pas pour en avoir ?

Luc. Oui ; mais entre nous je ne ſais rien.

Dor. Oh ! vous êtes auſſi trop modeſte ; vous jouez très-joliment du clavecin.

Luc. Hélas ! cela ſe borne à trois ou quatre pieces que je ſais de routine.

Dor. Le deſſin va très-bien ; votre derniere tête eſt charmante.

Luc. Graces à vous.

Dor. Non, réellement, je n'y ai preſque pas retouché.

Luc. Mais l'hiſtoire & la géographie, par exemple, je n'en ſais pas un mot.

Dor. Vous ſavez les titres de beaucoup de livres, voilà tout ce qu'il faut pour le monde ; dites hardiment que vous les avez tous lus. Avec cela, ayez toujours un livre dans votre ſac & ſur votre toilette ; ſoutenez que vous aimez la lecture avec paſſion, & vous paſſerez bientôt pour la perſonne la plus inſtruite.

Luc. Voilà une drôle de maniere d'être ſavante, elle me convient beaucoup. Allons, je l'adopterai ; & puis, ma chere amie, vous reſterez toujours avec moi ; vous corrigerez mes deſſins, & même mes tableaux, quand je peindrai ; ainſi voilà encore un talent de ſûr.

Dor. Allez, Mademoiſelle, je vous promets que vous aurez tous ceux qu'on a communément

dans la société. Les vrais, les grands talents, sont si rares dans les personnes de votre état!

Luc. Eh! voilà précisément ce qui fait qu'il est si flatteur d'en avoir.—Tenez, Toinette en aura tout de bon; eh bien, je voudrois lui ressembler.

Dor. Ah! par exemple, voilà un souhait bizarre.

Luc. J'aime Toinette, je ne suis point jalouse des avantages qu'elle a sur moi; mais je les vois, & il y a des instants où cela m'afflige.

Dor. En vérité, c'est être également aveugle sur son compte & sur le vôtre. Vous êtes remplie d'esprit, vous avez les plus heureuses dispositions pour apprendre; & Toinette est une petite fille capable d'assez d'application, mais au fond très-bornée, malgré son petit air fournois & son ton caustique & moqueur.

Luc. Non, ne vous y trompez pas, Toinette a de l'esprit, avec sa mine douce & naïve.

Dor. Vous êtes bien en état d'en juger, mais vous êtes si indulgente.—Enfin, cela tient peut-être à la comparaison que je fais sans cesse d'elle à vous; mais elle me déplaît extrêmement.

Luc. J'en suis fâchée, car j'aime Toinette.

Dor. Elle a cependant une certaine grossiéreté, une rudesse dans le caractere, qui ne devroient guere sympathiser avec vous.

Luc. Il est vrai qu'elle dit les choses un peu cruement; cela me fâche quelquefois, & puis je lui pardonne: cela est singulier, sa sincérité me choque. Toinette moins franche, me seroit sûrement plus agréable; mais peut-être

aurois-je moins de confiance en elle. Je ne puis définir cela; il semble que plus elle me contrarie, & plus elle m'attache.

Dor. Dans ce cas, Mademoiselle, je suis fort malheureuse, moi, qui vous aime avec un excès qui ne me permet pas de vous faire éprouver la moindre contrariété.

Luc. Aussi, ma chere amie, je vous aime encore plus que Toinette; vous me paroissez mille fois plus aimable qu'elle. Je voudrois la consulter quelquefois; mais c'est avec vous que je voudrois passer ma vie.

Dor. Allons, je suis contente de mon partage; mais je crains cependant qu'il ne soit pas le plus solide.

Luc. Ah! croyez que mes sentiments pour vous seront aussi durables qu'ils sont tendres. — Mais qui vient nous interrompre? Ah! c'est Toinette.

SCENE IV.

TOINETTE, LUCIE, DORINE.

Luc. QUE voulez-vous, Toinette?

Toin. Mademoiselle, c'est votre maître à danser.

Luc. Oh! je ne danserai point, vous n'avez qu'à lui donner un cachet, & le renvoyer.

Toin. Mais, Mademoiselle, vous avez déja manqué votre derniere leçon.

Dor. Eh bien! après—voulez vous que Mademoiſelle danſe dans l'état où elle eſt?

Toin. Qu'eſt-ce qu'elle a donc?

Dor. Elle a, elle a une courbature effroyable.

Toin. Ce que je ſais, c'eſt qu'elle ſe portoit à merveille il y a une demi-heure, & qu'elle ſautoit dans le jardin.

Luc. C'eſt que naturellement je ne m'écoute pas; je ne ſuis pas douillette—mais le fait eſt que je ſuis malade, & que je ne prendrai pas de leçon de danſe.

Toin. Oh! ce dernier fait-là me paroît certain, auſſi j'y crois ſans peine. Allons, je vais donner le cachet.—Voilà de l'argent bien employé! (*Elle ſort.*)

Luc. (*après un moment de ſilence.*) Toute réflexion faite, j'ai envie de prendre ma leçon de danſe.

Dor. Voulez-vous que je rappelle Toinette?

Luc. Que me conſeillez-vous?

Dor. Mais—de ne vous point fatiguer.

Luc. D'ailleurs, je danſerai plus long-temps demain.

Dor. Sans doute, cela reviendra au même; & puis une leçon de plus ou de moins, qu'eſt-ce que cela fait?

Luc. Ma chere amie, que vous êtes indulgente & douce!—Mais que nous veut encore Toinette?

Toin. (*revenant.*) Madame vous demande, Mademoiſelle.

Luc. La lecture n'eſt donc pas encore commencée?

Toin. Non, Mademoiſelle, & il y a pluſieurs Dames qui deſirent vous voir un moment. —Madame vous prie de porter votre carton de deſſins.

Dor. Le voilà.

(*Lucie le prend.*)

Luc. (*à Dorine.*) Ma chere amie, vous allez m'attendre ici.—Adieu ; je ſuis charmée d'aller faire un tour là-dedans !

(*Elle ſort en courant & en ſautant.*)

SCENE V.

DORINE, TOINETTE.

Toin. (*regardant ſortir Lucie.*) LA courbature va mieux, à ce qu'il me paroît.

Dor. (*ſouriant.*) Vous croyez donc qu'elle a un peu exagéré ?

Toin. Oui, Mademoiſelle ; & vous auſſi, vous le croyez.

Dor. (*d'un ton ſec.*) Où prenez-vous cela ? Je pénetre votre penſée, je vois que vous ſoupçonnez Mademoiſelle Lucie de menſonge & d'artifice ; mais pour moi, certainement je ſuis fort loin d'avoir d'elle une ſemblable opinion.

Toin. Il n'eſt pas bien fin de pénétrer ma penſée, car je la dis tout ſimplement ; mais moi j'en devine ſouvent qu'on voudroit déguiſer.

Dor. De qui voulez-vous parler, s'il vous plaît ?

Toin. Ah, voilà mon secret.

Dor. Vous pouvez le garder. Je n'ai nulle envie de l'apprendre Mais de quoi je veux vous instruire, c'est qu'il faut que vous ayez la bonté de changer le ton que vous avez pris depuis quelque temps, non pas avec moi, car vos discours me sont absolument indifférents, mais avec Mademoiselle Lucie. Véritablement vous vous oubliez : vos manieres avec elle ne sont pas supportables ; vous contrôlez sans ménagement tout ce qu'elle fait, tout ce qu'elle dit. Il semble réellement que vous ayiez de l'aversion pour elle. Si cela continue, je vous préviens que j'en avertirai Madame. C'est un devoir dont je ne pourrai me dispenser.

Toin. Vous êtes trop judicieuse, Mademoiselle, pour ne pas entendre auparavant ma justification. Premiérement, personne n'est plus attachée que moi à Mademoiselle Lucie ; je n'ai pas le bonheur de lui plaire, mais je l'aime, parce qu'en dépit de tout ce qui s'y oppose, elle est bonne, sensible & franche. Ce qu'elle fait de mal, ne vient pas d'elle. Quand elle ne dit pas la vérité, quand elle est dure, hautaine, capricieuse, tous ces défauts lui sont inspirés ; ils ne sont pas dans son caractere, car son naturel est excellent. Ainsi, quand je la blâme, ce n'est pas elle que je désapprouve—Vous devez comprendre cela. Je le définis mal, il y a peut-être un peu d'ob-

ſcurité dans ce que je dis ; mais, ſi vous voulez, je tâcherai de m'expliquer mieux.

Dor. Il ſuffit. La ſuite vous fera voir que j'ai eu l'intelligence de vous comprendre. Mais quelqu'un vient. (*A part, en regardant Toinette.*) Voilà une dangereuſe petite créature, il faut la faire chaſſer d'ici.

SCENE VI.

DORINE, TOINETTE, LUCIE.

LUCIE.

(*Lucie entre en courant ; elle jette ſon carton ſur une table.*)

AH ! je ſuis toute eſſoufflée !—Mon Dieu, quel monde il y a là-dedans ? Ah, ma chere amie, la jolie robe que je viens de voir.

Dor. A qui ?

Luc. A Madame de Bercy. C'eſt une robe à la Polonoiſe tout ſimplement ; mais elle eſt garnie de fleurs de pêchers, avec un goût, une grace—Et puis des fleurs de pêchers, on n'en a pas encore vu. Oh, cela eſt charmant !—Elle a bien de l'imagination, Madame de Bercy !

Dor. Il ſeroit à deſirer ſeulement qu'elle fût un peu plus jolie.

Luc. Elle a beaucoup d'éclat.

Dor. Oui ; mais on dit qu'elle met du blanc.

Luc. Bon !

Dor. Oh, je n'en crois rien—Cependant elle a le front bien luiſant ?

Luc. Ah, ah, c'eſt drôle, dès qu'on a le front luiſant ?

Toin. Oui, on met du blanc. C'eſt un principe bon à retenir. Par exemple, Monſieur votre grand oncle met du blanc ſûrement.

Luc. Quelle folie !

Toin. Mais dame, la regle eſt donc fauſſe, car il a le front encore plus luiſant que celui de Madame de Bercy.

Dor. (*à Lucie.*) Qu'a-t-on dit de vos deſſins ?

Luc. On les a trouvés charmants, la tête de vieillard ſur-tout.

Toin. Eh mais, celle-là eſt entiérement l'ouvrage de Mademoiſelle Dorine.

Dor. Point du tout ; j'ai mis ſeulement l'enſemble, & j'y ai donné quelques coups de force.

Toin. Ah ! cela eſt vrai, vous n'avez fait que l'ébaucher & la finir.

Luc. (*avec un ſouris forcé.*) Toinette ne me gâte pas.

Toin. Flatter, c'eſt tromper ; & comment tromper ce qu'on aime ?

Luc. Avec cette maniere-là, Toinette, vous aurez toujours le droit de me tout dire.

Dor. Madame de Surville eſt-elle là-dedans ?

Luc. Oui, avec ſa fille, qui eſt plus droite & plus apprêtée que jamais.

Dor. Mademoiſelle Flore ; oh, je crois qu'elle eſt bien fiere d'aſſiſter à une lecture ?

Luc. Ah ! je vous en réponds ; elle n'a cependant que deux ans de plus que moi, & elle eſt d'une pédanterie——

Toin. On dit qu'elle eſt un prodige d'inſtruction.

Dor. (*ironiquement*) Un prodige !—Et qui eſt-ce qui lui dit cela ?

Toin. Ce n'eſt pas elle qui l'éleve, mais c'eſt tout ce qui la connoît. Pour moi, je puis aſſurer qu'elle a bien de la modeſtie, car elle ne parle jamais d'elle, & cherche toujours à faire valoir les autres.

Dor. Il eſt vrai qu'elle diſtingue Mademoiſelle Toinette, & que toutes les fois qu'elle vient ici, elle la loue ſur ſes grands talents.

Toin. Non, Mademoiſelle, elle ne me donne point de louanges exagérées & ridicules, elle a un trop bon eſprit pour être obligeante aux dépens de la vérité ; mais elle me fait ſans ceſſe admirer ſon indulgence.

Luc. Ma chere Toinette, je crois Mademoiſelle Flore une perſonne remplie de mérite, mais elle a le malheur d'être pédante ; je ne puis vous le diſſimuler.

Dor. (*riant.*) Oh oui, pédante eſt le mot ; cela eſt trouvé à merveille. Et pédante à ſeize ans !——Tout ce que cela promet de charmes pour l'avenir !

Toin. (*à Lucie.*) Mais, Mademoiſelle, oſerois-je vous demander en quoi elle eſt pédante ?

Luc. En quoi ?——Mais en tout.

Toin. Mais encore, ayez la bonté de m'en citer quelques traits.

Luc. Oh ! je vous en citerai mille.

Toin. Eh, bien, un ſeulement.

Luc. Mais elle a un maintien pédant, une certaine maniere de pincer la bouche, & d'entrer dans une chambre—Tenez, voulez-vous la voir ?—la voilà.

Dor. (*riant.*) Ah ! parfait, parfait, c'eſt elle-même—Encore je vous prie—Ah ! cela eſt charmant.

Luc. Et puis quand elle eſt aſſiſe, voilà comme elle eſt—ſur le bord de ſa chaiſe—— ſérieuſe—ſe retournant tout d'une piece—& de temps en temps une petite toux.

Dor. Oh, la petite toux eſt charmante !—C'eſt cela même—Mon Dieu, je crois la voir —excepté qu'elle n'a ni cette taille, ni ce viſage-là.

Luc. (*en riant.*) Toinette eſt fâchée, elle ne rit pas.

Toin. J'écoute, je regarde, & je m'inſtruis. Je me faiſois une toute autre idée de la pédanterie. Je croyois qu'elle conſiſtoit ſur-tout à chercher les occaſions de briller, de faire des citations, & de décider hardiment. Mais votre définition eſt beaucoup plus ſimple.—Avoir la poitrine délicate, & s'aſſeoir ſur le bord de ſa chaiſe, voilà ce qui fait une pédante : je m'en ſouviendrai.

Luc. (*riant.*) Réellement Toinette eſt piquée—Ah ça, Toinette, puiſque vous aimez tant Mademoiſelle de Surville, je vous promets que je ne me moquerai plus d'elle ; cela me coûtera, mais je m'y engage—Allons, ne boudez plus.

Toin. Mais dites-moi, Mademoiſelle, que vous a-t-elle fait pour la haïr ?

Luc. Mais je ne la hais point.

Toin. Cependant vous en dites tout le mal que vous en ſavez ; & même, ſi vous voulez être vraie, vous conviendrez que vous exagérez les ridicules que vous lui trouvez ; que feroit de plus la haine ?

Luc. Mais——le croyez-vous, Toinette ? Ce que vous me dites-là, me fait de la peine —Cependant je n'attaque point ſa réputation.

Toin. Quand vous ſeriez capable de cette noirceur, le pourriez-vous ? Mademoiſelle de Surville n'eſt-elle pas un modele de douceur, de modeſtie, de bonté ? Seroit-on écouté, ſi on diſoit le contraire ?

Luc. (*à Dorine.*) Mais, ma chere amie, elle m'effraye—Mon Dieu ! ce que j'ai fait, eſt-il ſi criminel ?

Dor. Mais, quelle enfance, de vous reprocher un badinage innocent, qui ne peut paroître dangereux qu'aux yeux de Mademoiſelle Toinette ! Eh bien, vous vous moquez de Mademoiſelle Flore ; le grand mal ! elle n'a qu'à vous le rendre, vous ne vous en formaliſerez pas.

Luc. Oh pour cela non, au contraire, j'en ſerois charmée. Oui, je voudrois qu'elle me

le rendit, afin que nous fussions quittes ; car cette plaisanterie, je ne sais pourquoi, me pese à présent malgré que j'en aye.

Toin. Pour Mademoiselle de Surville, je vous assure qu'elle vous la pardonne de tout son cœur.

Luc. Comment, elle sait que je la contrefais ?

Toin. Plusieurs personnes l'en ont avertie, elle me l'a dit, & je n'ai pu le nier.

Luc. Eh bien ?

Toin. Eh bien, elle en a beaucoup ri.

Luc. Elle en a ri ?

Dor. Oh ! du bout de levres, je crois.

Toin. Et puis elle s'est reprochée d'en rire ; car, m'a-t-elle dit, cela doit faire pitié. Cette pauvre jeune personne, qui croit ne faire qu'une plaisanterie, donne mauvaise opinion de son esprit & de son cœur ; & les mêmes gens qui ont l'air de s'en amuser, la jugent sur ce petit tort avec autant de rigueur que si elle avoit un âge raisonnable.

Luc. Elle dit cela ?—Elle le pense ?

Toin. Oh, elle est la vérité même.

Luc. Je veux avoir une explication avec elle——Je veux me justifier, ou du moins réparer ma faute—Toinette, pensez-vous qu'elle ne croye pas que j'ai un mauvais cœur ?

Dor. Ah ça, finissons cet entretien, qui, en vérité, n'a pas le sens commun. Il faut aller diner, & n'y pas perdre un moment, car nous avons encore toutes nos leçons à prendre avant l'Opéra. (*à Lucie.*) Allons, Ma-

demoiſelle, venez———A quoi rêvez-vous donc?

Luc. Je ſuis triſte à mourir—Je n'ai pas faim, je ne dînerai point.

Dor. Mais ſi vous êtes réellement malade, il faut vous coucher; vous n'irez point à l'Opéra.

Luc. Allons, je vais me mettre à table. Toinette, donnez-moi le bras. (*Elle paſſe avec Toinette.*)

Dor. (*les regardant aller.*) Mademoiſelle Toinette, vous gâtez tout ce que je fais; mais je vous le revaudrai. (*Elle ſort.*)——

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MÉLANIDE, LUCIE.

(*Cette derniere a l'air triſte & rêveur.*)

Mél. JE ſuis charmée, mon enfant, de vous avoir fait revenir une ſeconde fois dans le ſallon; les ſuccès que vous venez d'avoir, m'ont fait un plaiſir inexprimable.

Luc. J'ai cependant bien mal joué du clavecin.

Mél. Oh! je vous assure que tout le monde a été enchanté de vos talents.

Luc. Ah, ma tante, ces éloges-là sont-ils bien sinceres?

Mél. Ce doute fait honneur à votre modestie; mais rassurez-vous, mon enfant, & croyez que quand vous le voudrez, il n'y a point de louanges auxquelles vous ne puissiez justement prétendre—Adieu, ma chere fille, il faut achever de prendre vos leçons; je vais vous envoyer Dorine, & dans deux heures je reviendrai vous chercher, & nous irons à l'Opéra. (*Elle sort*)

Luc. (*seule.*) Comme sa tendresse l'aveugle en ma faveur!—Hélas! elle a fait tout ce qui dépendoit d'elle pour me donner une éducation distinguée——Et moi, qu'ai-je fait pour répondre à tant de soins?

SCENE II.

LUCIE, DORINE.

(*Lucie s'assied & rêve.*)

Dor. EH bien, Mademoiselle, vous avez tourné toutes les têtes, on ne parle là-dedans que de vos talents, de vos graces—Mais,

d'où vient cet air triſte & rêveur ; qu'avez-vous donc ?

Luc. Si vous ſaviez ce que j'ai entendu, & ce que le haſard m'a fait découvrir.

Dor. Comment ?

Luc. Après avoir joué du clavecin & chanté, je ſuis deſcendue dans le jardin ; en paſſant le long de la grande charmille, j'ai entendu prononcer mon nom, je me ſuis arrêtée, les arbres me cachoient.

Dor. Vous avez écouté la converſation ?

Luc. Sans en avoir le deſſein, & même malgré moi ; je n'en ai pas perdu un mot.

Dor. Et bien, que diſoit-on de vous ?

Luc. Tout ce que la critique la plus mordante peut inſpirer de plus amer ; enfin, j'entendois ces mêmes perſonnes qui venoient de m'accabler d'éloges dans le ſalion, me déchirer & ſe moquer impitoyablement de moi. Une ſeule cependant a pris mon parti, & de la maniere la plus forte & la plus généreuſe. Vous ne devineriez jamais ſon nom ?

Dor. Je meurs d'envie de le ſavoir.

Luc. C'eſt Mademoiſelle de Surville.

Dor. Bon !—Mais êtes-vous bien ſûre qu'à travers la charmille elle ne vous ait pas entrevue ?

Luc. Oh très-ſûre ; elle n'étoit pas de mon côté. Je vous avoue que cette bonté de ſa part m'humilioit autant qu'elle me touchoit, & me faiſoit éprouver je ne ſais quoi de pénible que la méchanceté des autres ne me cauſoit pas. La fauſſeté de toutes ces perſonnes m'inſpiroit

plus de mépris que de colere & d'émotion ; mais la générosité de Mademoiselle de Surville m'indignoit contre moi-même ; & à mesure qu'elle parloit, je sentois mes larmes couler. Apparemment qu'il est plus cruel de se voir convaincre d'injustice, que d'éprouver celle des autres.

Dor. Ce qu'a fait-là Mademoiselle Flore, est fort bien certainement ; mais croyez aussi qu'il y entre un peu du desir de se faire valoir auprès des autres, & d'affecter un bon caractere.

Luc. Si cela est, elle a toujours le mérite d'avoir saisi le vrai moyen de se faire valoir ; & c'est beaucoup.

Dor. Ah ça, Mademoiselle, il faut pourtant songer à prendre nos leçons. Par où commencerons-nous ?

Luc. Mais, je ne sais—J'éprouve aujourd'hui un découragement, une tristesse, que je n'ai jamais ressentie.

Dor. Bon, c'est cette conversation que vous venez d'entendre, qui cause ce petit mouvement d'humeur. Eh bien, Mademoiselle, voulez-vous que je vous dise une chose qui va bien vous étonner ?

Luc. Quoi donc ?

Dor. C'est que tout ce déchaînement dont vous étiez l'objet, n'est au fond qu'un triomphe très-flatteur pour vous.

Luc. Comment ?

Dor. Oui, cette critique n'est que l'effet de la jalousie, soyez-en sûre.

Luc. Vous croyez ?

Dor. Oh, je vous en réponds. Si vous étiez moins jolie, moins aimable, moins ſpirituelle, on rendroit plus de juſtice aux talents que vous annoncez.

Luc. C'eſt une vilaine choſe que l'envie !

Dor. Vous en verrez bien d'autres par la ſuite. Attendez-vous à la haine des femmes, qui ne vous pardonneront pas votre ſupériorité ſur elles.

Luc. Mais les femmes, en général, ont donc bien peu d'eſprit ?—Il me ſemble que ſi j'étois ſuſceptible du vice humiliant dont vous me parlez, je mettrois tous mes ſoins à le cacher, & que du moins, par vanité, je ſerois juſte.

Dor. Ne vous affligez point d'un mal inévitable. Songez que la haine des envieux eſt le témoignage de leur admiration ſecrete, & que leur méchanceté ne ſert qu'à relever l'éclat du mérite qu'ils veulent rabaiſſer.

Luc. La haine !—Je ne puis me faire à l'idée d'inſpirer la haine.—Moi, je ne haïrai jamais perſonne ; je le ſens.

Dor. Conſolez-vous, vous ne ſerez haïe que des méchants ; les cœurs ſenſibles vous adoreront.

Luc. (*l'embraſſant.*) Que vous êtes aimable, ma chere amie ! vous diſſipez toute ma triſteſſe, on n'en peut conſerver avec vous.

Dor. Allons, ne penſons plus aux envieux, ne ſongeons qu'à l'Opéra ; & pour y aller ſûrement, débarraſſons-nous de nos leçons. Eh bien, voulez-vous jouer du clavecin ?

Luc. Je ne me ſoucie pas du clavecin aujourd'hui.

Dor. Auſſi-bien n'eſt-il pas d'accord. Au lieu de cela, chantons.

Luc. Volontiers.—Mais j'ai un rhume de cerveau, & j'ai bien mal à la gorge. (*Elle touſſe.*)

Dor. Et moi auſſi ; & rien n'eſt plus dangereux que de chanter lorſqu'on eſt enrouée ; c'eſt riſquer de perdre ſa voix.

Luc. Réellement, j'ai, à ce que je crois, un commencement d'extinction.—Mais cependant, ſi vous voulez—

Dor. Non certainement, je ne ſouffrirai point que vous chantiez ; décidément je ne le veux pas. Mais deſſinons.

Luc. J'y conſens.—Mais je ſuis habillée, & je crains de tacher mon habit avec ces vilains crayons noirs & rouges.

Dor. Ce ſeroit bien dommage, car il vous ſied à ravir. Allons, vous avez raiſon.—Eh bien, repoſons-nous pour aujourd'hui.

Luc. J'en ſuis bien tentée ; mais que dira ma tante ? Elle ne voudra peut-être pas me mener à l'Opéra.

Dor. Oh, n'ayez point d'inquiétude, je me charge de cela.—On vient, je crois. Ah ! c'eſt Toinette.

SCENE III.

LUCIE, DORINE, TOINETTE.

Luc. QUE voulez-vous, Toinette?

Toin. Je viens aſſiſter à votre leçon, Mademoiſelle, &, comme Madame me l'a permis, en profiter.

Dor. Vous êtes arrivée trop tard; la leçon eſt finie.

Toin. Ah, que j'en ſuis fâchée; j'aime tant à m'inſtruire!

Dor. Vous avez là-deſſus un beau modele ſous les yeux.

Toin. Qui donc?

Dor. (*montrant Lucie.*) Eh, Mademoiſelle apparement.

Toin. Mademoiſelle eſt un modele d'application? Je ne l'aurois pas deviné, par exemple.

Luc. (*à part.*) Ni moi non plus.

Dor. Mais, Toinette, j'imagine que vous n'avez pas la préſomption de vous croire plus avancée, plus inſtruite que Mademoiſelle?

Toin. Hélas! pardonnez-moi——

Dor. Comment donc? Mais vous lui manquez de reſpect.

Toin. Ah, mon Dieu, ce n'eſt pas mon intention.

Dor. Apprenez d'ailleurs qu'elle pourroit ſe paſſer de talents. Quand on eſt auſſi charmante, on n'en a pas beſoin.

Toin. Mais, Mademoiſelle, c'eſt vous qui, dans ce moment, lui manquez de reſpect.

Dor. Comment ?

Toin. Vous vous moquez d'elle.

Luc. (*à part.*) Je crois, en vérité, qu'elle a raiſon.

Dor. Réellement, Toinette, vous êtes bien impertinente.

Luc. Ah, de grace, ne vous fâchez pas contre elle.

Dor. Vous prenez ſon parti, quand c'eſt vous qu'elle offenſe ! Quelle généroſité !—oui, vous poſſédez toutes les vertus.

Toin. (*à Dorine.*) Ah, Mademoiſelle, à propos, j'oubliois que Madame m'a chargée de vous dire de l'aller trouver quand la leçon ſeroit finie, pour lui en rendre compte.

Dor. J'y vais. (*bas à Lucie.*) Soyez tranquille, je lui dirai des merveilles de vous & de vos progrès. (*Haut.*) Adieu, Mademoiſelle, je reviendrai bientôt vous rejoindre.—

(*Elle ſort.*)

SCENE IV.

LUCIE, TOINETTE.

Luc. (*à part.*) ELLE va mentir à ma tante ; elle va la tromper ; cela me fait une peine affreuſe.

Toin. Mademoiſelle, vous avez l'air triſte, eſt-ce que vous êtes fâchée contre moi ?

Luc. Non, ma chere Toinette ;—mais j'ai du chagrin, & depuis bien long-temps.

Toin. Eh bien, voilà que vous m'affligez.

Luc. Vous m'aimez donc, Toinette ?

Toin. Oh pour cela oui—mais je n'aime pas Mademoiſelle Dorine.

Luc. Pourquoi ?

Toin. C'eſt qu'elle ne dit pas la vérité, & cela eſt ſi vilain !

Luc. Je vous ferois bien une confidence ; mais il faut me promettre de n'en parler à perſonne, pas même à ma tante.

Toin. Eh, Madame ne dit-elle pas elle-même qu'il ne faut pas trahir un ſecret ?

Luc. Je puis donc compter ſur vous ?

Toin. Entiérement.

Luc. Eh bien, Toinette, j'aime Dorine ; mais je vous avoue que depuis quelque temps, je m'apperçois qu'elle me flatte trop.

Toin. Oh cela, je parierois que je l'ai découvert avant vous.

Luc. Elle me donne des louanges qui ſont trop fortes pour être ſinceres.

Toin. Encore tout-à-l'heure.

Luc. Je l'ai remarqué. Et puis elle trompe ma tante ſur mes leçons. Ordinairement j'en paſſe la moitié à ne rien faire, & c'eſt ce qu'elle cache.

Toin. Je vois cela tous les jours.

Luc. Et ce n'eſt cependant rien en comparaiſon de ce qui eſt arrivé aujourd'hui.

Toin. Comment donc ?

Luc. Quand elle dit à ma tante que j'ai été bien appliquée, que j'ai bien pris mes leçons, cela n'eſt pas tout-à-fait vrai ; mais du moins j'ai toujours un peu travaillé.

Toin. Oui, tant bien que mal.

Luc. Eh bien, imaginez-vous que pour aujourd'hui—En vérité, je n'oſe achever.

Toin. Dites donc, Mademoiſelle.

Luc. Aujourd'hui, Toinette, je n'ai rien fait du tout.

Toin. Quoi ! ni chanté, ni deſſiné, ni joué du clavecin ?

Luc. Pas ſeulement eſſayé. Et dans cet inſtant elle conte à ma tante que j'ai fait des merveilles.

Toin. Oh que cela eſt malin !

Luc. Voilà un menſonge réellement affreux.

Toin. Ah, Mademoiſelle, avouez tout à Madame.

Luc. Je ne le puis, je ferois renvoyer Dorine.

Toin. La belle perte, une menteuſe !

Luc. Avec tous ſes défauts, elle m'aime, & cette idée m'y attache.

Toin. Si elle vous aimoit, vous flatteroit-elle ? Vous paſſeroit-elle toutes vos fantaiſies ? Ne tâcheroit-elle pas de vous en corriger ?

Luc. Cela eſt vrai.—Mais cependant je ne puis croire qu'elle n'ait pas de l'amitié pour moi ; elle me le répete ſi ſouvent.

Toin. Eh, ne ſavez-vous pas que les menſonges ne lui coûtent rien ?

Luc. Celui-là ſeroit ſi noir !

Toin. Pas plus noir que de tromper Madame qui ſe fie à elle.

Luc. Enfin, il me faudroit une preuve bien claire pour me perſuader qu'elle ne m'aime point du tout ; & comme je ne l'ai pas, décidément je ne veux pas la faire renvoyer ; Toinette, gardez bien mon ſecret.

Toin. Vous y pouvez compter.—Mais j'entends la voix de Madame. C'eſt elle-même, Mademoiſelle Dorine la ſuit.

SCENE V.

TOINETTE, LUCIE, MÉLANIDE, DORINE.

Mélanide, *(à Lucie.)*

VENEZ, ma chere Lucie, embraſſez-moi ; Dorine eſt enchantée de vous, & tout ce qu'elle m'en a dit me cauſe une joie extrême.

Luc. (*à part.*) Cela me perce l'ame.

Mél. Si vous vous conduisiez toujours ainsi, vous feriez mon bonheur.

Luc. (*avec embarras.*) Ma tante—

Mél. Promettez-moi, ma fille, que ce sera tous les jours la même chose.—Vous ne répondez point, vous baissez les yeux.—Vous ne voulez point prendre un engagement qui me rendroit si heureuse ?

Dor. Oh, Mademoiselle, j'en suis sûre, le rempliroit avec plaisir.

Luc. (*vivement à Dorine.*) Non, Mademoiselle, non.

Dor. (*à Lucie.*) Mais vous n'y pensez pas.

Mel. (*à Lucie.*) Eh bien, Lucie, je ne suis pas fâchée de ce que vous venez de dire-là ; du moins il y a de la bonne foi. Je desire que vous ayez des talents, mais je veux avant tout que vous soyez vraie ; c'est la premiere de toutes les vertus.

Luc. (*à part.*) Comme tout cela me fait souffrir ; quel reproche pour moi !

Mél. Ne parlons plus d'étude aujourd'hui, Dorine est contente de vous, il faut vous en récompenser ; ne songeons qu'à nous divertir.

Luc. En vérité, ma tante, je ne mérite point de récompense.

Mél. Cette opinion ne vous en rend que plus digne.

Dor. (*bas à Lucie.*) Quittez donc cet air embarrassé.

Luc. (*à Dorine avec humeur.*) Laissez-moi ?

Mél. (*à Lucie.*) Ma fille, je vous trouve abattue & changée ; vous n'êtes pas malade ?

Luc. Non, ma tante.

Mél. C'eſt ſa leçon qui l'aura trop appliquée. (*à Dorine.*) Il ne faut pas non plus les lui donner ſi longues. Je ne veux pas qu'on la fatigue.

Luc. (*à part.*) Ell ne dit pas un mot qui ne me pénetre.

Mél. Il n'eſt que quatre heures ; je vais faire un tour de jardin avant d'achever ma toilette. Lucie, voulez-vous venir avec moi ?

Luc. Volontiers, ma tante.

Mél. L'air vous fera du bien, car je parie que vous avez mal à la tête ; venez, mon enfant.—(*Elle s'appuye ſur Lucie, elles ſortent ; Toinette les ſuit.*)

SCENE VI.

Dor. (*ſeule.*) LUCIE me fait la mine tout de bon ; à qui en a-t-elle.—C'eſt une capricieuſe petite créature.—Mais pendant que je ſuis ſeule, reliſons un peu la lettre que j'ai commencée ce matin. En vérité, je n'ai pas un moment à moi. (*Elle cherche dans ſa poche.*) Ah bon, en voici bien d'une autre. Je crois, Dieu me pardonne, l'avoir perdue.—Cela ſeroit affreux. (*Elle cherche toujours.*) Je ne la trouve pas. Je l'aurai peut-être laiſſée ſur ma

table.—Oh Ciel, quelle inquiétude ! Allons la chercher. (*Elle fait quelques pas pour s'en aller.*)

SCENE VII.

DORINE, TOINETTE.

Toin. EH, mon Dieu, Mademoiſelle, où courez-vous ſi vîte ?

Dor. N'auriez-vous pas trouvé un papier par haſard ?

Toin. Comment eſt-il fait ?

Dor. Une feuille pliée.

Toin. Y a-t-il de l'écriture ?

Dor. Eh oui.

Toin. Deux pages ?

Dor. Eh, c'eſt cela. Allons, vîte, rendez-le-moi.

Toin. Eh, bien, je n'ai rien trouvé, c'étoit pour rire.

Dor. Peſte ſoit de la petite bête, qui m'amuſe ici & me retarde.—Allons, allons, il faut que je la retrouve.—(*Elle ſort.*)

Toin. (*ſeule.*) Oui, oui, dépêchez-vous. Allez, vous ne retrouverez rien.—Petite bête ! dit-elle ; pas ſi bête.—Ah voici juſtement Mademoiſelle Lucie.

SCENE VIII.

TOINETTE, LUCIE.

Toin. VENEZ, venez, Mademoiſelle, j'ai de drôles de choſes à vous conter.

Luc. De quoi s'agit-il ?

Toin. Croyez-vous toujours à l'amitié de Mademoiſelle Dorine pour vous ?

Luc. Je n'ai pas de nouvelles raiſons d'en douter.

Toin. Connoiſſez-vous ſon écriture ?

Luc. Apparemment.

Toin. (*tirant une lettre de ſa poche.*) Eh bien, tenez, voilà une lettre qu'elle a commencée. Voulez-vous entendre comment elle vous y traite ?

Luc. Vous l'avez lue ?

Toin. Oui d'abord ſans ſavoir ce que c'étoit, & puis après pour m'éclaircir ſur ſon compte.

Luc. Toinette, ce que vous avez fait là eſt fort mal ; on ne doit pas ——

Toin. J'en conviens ; mais c'eſt mon attachement pour vous qui m'a fait commettre cette faute. J'ai vu qu'on parloit de vous dans cette lettre, & j'ai voulu ſavoir à quoi m'en tenir. Tenez la, voilà.

Luc. Si vous me la donnez, je la brûlerai ſans l'ouvrir.

Toin. Oh, dans ce cas-là, je la garde.

Ecoutez, Mademoiſelle, le mal eſt fait, profitez-en.

Luc. Mais comment ce papier eſt-il tombé dans vos mains ?

Toin. Je l'ai trouvé ſur l'eſcalier.

Luc. Dorine y dit du mal de moi.

Toin. Ce ne ſont peut-être que des vérités. Je vais lire, jugez-en. *(Elle lit tout haut.)* " Plaignez-moi, ma chere Amie, non-ſeulement d'être ſéparée de vous, mais encore " de la cruelle vie que je mene ici. Cette " petite fille dont je vous ai déja parlé m'excede tous les jours d'avantage."

Luc. *(l'interrompant.)* Mon nom n'y eſt pas ; c'eſt peut-être de vous dont il eſt queſtion.

Toin. Ecoutez juſqu'au bout. *(Elle lit.)* " Pour ſurcroît de peines, je ſuis obligée de " l'approuver & de la flatter ſur tout, parce " qu'elle eſt ſi vaine que c'eſt le ſeul moyen de " lui plaire."

Luc. Ah, Dieu !

Toin. *(liſant toujours.)* " Elle ſe croit un " petit prodige d'eſprit ; & en vérité, elle n'a " pas le ſens commun ; car elle a tous les défauts qu'entraîne la bêtiſe : elle eſt orgueilleuſe & moqueuſe ; paſſe ſa vie dans l'oiſiveté, à railler, médire, ou devant un miroir à contempler la plus médiocre & la plus " commune figure que vous ayez jamais vue. " Enfin, Lucie"—*(Elle s'interrompt.)* Le nom y eſt pour cette fois !

Luc. Ah, quelle noirceur !

Toin. *(continuant.)* " Enfin, Lucie ſera

" certainement un jour la plus ridicule & la " plus impertinente petite perſonne."

Voilà tout, Mademoiſelle ; la lettre n'eſt pas achevée.—Elle s'eſt arrêtée-là en beau chemin.

Luc. Donnez, je veux encore lire moi-même. (*Elle prend la lettre, & lit tout bas.*)

Toin. Ah, voyez, cela y eſt, je n'ai rien ajouté.

Luc. (*rendant la lettre.*) Eſt-il poſſible d'avoir l'ame aſſez méchante pour pouſſer auſſi loin la fauſſeté !—Je puis avoir tous les défauts qu'elle me trouve ; mais pourquoi me les cacher ? Pourquoi ne pas m'en avertir ? J'aurois pu m'en corriger.

Toin. Il faut tout conter à Madame.

Luc. Cela n'aura-t-il pas l'air de la vengeance ? Et la vengeance eſt bien condamnable !

Toin. Ce ne ſera pas pour vous venger, mais pour ceſſer de tromper Madame.

Luc. Je ne parlerai point de la lettre, je ferai ſeulement l'aveu du menſonge de tantôt.

Toin. Cet aveu ne ſuffira peut-être pas pour la faire renvoyer ; Madame eſt ſi bonne !

Luc. N'importe, je ſuis décidée à ne dire que cela.

Toin. Je vais aller chercher Madame.

Luc. Ne lui dites rien ; je veux-moi-même lui avouer ma faute.

Toin. (*à part.*) Oui, oui, elle ne parlera pas de la lettre, mais je la montrerai. Il faut punir les méchants. (*Elle ſort.*)

Luc. (*ſeule.*) Quelle ingratitude ! Quelle fauſſeté ! Je dois la plaindre d'être ſi méchan-

te ; cela doit donner bien du repentir !—On n'eſt pas née comme cela ; c'eſt qu'elle aura été mal élevée.—Hélas ! peut-être qu'on l'aura flattée dans ſon enfance !—Odieuſe flatterie, je vous déteſte à jamais. (*Elle tombe dans un fauteuil.*)

SCENE IX.

DORINE, LUCIE.

Dorine dans le fond du Théâtre ſans voir Lucie.

JE ne la trouve point. Il y a de quoi perdre la tête.

Luc. (*ſe levant ; à part.*) C'eſt elle, le cœur me bat. (*Haut.*) Que cherchez-vous ?

Dor. Ce n'eſt rien. Mais que faiſiez-vous là toute ſeule ?

Luc. Je rêvois.

Dor. A quoi ?

Luc. A mille choſes.—Je penſois, par exemple, à mes défauts.

Dor. Ainſi vous vous occupiez de chimeres ; je vous gronderai d'employer ſi mal votre temps.

Luc. Non, je me connois enfin—& je voudrois me corriger ; mais il faut me ſeconder, & me parler vrai.—Eclairez-moi ſur mes torts —montrez-moi tous mes défauts, en un mot,

devenez ſincere.—A ce prix, je puis encore—oui, je puis, Dorine, vous conſerver mon amitié.

Dor. Que ſignifie ce langage?—& cet air ſombre & contraint?

Luc. Que je ne puis feindre.—Du moins ce vice affreux n'eſt pas encore dans mon cœur. —J'appellerai l'amitié à mon ſecours, elle ne me flattera point, elle me dira la vérité.—Je ſuis jeune, & je parviendrai peut-être à ſurmonter les défauts qu'on m'a trop juſtement reprochés!

Dor. Qu'entends-je!—Ah! je ſuis perdue.

Luc. Je ne vous ſais pas mauvais gré de m'avoir dépeinte telle que vous me voyez, & telle que je ſuis peut-être. Mais du moins, en détaillant tous mes défauts, vous ne deviez pas vous en plaindre, puiſqu'ils ſont votre ouvrage.

Dor. C'en eſt aſſez, Mademoiſelle, épargnez-moi le reſte, & recevez mes adieux.

Luc. Vos adieux!—Pourquoi me quitter? —Je vous le répete, vous pouvez réparer vos torts.—Ne me trompez plus, & reſtez.

Dor. Non, Mademoiſelle, je dois vous dire un éternel adieu.

Luc. Eternel!—Arrêtez.—Dorine, qu'allez-vous devenir?

Dor. Je ne ſais.

Luc. Eh bien, reſtez auprès de moi, je vous en conjure; ma tante ignorera ce qui s'eſt paſſé. Je vous le promets.

Dor. Mais vous, Mademoiſelle, pourrez-vous l'oublier?

Luc. L'oublier, non ; mais le pardonner, n'en doutez pas.

Dor. Ce n'eſt point aſſez ; ma préſence vous ſeroit déſagréable, il faut vous l'épargner. —Adieu, Mademoiſelle. (*Elle ſort.*)

Luc. (*attendrie.*) Ecoutez—écoutez.—— Elle me quitte ! où va-t-elle ?——Je ſens mes larmes couler malgré moi.—Elle me trompoit, elle me haïſſoit ; je ne l'eſtime plus, je ne dois plus l'aimer—mais je l'aimois. Ce ſouvenir m'attendrit. Elle ne peut plus m'être chere, cependant je m'intéreſſe à ſon ſort.—Mais on vient.—Ah ! c'eſt ma tante.

SCENE X & derniere.

MÉLANIDE, TOINETTE, LUCIE.

Mél. MA chere Lucie, je viens vous remercier de l'intention où vous étiez de m'avouer vos fautes.

Luc. Quoi, ma tante, Toinette vous a dit ?——

Mél. Elle m'a tout conté, & m'a montré la lettre, malgré votre défenſe, que j'approuve cependant. Dorine a reçu le juſte prix de ſes noirceurs, elle eſt démaſquée & renvoyée.

Luc. Quoi ! vous venez donc de la rencontrer ?

Mél. Dans l'instant ; & je lui ai signifié son congé.

Luc. Mais quel sera son asyle ?

Mél. Je l'ignore.

Luc. Ah ! ma tante, elle est sans fortune ; je vous conjure—

Mel. Il suffit, vous le desirez, je vous promets de lui procurer les secours dont elle aura besoin. Enfin, grace au Ciel, son imprudence a réparé le tort que vous faisoit sa perfidie. Que cette cruelle expérience vous apprenne, mon enfant, à vous défier des flatteurs, & à chérir la vérité, qui seule peut nous éclairer sur nos fautes, & réprimer l'amour-propre qui nous séduit & nous égare.

F I N.

LA CURIEUSE,

COMÉDIE.

EN DEUX ACTES.

PERSONNAGES.

La Marquise DE VALCOUR.

SOPHIE, *Fille de la Marquise.*

PAULINE, *Sœur de Sophie.*

CONSTANCE, *Niece de la Marquise.*

Le Chevalier DE VALCOUR, *Fils de la Marquise, Personnage muet. Il doit être vêtu en uniforme; ses cheveux doivent être épars & en désordre.*

ROSE, *Fille du Jardinier.*

La Scene est dans un Château de la Marquise.

LA CURIEUSE,

COMÉDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente un jardin.

SOPHIE, PAULINE.

Pau. MA ſœur, ma chere Sophie, je vous en conjure——

Sop. Mais encore une fois, toutes ces perſécutions ſont inutiles, je ne ſais point de ſecret.

Pau. Quoi, Sophie, vous qui êtes naturellement ſi vraie, pouvez-vous ſoutenir un menſonge avec tant d'aſſurance ?

Sop. Un menſonge ! l'expreſſion eſt douce.

Pau. Elle eſt juſte au moins.

Sop. Non, car vous confondez toujours l'indiſcrétion avec la franchiſe, & d'un défaut

vous faites une vertu. Tromper par intérêt, par vanité, ou par plaisanterie, voilà ce qui s'appelle mentir; mais soutenir avec fermeté qu'on ignore le secret dont on est dépositaire, c'est remplir un devoir que l'honneur impose, & qui fait seul la sûreté de la société.

Pau. Enfin, vous m'avouez donc que vous êtes dépositaire d'un secret? je vous en fais mon compliment.

Sop. Il ne s'agit pas de moi, je parle en général.

Pau. Ah! fort bien, ce n'étoit qu'une remontrance en forme de définition.

Sop. Pauline, changeons d'entretien, vous allez vous fâcher, je le vois.—

Pau. Ai-je tort? Je suis votre sœur, je vous aime, je vous dis tout ce que je sais, & vous n'avez nulle confiance en moi.

Sop. Ma chere Pauline, vous avez un cœur excellent, mille bonnes qualités, mais—

Pau. Mais je suis curieuse, n'est-ce pas? Eh bien oui, je l'avoue; c'est que je n'ai pas votre tranquilité, votre indifférence; c'est que j'attache un prix infini aux plus petites choses qui peuvent intéresser les personnes que j'aime: voilà pourquoi je veux savoir, je veux découvrir tout ce qui les regarde. Si j'étois moins sensible, je serois parfaite à vos yeux; car je n'aurois, je vous assure, nulle curiosité.

Sop. Mais, ma sœur, je vois sans cesse que votre curiosité s'exerce indifféremment & sans choix sur tous les objets qui se présentent.

Pau. Oui autrefois; oh je conviens que

dans mon enfance on pouvoit me faire ce reproche—

Sop. Mais il y a quinze jours seulement, la fille du Jardinier, Rose, devoit se marier ; elle me le confia ; il falloit que maman y décidât les parents du jeune homme, qui avoient en vue un autre parti, & que l'affaire jusques-là fût secrete : vous fîtes tant que vous la découvrîtes ; le secret fut divulgué, & le mariage manqua.

Pau. Il est vrai que j'eus tort en cette occasion, mais je ne prévoyois pas ce qui est arrivé.

Sop. Assurément, vous n'avez jamais l'intention de faire une méchanceté, j'en suis bien certaine ; mais, ma sœur, une curiosité excessive entraîne toujours avec elle les indiscrétions les plus dangereuses. Maman vous a dit cela tant de fois !

Pau. C'est pourquoi vous pourriez vous épargner la peine de me le répéter. Mais pour revenir à ce que nous disions tout-à-l'heure, je vous proteste que je ne desire savoir votre secret, que parce que j'ai démêlé que c'est vous qu'il intéresse personnellement. Car pour ce qui est de pure curiosité, j'en suis corrigée. —mais—absolument.

Sop. Vous me l'assurez ; je dois vous croire. Eh bien, ma sœur, tranquillisez-vous. S'il est vrai que je sache un secret, je puis vous répondre qu'il ne me regarde point.

Pau. S'il est vrai—mais parlez clairement ; en savez-vous, ou n'en savez-vous pas ?

Sop. Que vous importe ? puisque l'assurance

que je vous donne doit détruire les inquiétudes que vous aviez uniquement par amitié pour moi.

Pau. Enfin donc je puis compter que ce ſecret ne vous intéreſſe point.

Sop. Toujours ce ſecret—mais je ne conviens pas du tout que j'en ſache un ; au contraire, je le nie.

Pau. Mais tout vous dément. J'ai des yeux ! Ne vois-je pas depuis hier au ſoir toutes vos chuchoteries avec ma couſine ; & quand je parois, les ſignes, les mines, & puis tout l'embarras que je vous cauſe.—Tenez, dans ce moment même vous attendez Conſtance, j'en ſuis ſûre ; je vous gêne en reſtant ici ; vous m'avez bruſquée, grondée, ſermonnée, afin de m'engager à vous quitter ; mais je tiendrai bon, je vous en avertis. (*d'un ton moqueur*) Ma chere petite ſœur, je vous aime trop pour m'éloigner de vous ; je me décide à ne m'en pas ſéparer un inſtant de toute la journée.

Sop. (*A part.*) Quelle patience il faut avoir ! (*Haut.*) Croyez-vous, Pauline, que de ſemblables manieres puiſſent engager à vous accorder beaucoup de confiance ?

Pau. Mais vous me pouſſez à bout. Oui, vous me déſolez, vous êtes d'une ingratitude—

Sop. Ah, Pauline, que vous êtes injuſte !

Pau. Enfin, vous me préférez Conſtance, vous en faites votre confidente, & je ne ſuis pour vous deux qu'un tiers incommode, importun, moi qui ſuis plus âgée qu'elle, & qui ſuis votre ſœur ; cela n'eſt-il pas cruel ?

Sop. Ah ! ſi vous étiez moins curieuſe &

moins indiscrete, je n'aurois jamais eu rien de caché pour vous ; mais cette confiance que vous me demandez, ma sœur, vous l'avez trahie tant de fois.

Pau. Je vous le répete, je suis changée ; faits-en l'épreuve, confiez-moi votre secret.

Sop. Fort bien, ma sœur, & vous prétendez n'être plus curieuse ?

Pau. Je badine—je vous jure qu'à présent si l'envie vous prenoit de me dire votre secret, je ne voudrois pas l'écouter. D'ailleurs, je le saurai bien malgré vous si je le desire ; je devine juste quelquefois. Vous pourriez vous en souvenir.

Sop. Je me rappelle aussi d'avoir vu plus d'une fois votre pénétration en défaut.

Pau. Elle me servira bien dans cette occasion, j'en ai le pressentiment.—Je parierois, par exemple, qu'il est question d'un mariage.—Nous sommes ici trois personnes à marier, vous, ma cousine & moi ; il s'agit de deviner de laquelle on s'occupe.

Sop. Quoi ! vous croyez que si c'étoit de vous on vous le cacheroit, & que vous seriez la seule des trois pour qui ce secret en fût un ?

Pau. Oh, mon Dieu ! j'en suis sûre, maman vous le confieroit avant de m'en parler, & je ne l'apprendrois que lorsque la chose seroit toute arrangée.

Sop. Ah, Pauline ! que de réflexions cette certitude devroit vous faire faire ! Quelle cruelle justice vous vous rendez vous-même ! Comment la persuasion où vous êtes d'inspirer une dé-

fiance ſi injurieuſe & ſi humiliante, ne vous engage-t-elle pas à ſurmonter vos défauts ?

Pau. Ah, ah, vous convenez preſque que j'ai deviné——

Sop. Quoi ?

Pau. Sur ce mariage.

Sop Comment, vous croyez, ma ſœur, qu'on va vous marier ?

Pau. Vous me l'avez fait entendre.

Sop. Moi ?

Pau. Il eſt vrai que vous êtes mon aînée—mais d'un an ſeulement.—Ah ! il me vient une idée—peut-être va-t-on nous marier toutes deux en même-temps,

Sop. Sans doute, & Conſtance auſſi, trois noces dans un jour, voilà le ſecret, vous l'avez découvert.

Pau. Vous plaiſantez ; mais pour un mariage, il y en a un en l'air ; cela eſt ſûr.—Ce Baron de Sénanges, qui eſt arrivé hier, & qu'on n'a jamais vu ici, par exemple, vous ne me nierez pas qu'il ne ſoit du ſecret ?—Ses longs entretiens avec maman, ſa diſtraction, ſa préoccupation, tout le prouve—cependant il eſt bien triſte & bien vieux—j'imagine que ce n'eſt pas lui qui ſonge à ſe marier—mais il a un fils peut-être—ou du moins des neveux.—Oh ! je débrouillerai tout cela. Mon Dieu, que mon frere n'eſt-il ici ! il m'aime, lui—il ne me feroit pas de cachotteries. Enfin, il doit bientôt revenir de ſon régiment—Sophie, qu'avez-vous donc ? Vous rêvez ? vous ne m'écoutez pas.

Sop. Je n'ai rien à répondre à toutes les folies que vous dites depuis une heure.

Pau. Des folies!—Il n'y a que vous de raisonnable, voilà du moins ce que vous pensez—oui, vous vous croyez un petit modele de perfection—& puis quand vous avez bien prêché, d'un ton bien sentencieux, vous gardez un dédaigneux silence, & l'on ne peut plus obtenir une seule parole de vous—Oh! vous êtes d'une société tout-à-fait aimable.

Sop. Pauline, vous voulez me mettre en colere, & vous ne réussirez qu'a m'affliger, en vous donnant des torts que mon amitié ne peut vous voir sans un mortel chagrin.

Pau. Je ne sais comment vous faites; vous trouvez toujours le secret d'avoir raison.

Sop. Vous qui aimez tant les secrets, vous devriez apprendre celui-là; je ne me flatte pas de l'avoir, mais du moins je saurois le préférer à tout autre.

Pau. Ah! Sophie, si vous m'aimiez davantage, que je vous admirerois de bon cœur —Quelqu'un vient—Ah! c'est Constance.

SCENE II.

SOPHIE, PAULINE, CONSTANCE.

Con. arrive précipitamment; elle dit:

SOPHIE.—*(Ensuite voyant Pauline, elle s'ar-*

rête. Il y a un moment de ſilence, pendant lequel Pauline les examine.)

Sop. (*à Conſtance.*) Conſtance, vous nous cherchiez ?

Pau. Oui, elle eſt charmée de nous trouver enſemble—Cela ſe peint ſur ſa phyſionomie.

Con. Pourquoi, Pauline, penſeriez-vous le contraire ? Je vous aime l'une & l'autre également, vous le ſavez bien.

Pau. Aſſurément. Quand la confiance eſt établie comme elle l'eſt entre nous trois, ſi l'une eſt abſente, les deux autres la deſirent ou la cherchent. C'eſt ce que nous allions faire, ma ſœur & moi, quand vous êtes arrivée ; à preſent que nous voilà réunies, nous allons bien cauſer ; allons, aſſeyons-nous. (*Elle tire un banc.*)

Sop. (*bas à Conſtance.*) Il faut diſſimuler.

Con. (*bas à Sophie.*) Nous ne trouverons donc jamais le moment de lire cette lettre—(*Elle s'arrête, parce que Pauline tourne la tête, & les regarde.*)

Pau. Eh bien ! je vous y prends déja.

Sop. Quoi ?

Pau. A parler bas—en vérité, cela n'eſt pas ſupportable—j'oſe dire qu'on ſeroit en droit d'attendre de deux perſonnes auſſi prudentes, auſſi diſcretes, auſſi parfaites, un peu plus de politeſſe ; mait je ne vaux pas pouſſer plus loin l'importunité, je vais vous laiſſer le champ libre. Adieu, Sophie, je ne vous contraindrai plus, je vous fuirai déſormais, puiſque je ne puis vous plaire que de cette maniere.

Soph. Ma chere Pauline, que vous êtes cruelle ! reſtez, je vous en conjure.

Pau. Non, ma ſœur, non—à vous dire le vrai, je me fais beaucoup de violence—ſi je reſtois, vous m'impatienteriez, & j'aimerois mieux me fâcher que de m'en aller ; mais il faut apprendre à ſe vaincre. Adieu—(*Elle ſort bruſquement.*)

SCENE III.

SOPHIE, CONSTANCE, ROSE.

(*Elles reſtent un moment ſans parler, juſqu'à ce qu'elles ayent perdu de vue Pauline.*)

Con. ENFIN, la voilà partie.

Sop. Oui, mais je crains qu'elle ne revienne bientôt.

Con. Elle eſt auſſi très-capable de ſe cacher pour nous écouter.

Sop. Allez-y voir tout doucement——— Mon Dieu, quel tourment, que l'obligation indiſpenſable de prendre tant de précautions contre une perſonne qu'on aime !

Con. (*revenant.*) Soyez tranquille à préſent, j'ai trouvé Roſe à l'entrée du boſquet, & je l'ai chargée de nous avertir quand elle verroit Pauline.

Sop. Mais c'eſt dire à Roſe que nous avons un ſecret.

Con. Point du tout—Roſe eſt ſi ſimple ! je lui ai dit en riant que c'étoit une plaiſanterie ; elle le croit, d'autant mieux que nous lui avons déja fait faire le guet plus d'une fois pour des bagatelles—enfin, du moins nous ſommes ſûres que Pauline ne viendra pas nous ſurprendre—ne perdons point de temps, chere Sophie.

Sop. Je vous ai dit hier au ſoir que je venois de recevoir une lettre de mon frere ; que je l'avois lue, & qu'il me permettoit de vous la communiquer.

Con. Et c'eſt le concierge qui vous a remis cette lettre.

Sop. Oui, la voici, je vais vous la lire ; ah ! ma chere Conſtance—

Con. Sophie ! vous pleurez—O Ciel ! qu'eſt-il donc arrivé ?

Sop. Si vous ſaviez tout ce que j'ai ſouffert depuis hier, & combien il en coûtoit à mon cœur, pour paroître auſſi paiſible, auſſi gaie que de coutume !—Ecoutez cette lettre, vous en allez juger—mais voyez encore ſi Roſe eſt toujours-là.

Con. J'y vais.

Sop. O mon frere, mon frere !—quelle ſera la fin de cette cruelle aventure !

Con. (*revenant.*) Roſe eſt là, Pauline ne paroît point, profitons de cet inſtant favorable, liſez donc, ma chere Sophie, calmez ou comblez ma mortelle inquiétude.

Sop. Hélas ! que vais-je vous apprendre !

(*Elle déploye la lettre.*) La date eſt de jeudi matin.

Con. C'étoit hier ?——mais le régiment de M. de Valcour eſt à quarante-cinq lieues d'ici ; comment avez-vous pu recevoir ſa lettre le même jour ?

Sop. Ah! Conſtance, mon frere n'eſt plus à ſon régiment, il eſt ici.

Con. Il eſt ici!

Sop. Ah, Dieu! n'élevez pas la voix ; ſi l'on nous entendoit—Oui, il eſt caché dans ce château ; mais écoutez ſa lettre, elle vous inſtruira de tout. (*Elle lit tout haut, mais d'une voix baſſe, & regardant de temps en temps avec inquiétude ſi perſonne ne vient. Elle parcourt des yeux.*) Hem—Ah—" Venons au détail " de ma malheureuſe aventure——Vous ſavez " que le régiment du Marquis de Valcé eſt à " trente lieues de la ville où je ſuis, & vous " connoiſſez toute l'amitié qui m'unit à Valcé : " une lettre d'un de nos amis communs, " m'apprit qu'il avoit perdu une ſomme conſidérable au jeu, & qu'il étoit au déſeſpoir ; " voulant ſans délai voler à ſon ſecours, je " chargeai mon valet-de chambre de répandre le bruit que j'étois malade, afin de me " diſpenſer de mon ſervice, & je partis ſur le " champ, comptant revenir ſous deux jours " au plus tard." Vous reconnoiſſez-là mon frere.

Con. Ah! ce trait peint ſon ame.

Sop. Une action ſi noble, avoir des ſuites ſi funeſtes!——mais achevons. (*Elle lit.*) " Comme je partois ſans congé, je pris la

" précaution de changer de nom, & j'arrivai " à Valenciennes ſous celui du Chevalier de " Mirville. En entrant dans la ville, je ne " penſai point ſans attendriſſement, ma chere " Sophie, que je n'étois plus qu'à quinze " lieues de ma mere & de mes ſœurs"—Je ne puis retenir mes larmes.

Con. Donnez, je vais lire. (*Elle prend la lettre.*)

Sop. Paix, j'entends du bruit.

Con. C'eſt Roſe.

Sop. Ah! rendez-moi ma lettre——(*Elle prend la lettre, & la met dans ſa poche.*)

ROSE *arrive précipitamment & myſtérieuſement; elle dit en paſſant auprès de Sophie :*

Mademoiſelle Pauline eſt ſur mes talons. (*Elle traverſe le théâtre, & ſort par le côté oppoſé à celui par lequel elle eſt venue.*)

Sop. Eſt-il rien de plus cruel!

Con. Allons dans notre chambre.

Sop. Pauline nous y ſuivra de même—— mais la voici, changeons d'entretien.

SCENE IV.

SOPHIE, CONSTANCE, ROSE, PAULINE.

(Cette derniere fait quelques pas, & s'arrête.)

Con. POUR moi, j'aime mieux les jardins Anglois.

Sop. Et moi, je trouve qu'ils n'imitent jamais la nature que mesquinement, &—

Pau. (*s'avançant.*) Pardon, j'interromps, à ce qu'il me paroît, une dispute bien vive & bien intéressante.

Con. Oh, point du tout, nous parlions de jardins.

Pau. Oui; & dans la crainte qu'on n'interrompît un entretien si important, vous aviez posé une sentinelle à l'entrée du bosquet.

Sop. Que voulez-vous dire?

Pau. Rose n'étoit pas là tout-à-l'heure? Je ne l'ai pas vue prendre ses jambes à son cou pour venir vous avertir de mon arrivée?—Sophie, Constance, vous êtes l'une & l'autre fort prudentes, mais vous manquez de finesse; vous en manquez absolument, je ne puis vous le cacher. Tâchez de mettre un peu plus d'art dans vos petites intrigues, sans quoi je les découvrirai toujours.

Con. Eh bien! qu'avez-vous découvert?

Pau. D'abord, que vous avez un ſecret; il me reſte à ſavoir ce que c'eſt que ce ſecret, & pour cela je ne vous demande que le reſte du jour, ce ſoir je vous en rendrai compte; oh, je vous promets de ne vous pas faire languir. Tenez, je vais commencer. Premiérement, en vous examinant bien, je dois à vos mines pénétrer à-peu-près de quelle nature eſt votre ſecret: vous en parliez; car vous imaginez bien que je ne ſuis pas la dupe de votre jardin Anglois. Voyons un peu l'impreſſion qui eſt reſtée ſur vos viſages.

Sop. Pauline, vous ne verrez ſur le mien que la honte que je reſſens pour vous, des excès où vous entraîne une curioſité ſi condamnable.

Pau. Avec quel air d'indignation vous me parlez! ô Ciel! ce n'eſt donc point aſſez de me refuſer votre confiance; Sophie, vous me mépriſez—Eh bien, ſi je n'ai pas vos vertus, je puis les acquérir, je ſuis jeune, je puis me corriger; ma ſœur, auriez-vous perdu cette eſpérance?—Ah! répondez, raſſurez-moi.

Sop. Avec un ſi bon cœur, peut-on être incorrigible?

Pau. Ah, ma ſœur!—(*Elles s'embraſſent, et après un moment de ſilence.*)

Sop. Chere Pauline, j attends tout de votre eſprit & de vos réflexions.

Paul. Et moi, de votre exemple & de vos conſeils.

Con. Quelqu'un vient—c'eſt ma tante, je crois.

Pau. Oui, c'eſt elle-même.

SCENE V.

SOPHIE, CONSTANCE, ROSE, PAULINE, LA MARQUISE.

M. Val, (*à part dans le fond du théâtre.*)

LA voilà, il faut renvoyer les autres. (*Haut.*) Pauline, allez dans le ſallon, recevoir quelques perſonnes qui viennent d'arriver, j'irai bientôt vous rejoindre. Conſtance, ſuivez votre couſine—& vous, Sophie, reſtez.

Pau. Et ma ſœur——ne vient pas avec nous.

M. Val. Cela n'eſt pas néceſſaire—allez.

Pau. Mais, maman, Sophie eſt l'aînée, elle feroit mieux les honneurs que moi.

M. Val. Je vous juge capable de la remplacer dans cette occaſion.

Pau. Vous voulez donc reſter ſeule avec elle?

M. Val. Pauline, je voudrois moins de queſtions, & plus d'obéiſſance.

Pau. Moins de queſtions!—je n'en ai fait qu'une.

M. Val. Je vous défends d'en ajouter une ſeconde, & de reſter un inſtant de plus.

Paul. (*A part en s'en allant.*) Ah, que cela eſt dur! je ſuis au déſeſpoir. (*Elle ſort, Conſtance la ſuit.*)

SCENE VI.

LA MARQUISE, SOPHIE.

M. Val. (*regardant ſortir Pauline.*)

QUEL caractere!—& que de peines il me cauſe!———Enfin, nous voilà ſeules, mon enfant; je voulois vous parler, Sophie, j'ai beſoin de vous ouvrir mon cœur.

Sop. A! maman, je n'oſois vous demander le ſujet de votre triſteſſe.

M. Val. Je ſuis accablée d'un chagrin d'autant plus cruel, qu'il faut le diſſimuler à tous les yeux. Ma fille, votre ſageſſe & votre diſcrétion, ſi fort au-deſſus de votre âge, autoriſent ma confiance en vous; elle eſt ſans bornes, & je vais vous le prouver, en vous révélant le ſecret le plus important que je puiſſe jamais vous découvrir.

Sop. Vous pouvez, par de nouvelles bontés, augmenter mon bonheur, & non ma tendreſſe & ma reconnoiſſance; je ne puis, maman, ni vous aimer mieux, ni ſentir plus vivement tout ce que je vous dois.

M. Val. Ah! Sophie, que vous me rendez une heureuſe mere!—Mais hélas! je n'ai qu'une amie, & j'ai deux filles,

Sop. Pauline ſe rendra digne un jour d'un titre ſi glorieux & ſi cher.

M. Val. Ah! plût au Ciel———Mais revenons au ſecret que je veux vous confier, ma

chere Sophie ; il va vous plonger dans la douleur.

Sop. Eh ! n'y ſuis-je pas préparée, puiſque je vois qu'il vous afflige ?

M. Val. Ce ſecret regarde votre frere.

Sop. (*A part.*) Je ne le ſais que trop. (*Haut.*) Eh bien ! maman.

M. Val. D'abord je commencerai par vous dire qu'il ſe porte bien, & qu'il eſt en ſûreté ; à préſent voici ſon hiſtoire en deux mots : Il y a environ douze jours qu'il quitta ſon régiment ſans congé ; l'amitié l'appelloit à Valenciennes, il y fut ſous un nom ſuppoſé ; ſon malheur lui fit choiſir une auberge où logeoit le Marquis de Sénanges ; dès le ſoir même ils eurent une diſpute aſſez vive pour leur faire prendre la réſolution de ſe battre le lendemain.

Sop. Ah, Dieu !

M. Val. En effet, à la pointe du jour, ils partirent l'un & l'autre à cheval pour aller ſe battre ſur les frontieres ; que vous dirai-je, ma chere Sophie, votre frere, après avoir reçu une bleſſure profonde & dangereuſe, porte à ſon adverſaire un coup terrible, il le voit chanceler, & baigné dans ſon ſang, tomber enfin à ſes pieds : il le crut mort ; & lui-même, pouvant à peine ſe ſoutenir, il ſe traîne vers ſon cheval, & bientôt, raſſemblant le peu de forces qui lui reſte, il s'éloigne de ce funeſte lieu. Cette ſcene affreuſe ſe paſſoit ſur la frontiere, &, par conſéquent, à quatre lieues d'ici.

Sop. Hélas, ſi près de nous !

M. Val. Mon fils n'ayant plus qu'un

pas a faire pour être hors de la France, avoit le projet de la quitter ; mais au bout d'une demi-heure, épuiſé par le ſang qu'il perdoit, il fut contraint de s'arrêter & de s'aſſeoir au pied d'un arbre, où bientôt il perdit tout-à-fait l'uſage de ſes ſens. Ce fut dans cet inſtant que la Providence conduiſit dans ce lieu même le fidele Thibaut mon concierge, dont vous connoiſſez l'attachement.

Sop. Ah ! le Ciel pouvoit-il abandonner le fils de la plus tendre, de la meilleure des meres !—Tous ſes bienfaits, maman, nous les devons à vos vertus.

M. Val. Le plus grand de tous pour moi, il l'a placé dans ton cœur ; c'eſt dans cette ame ſi pure & ſi ſenſible, que je trouve le bonheur le plus doux dont je puiſſe jouir, & les ſeules conſolations dont je ſois ſuſceptible.—Mais reprenons un triſte entretien que nous ne pourrons peut-être pas renouer avant la fin du jour.

Sop. Thibaut conduiſit mon frere ici ?

M. Val. Il étoit heureuſement ſeul dans un cabriolet couvert, il y porta mon fils toujours ſans connoiſſance ; & prenant un chemin détourné, il le mena d'abord à l'entrée du village chez ſa mere ; enſuite, quand tout le monde fut couché dans le château, il vint m'annoncer ce tragique événement. Je courus moi-même chercher mon malheureux fils : Thibaut, & mon valet-de-chambre chirurgien le tranſporterent dans une des pieces de mon appartement, où je l'ai veillé pendant

ſept nuits qu'il a été dans le plus grand danger !——

Sop. Et je n'ai point partagé des ſoins ſi chers & ſi douloureux !—Mais enfin, maman, mon frere eſt-il parfaitement rétabli ?

M. Val. Il eſt du moins en état de partir ſans danger.

Sop. Comment ! il va partir ?

M. Val. Hélas ! il le faut bien. Jugez, mon enfant, du mortel embarras où je me trouve ; ce Baron de Sénanges qui vient d'arriver, eſt le pere du malheureux jeune homme à qui votre frere a ſans doute ôté la vie !

Sop. Il ignore ce funeſte événement ?

M. Val. Il ne ſait, graces au Ciel, qu'une partie de la vérité. On lui manda que ſon fils & le Chevalier de Mirville étoient partis précipitamment & enſemble ; que les gens de l'auberge dépoſoient qu'ils avoient eu une diſpute très-vive ; qu'on n'avoit point de leurs nouvelles, & qu'il n'étoit que trop vraiſemblable qu'ils ne s'étoient abſentés ſi bruſquement que pour aller ſe battre. On ajoutoit, que dans la querelle, mon fils avoit été l'agreſſeur. En apprenant cette fatale aventure, le Baron de Sénanges, naturellement auſſi violent que ſenſible, éprouva autant de reſſentiment que de douleur ; il écrivit aux Commandants des places frontieres, afin d'apprendre ſi le Chevalier de Mirville étoit paſſé dans les pays étrangers, ou pour empêcher ſa fuite, s'il en étoit encore temps.

Sop. Ainſi ne ſachant pas le vrai nom de mon frere, c'eſt un chimere qu'il pourſuit.

M. Val. Mais ce nom qu'il nous eſt ſi important de cacher, il peut le découvrir; ſa fortune, ſon rang, ſon caractere le rendent l'ennemi le plus redoutable & le plus dangereux.

Sop. Mais quel motif l'a conduit ici?

M. Val. Il eſt venu dans cette Province avec l'eſpoir d'y acquérir quelques lumieres ſur le ſort de ſon fils. Il ſuppoſe qu'il s'eſt battu ſur la frontiere, ma Terre y eſt ſituée, il m'a connue autrefois; toutes ces circonſtances l'ont décidé à venir chez moi: imaginez ce que j'ai dû reſſentir en le voyant paroître!—Il m'a fait tous les détails de cette affreuſe hiſtoire; il ne m'entretient que de ſa douleur & de ſes projets de vengeance; je partage ſa peine, je pleure avec lui; mais que ces larmes ſont ameres! c'eſt dans le ſein d'un ennemi cruel que je les répands——du perſécuteur de mon fils——

Sop. Ah, Dieu! vous me faites frémir!

M. Val. Quelquefois j'oſe combattre ſon reſſentiment: ſans doute alors trop de chaleur m'emporte, car il me regarde avec ſurpriſe; ſon air étonné m'épouvante; il me ſemble que je viens de me trahir, que j'ai nommé mon fils.——Enfin, je reſſens depuis vingt-quatre heures tout ce que la contrainte, la terreur & la pitié peuvent faire éprouver de plus cruel & de plus douloureux. Mais, hélas! l'infortuné qui me cauſe tant de peines, eſt encore plus à plaindre que moi!

Sop. Le malheureux! il croit que la vengeance pourroit le conſoler!

M. Val. Ah, ſans doute, il s'abuſe ; s'il eſt vrai qu'un cœur puiſſe s'égarer juſqu'à deſirer la vengeance, en eſt-il d'aſſez barbares pour l'aſſouvir ſans horreur ?—Cette affreuſe jouiſſance des ames lâches & féroces, dégrade celui qui s'y livre, & le condamne à d'éternels remords.

Sop. Maman, mon frere va donc partir bientôt ?

M. Val. Cette nuit même.

Sop. Et ces ordres donnés aux Commandants des places frontieres ?

M. Val. Ces ordres ne regardent que le Chevalier de Mirville ; mon fils eſt connu, on ne pourra le confondre avec un jeune homme dont le nom eſt différent, & qui n'eſt déſigné que comme un aventurier. Voilà les réflexions qui doivent me raſſurer. Cependant je tremble ; d'affreux preſſentiments me pourſuivent & m'accablent.—Si le Baron de Sénanges alloit apprendre la nouvelle poſitive de la mort de ſon fils, s'il alloit découvrir l'aſyle & le vrai nom de ſon ennemi ; juſte Ciel, à quel excès un déſeſpoir furieux ne le porteroit-il pas !

Sop. Ah ! maman, vous me glacez d'effroi.

M. Val. J'ai pris toutes les précautions que la prudence d'une mere peut ſuggérer ; j'ai défendu qu'on laiſſât entrer aucun étranger dans le château. Thibaut m'a dit qu'un homme étoit venu ce matin demander ſi le Baron de Sénanges étoit ici. Thibaut, ſans balancer, a répondu que non ; cet homme, deux heures après, eſt revenu mieux inſtruit, & vouloit ab-

ſolument parler au Baron, le voir ſeul, & il a refuſé de ſe nommer ; Thibaut l'a renvoyé, en lui déclarant qu'il ne pourroit l'entretenir que demain au ſoir ; mon fils alors ſera hors de la France.

Sop. Cet homme qui ſe cache, m'inquiete, & je me rappelle que ce matin, en me promenant avec ma Bonne & Pauline dans le petit bois, j'en ai vu rôder un qui nous obſervoit, & ſembloit vouloir ſe dérober à nos regards ; je n'ai pu voir ſon viſage, un chapeau rabattu le cachoit entiérement.

M. Val. Comment, il vous ſuivoit ?

Sop. Oui, mais toujours d'aſſez loin. Nous nous ſommes aſſiſes ; & l'ayant perdu de vue, nous cauſions tranquillement, quand au bout d'une demi-heure, un bruit de feuilles que j'ai entendu derriere moi, m'a fait tourner la tête, & j'ai vu ce même homme le dos tourné qui couroit de toute ſa force.

M. Val. Sans doute il vous écoutoit.

Sop. Nous l'avons cru, & auſſi-tôt nous ſommes rentrées.

M. Val. Certainement, c'eſt le même homme dont m'a parlé Thibaut.—Mais que ſignifie cette conduite myſtérieuſe ?—Allons retrouver le Baron de Sénanges, ne le quittons plus.——Ah, que la nuit n'eſt-elle venue ! Quelle journée !—mais j'entends quelqu'un.

Sop. C'eſt Roſe.

M. Val. Que nous veut-elle ?

SCENE VII.

LA MARQUISE, SOPHIE, ROSE.

Rose. MADAME?

M. Val. Eh bien?

Rose. C'eſt M. Thibaut qui cherche Madame.

M. Val. Où eſt-il?

Rose. Dans la grande cour.

M. Val. Allons-y ſur le champ; venez, Sophie; (*à part en s'en allant.*) Hélas! tout me trouble & m'inquiete.

Roſe fait pluſieurs ſignes à Sophie pour l'engager à reſter, Sophie n'a pas l'air de les remarquer, & ſort avec la Marquiſe.

SCENE VIII.

ROSE *ſeule.*

TOUS mes ſignes ſont inutiles, elle n'y prend ſeulement pas garde——pardienne, il n'en faudroit pas faire la moitié à Mademoi-

ſelle Pauline, pour la retenir !——Oh, c'eſt celle-là qui eſt curieuſe ; elle me l'a rendue auſſi, moi ; cela ſe gagne apparemment.—— Que diante ferai-je de cette lettre ?—(*Elle tire une lettre de ſa poche, & lit le deſſus.*) A Mademoiſelle de Valcour.—Oh, c'eſt pour l'aînée ſûrement.——Elle n'a pas voulu reſter, je lui aurois conté tout ça.—(*Elle retourne la lettre.*) J'ai bonne envie de ſavoir ce qu'il y a là-dedans—ce jeune homme, cet argent ſurtout, tout cela me chiffonne.—(*Elle tire de ſa poche une bourſe.*) Douze louis !—cela fait de livres —je ne ſais combien.—On vient—mon Dieu, ſerrons vîte la bourſe & la lettre.

SCENE IX.

PAULINE, ROSE.

Pau. ROSE—mais que faiſiez-vous là ?

Roſe. Rien, Mademoiſelle.

Pau. Comme vous voilà rouge !

Roſe. Oh, dame, c'eſt qu'il fait chaud !

Pau. Vous avez caché quelque choſe dans votre poche, je l'ai vu.—Pourquoi donc ce myſtere, ma chere Roſe, eſt-ce que tu n'as plus d'amitié pour moi ?

Roſe. Tenez, vous m'allez tirer les vers du nez, je vois cela.

Pau. Ah ! je t'en prie, parle-moi vrai, &

je te donne ma parole d'honneur de ne faire aucune indiscrétion.

Rose. Mais c'est que c'est plus fort que vous—souvenez-vous donc comme vous avez fait manquer ma noce.

Pau. Vas, je t'en dédommagerai, je te promets de faire ta fortune.

Rose. Oh, ma fortune, elle est en bon train, allez ; je suis plus riche que je ne voudrois, car cela me donne du souci.

Pau. Que veux-tu donc dire ? explique-toi, de grace.

Rose. Allons, me v'là enjôlée, il faut que je vous dise tout.

Pau. (l'embrassant.) Ah ! Rose, que je t'aime.

Rose. Je m'en vais vous conter une drôle d'histoire.

Pau. Dépêche donc.

Rose. Dame, c'est une aventure comme il y en a dans ce livre verd que Madame la Marquise vous avoit dit de ne pas lire, & que vous avez volé !

Pau. Mais au fait, Rose——

Rose. Enfin, c'est comme un conte de Roman.

Pau. (*à part.*) Qu'elle m'impatiente ! (*Haut.*) Mais, Rose, finissez donc.

Rose. M'y voici. Je me promenois tout-à-l'heure dans l'avenue, voilà que tout d'un coup un homme vient vers moi, il étoit tout embéguiné dans son chapeau & dans sa redingote ; mais pas moins il avoit l'air jeune. Il me dit

comme ça, êtes-vous du château ? *Oui, Monſieur.* Eh bien, donnez cette lettre à Mademoiſelle de Valcour, & prenez cela pour vous, je vous en donnerai bien d'autres ſi vous êtes diſcrete.

Pau. Ah ! c'eſt notre homme de ce matin : eh bien, Roſe, qu'avez-vous répondu ?

Roſe. Pardi, rien, je n'ai pas eu le temps de dire un mot ; il me laiſſe une lettre, une bourſe, & crac, il court encore. Moi, toute ébaubie, je compte l'argent, & puis je le mets dans ma poche avec le billet. V'là tout.

Pau. Et la lettre, vous l'avez donc ?

Roſe. Sûrement que je l'ai.

Pau. Ah ! voyons-la.

Roſe. Je le veux bien, mais vous ne la lirez pas, au moins, car elle eſt cachetée. Tenez, la voilà.

Pau. (*lit l'adreſſe.*) *A Mademoiſelle de Valcour.*——S'adreſſe-t-elle à ma ſœur, ou à moi ?

Roſe. Oh, je parierois qu'elle eſt pour Mademoiſelle Sophie.

Pau. Pourquoi ?

Roſe. Vous connoiſſez bien Marie-Jeanne la Fermiere ?

Pau. Eh bien ?

Roſe. Elle vend du vin.

Pau. Après.

Roſe. Eh bien, il y a deux jours qu'un jeune homme eſt venu chez elle comme pour demander chopine ; mais au-lieu de boire, il a paſſé tout le temps à faire des queſtions ſur Mademoiſelle de Valcour, la plus grande, qui

a l'air ſi ſage: v'la comme il diſoit. Oh, Marie-Jeanne lui en a conté des plus belles, car elle aime Mademoiſelle Sophie, Dieu ſait —& puis n'y a qu'une voix ſur le compte de Mademoiſelle votre ſœur; c'eſt vrai cela.

Pau. Et ce jeune homme—n'a fait aucune queſtion ſur moi?

Roſe. Non, il n'a parlé que de celle qui a l'air ſage; il n'a pas été queſtion de vous.—— Vous voyez bien que c'eſt l'homme à la lettre, ç'à y reſſemble bien, du moins.

Pau. (*triſtement.*) Roſe, il faut que je porte cette lettre à maman—quand elle ſeroit pour moi, je ne dois pas l'ouvrir—ainſi j'ignorerai toujours ce qu'elle contient.

Roſe. A cauſe de votre bonne action, Madame vous dira peut-être ce qu'il y a dedans; voilà comme Mademoiſelle Sophie ſe fait tout conter par elle.

Pau. Je voudrois ſeulement ſavoir ſi cette lettre eſt ſignée.—Cette aventure eſt bien ſinguliere; a-t-elle quelque rapport avec le ſecret qui occupe maman, Sophie & Conſtance?

Roſe. Ah! vous vous doutez donc qu'il y a un ſecret en l'air?

Pau. Roſe, en aurois-tu découvert quelque choſe?

Roſe. Ma foi, il n'y a peut-être que nous deux dans la maiſon qui ne le ſachions pas; vous, Mademoiſelle, à cauſe de votre curioſité, & moi, parce qu'on s'apperçoit que vous me faites jaſer tant que vous voulez. Mais pourtant j'ai accroché quelque petite choſe.

Pau. Ah! qu'eſt-ce que c'eſt?

Roſe. Je veux bien vous le dire; mais à condition que ſi vous ouvrez la lettre, vous me la lirez.

Pau. Mais ſi donc, je ne l'ouvrirai point.

Roſe. Bon, vous n'y tiendrez pas, allez, je vous connois.

Pau. Roſe, vous avez donc bien mauvaiſe opinion de moi?

Roſe. Mon Dieu, Mademoiſelle, pardonnez-moi—mais d'après tout ce que je vous ai vu faire juſqu'ici——

Pau. J'ai pu me laiſſer entraîner à des étourderies; mais je ſuis incapable, je l'eſpere, de commettre une faute auſſi grave.—Une fille de mon âge ouvrir en ſecret la lettre d'un jeune homme & d'un inconnu—& une lettre qui, vraiſemblablement, eſt pour une autre.—O Ciel! ſi la curioſité pouvoit égarer à ce point, exiſteroit-il un vice plus dangereux & plus horrible?

Roſe. Appaiſez-vous donc, Mademoiſelle. Eh bien, nous ne la lirons pas. Allons, je vous dirai tout ce que je ſais ſans cela.

Pau. Dépêchez-vous donc, car l'heure du dîner approche.

Roſe. Hier au ſoir, Madame étoit dans le parterre avec ce Baron; en paſſant j'ai entendu Monſieur le Baron qui diſoit: *Le Chevalier de Mirville*; & puis ils ont parlé tout bas, tout bas; mais je me ſuis ſouvenue de ce nom, parce que je l'avois déja entendu dire une fois à M. Thibaut, qui parloit pourtant à l'oreille du valet-de-chambre chirurgien, au bas de

l'escalier, pendant que j'étois cachée derriere la porte battante.

Pau. Le Chevalier de Mirville !—ce nom m'est absolument inconnu.

Rose. Et puis cette même fois, le chirurgien ajouta je ne sais quels mots, & ceux-ci que j'attrapai : *Quelle surprise, si on savoit qu'il est caché ici ?*

Pau. Vous avez entendu cela ?

Rose. Oh, de mes deux oreilles—mais c'est tout ce que j'ai pu découvrir.

Pau. C'est beaucoup. Il est clair que le Chevalier de Mirville est caché dans le château—mais pourquoi ?—& le Baron de Sénanges le sait, puisqu'il a parlé de lui—sûrement même le Baron est son oncle, ou peut-être son pere.—Mais ce mystere est incompréhensible ; je donnerois toutes choses au monde pour le pénétrer.

Rose. Et moi aussi, je vous assure.

Pau. Enfin, nous savons du moins que le Chevalier de Mirville est caché ici—c'est toujours cela, & c'en est assez pour découvrir le reste avant la fin du jour.—(*Elle regarde à sa montre.*) Mais il est bientôt deux heures, on va se mettre à table. Adieu, Rose ; je te remercie de ta confiance ; tu peux être sûre que je n'en abuserai point.—Ne me suis pas, il est inutile qu'on nous voye ensemble ; va-t-en par l'autre côté.

Rose. C'est bien dit, il faut de la prudence. (*Elles sortent.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PAULINE *seule.*

ROSE n'eſt point ici, où peut-elle être ? —Tout le monde me fuit, maman m'évite ; je n'ai pu lui parler en particulier pour lui donner cette lettre.——J'importune également maman, ma ſœur, ma couſine.——Je ſuis réduite à prendre pour confidente & pour amie une petite payſanne ſans éducation & ſans principes, à qui j'ai donné mes défauts, & dont je ne reçois que de mauvais conſeils !——Ah, je ſuis bien malheureuſe.——*(Elle tombe dans la rêverie.)*

SCENE II.

PAULINE, ROSE.

Roſe. (*accourant.*) MADEMOISELLE, Mademoiſelle——

Pau. Quoi donc ?

Roſe. Oh, je viens de faire une bonne

trouvaille ! Ce Chevalier de Mirville, je ſais dans quel endroit du château il eſt caché.

Pau. Bon !—— Et comment ?

Roſe. Vous connoiſſez bien le grand cabinet de Madame, qui eſt au bout de la galerie ?

Pau. Eh bien ?

Roſe. Eh bien, il eſt niché là-dedans—

Pau. Vous croyez ?

Roſe. Je le gagerois.—J'en avois déja quelques ſoupçons, parce qu'on a ôté la clef de la galerie & du cabinet ; & que pourtant Madame y rôde ſans ceſſe avec le chirurgien & le concierge.—Je viens de demander au Frotteur, s'il y alloit comme à l'ordinaire ; il m'a dit qu'il y a plus de huit jours qu'il n'y étoit entré, parce que Madame ne le vouloit pas : ainſi vous voyez bien que voilà la cachette toute trouvée.

Pau. Cela eſt inconcevable !—Quel peut être le but de toutes ces précautions ?

Roſe. Oh, c'eſt bien drôle ; moi, je m'y perds.

Pau. Ma curioſité eſt portée au comble, je l'avoue.

Roſe. Et moi donc ; j'en ſeche.—A propos, Mademoiſelle, avez-vous donné la lettre à Madame ?

Pau. Mon Dieu, non : maman croyant toujours que je voulois la queſtionner, n'a pas voulu m'entendre ; elle me rebute, me fuit, & tout cela pour aller s'enfermer avec ma ſœur & ma couſine.

Roſe. Eh bien, la lettre nous reſte, du moins—elle eſt toujours dans votre poche ?

Pau. Oui, la voilà.

Roſe. Il y en a quelquefois qu'on peut lire ſans les décacheter.

Pau. Oh, l'on a beau entr'ouvrir celle-là, on n'y peut rien voir.

Roſe. Ah, ah, vous y avez donc regardé ?

Pau. Oui, par diſtraction.

Roſe. Pardi, moi je n'y manque pas, j'eſſaye ce tour-là ſur toutes les lettres que je porte à la poſte, cela amuſe toujours chemin faiſant ; mais par malheur je ne lis pas trop bien l'écriture.

Pau. Je ſuis fort embarraſſée, je ne ſais pas ce que je ferai de cette lettre.

Roſe. Puiſque Madame n'en veut pas, elle eſt à nous.

Pau. Oui, mais à quel uſage nous ſervira-t-elle ?

Roſe. Mais dame, à l'uſage d'une lettre ; vous la lirez, vous qui liſez couramment, & moi j'écouterai.

Pau. Je vous ai déja dit que je ne veux, ni ne dois la lire.

Roſe. Mais, Mademoiſelle, je n'entends rien à ces façons-là ; vous avez tâché d'accrocher quelque choſe à travers le papier ; ſans le cachet vous l'auriez déja lue cinq ou ſix fois : il n'y a pas plus de mal à rompre ce vilain petit morceau de cire.

Pau. Non, il vaut mieux la brûler.

Roſe. Oui, après que nous l'aurons lue ; allons, donnez-la-moi, je ferai le coup.

Pau. Au reſte, je ne ſais pas pourquoi je m'en ſuis chargée, c'eſt à vous à qui elle a

été remiſe, elle ne s'adreſſe point à moi, tout cela ne me regarde en aucune maniere.

Roſe. Non plus que l'enfant qui vient de naître ; c'eſt vrai, cette lettre eſt à moi, vous l'aviez priſe injuſtement.

Pau. (la lui rendant.) Tenez, faites-en tout ce qu'il vous plaira, je ne m'en mêle plus.

Roſe. Le cachet va ſauter.

Pau. Ce ſont vos affaires.

Roſe. çà ne tient pas mal——ma foi, c'eſt fait, la v'là ouverte——mais, Mademoiſelle, qu'avez-vous donc ? vous êtes toute interdite.

Pau. Ah, Roſe, qu'avons-nous fait !

Roſe. Allons, allons, il s'agit de lire à préſent ; il ne faut pas tant lanterner, on pourroit nous ſurprendre.

Pau. Le cœur me bat——

Roſe. Liſez toujours——& tout haut, s'il vous plaît, j'en veux ma part.

Pau. (*prenant la lettre, & liſant des yeux.*) Elle eſt ſans ſignature.

Roſe. Ah ! c'eſt impoli de ne pas dire ſon nom—mais liſez donc, voyons ce qu'il chante.

Pau. Je tremble.——(*Elle lit tout haut.*) " Mademoiſelle, ma naiſſance & ma fortune " pourroient peut-être me donner le droit " d'aſpirer à votre main."

Roſe. Bon, c'eſt un épouſeux !

Pau. (*continuant.*) " Mais la crainte que " votre famille n'ait pris des engagements " contraires aux vœux que j'oſe former, me " retient & m'empêche de me déclarer. J'a- " vois d'abord pris la réſolution d'avouer mes

" ſentiments à mon pere ; mais je ne veux lui " en parler qu'avec votre aveu & celui de Ma- " dame la Marquiſe de Valcour ; car je vous " connois aſſez, Mademoiſelle, pour être " bien ſûr que cette lettre lui ſera commu- " niquée."

Roſe. Oh, il a compté ſans ſon hôte ; mais c'eſt qu'il croyoit que la lettre ſeroit rendue à Mademoiſelle Sophie.

Pau. Mon Dieu, taiſez-vous donc. (*Elle continue.*) " Je vous ſupplie d'excuſer la té- " mérité de ma démarche ; le ſentiment qui " me l'a fait faire doit lui ſervir d'excuſe, " puiſqu'il eſt bien moins fondé ſur vos " charmes, que ſur la réputation que vous " vous êtes acquiſe par votre eſprit, vos ta- " lents & vos vertus."

Roſe. C'eſt joli, cela.

Pau. (*continue.*) " Des circonſtances ex- " traordinaires m'obligent à ne paroître qu'a- " vec précaution ; mais dites un mot, Made- " moiſelle, & je me découvrirai. Si vous " daignez me faire réponſe, envoyez-la dans " le creux du vieux chêne qui eſt au bout de " l'avenue ; c'eſt-là que j'irai chercher ce ſoir " l'arrêt qui doit fixer ma deſtinée."

Roſe. Et c'eſt-là tout ?

Pau. Oui.—— Quelle aventure extraordi- naire !

Roſe. Y comprenez-vous quelque choſe ?

Pau. Oui, je commence à démêler toute cette intrigue, quoiqu'il y ait cependant encore pluſieurs circonſtances que je ne conçois pas.—

D'abord cet inconnu eſt ſûrement ce Chevalier de Mirville qui eſt caché ici—

Roſe. Nous avions déja deviné cela. Mais comment cet inconnu a-t-il pu voir Mademoiſelle Sophie, & puis rôder dans le village, & puis queſtionner Marie-Jeanne, s'il eſt enfermé dans le château ?

Pau. C'eſt qu'il n'y eſt pas priſonnier, & qu'il a la liberté d'en ſortir.

Roſe. Il parle de ſon pere dans la lettre.

Pau. Oh ! ſon pere eſt le Baron de Sénanges.

Roſe. Mais il devroit s'appeller Sénanges auſſi.

Pau. Mirville eſt un nom de terre apparemment.—J'imagine qu'on avoit envie de lui faire épouſer Conſtance ; il aura vu Sophie, & la préfere à ma couſine.

Roſe. Ecoutez donc, il n'a pas tort ; Mademoiſelle Sophie eſt ſi gentille : & puis cet air ſi ſage, ſi ſage, lui aura donné dans l'œil.

Pau. Et il aura pris le parti d'écrire à ma ſœur, afin de ſavoir ſes intentions.

Roſe. Vous y êtes, vous v'là au fait.

Pau. Mais pourquoi ſe cacher ?—Sophie & ma couſine ſavent qu'il eſt ici—& peut-être que maman ne veut qu'ils ſe voyent que lorſque les choſes ſeront toutes arrangées.

Roſe. Juſtement : pardi, Mademoiſelle, vous avez ben de l'eſprit—mais je penſe à une choſe ; ce pauvre Monſieur qui aime Mademoiſelle Sophie de tout ſon cœur, va être bien ſot ce ſoir, quand il ne trouvera dans le creux

de ſon arbre que des feuilles de chêne, au-lieu d'une réponſe. Un bon tour, ce ſeroit de lui écrire, vous.

Pau. Quelle folie !

Roſe. Mais nous verrions quelle mine il a du moins—il viendroit—que diantre, mandez-lui ſeulement quelque baliverne—là—qui ne ſoit pas de grande conſéquence—il n'y a pas de mal à çà.

Pau. En effet, ſi c'eſt un bon parti, j'aimerois mieux qu'il épouſât ma ſœur que Conſtance—& puis il aime Sophie, il paroît honnête—ſi maman connoiſſoit ſes ſentiments, elle les approuveroit, j'en ſuis ſûre.

Roſe. Il eſt peureux, lui—ſans ce petit mot de réponſe, il ne ſonnera mot, & s'en ira, & puis adieu la noce.

Pau. Il me vient une drôle d'idée ; écris-lui, toi.

Roſe. Oh, volontiers ; mais c'eſt que je ne ſuis pas forte ſur l'écriture, je ne ſais faire que des O, je vous en avertis.

Pau. Cela eſt égal, je te tiendrai la main.

Roſe. J'y conſens——ſi nous avions là de quoi——

Pau Tiens, j'ai un crayon dans ma poche, & du papier.

Roſe. Allons, allons à l'ouvrage.——(*Elle tire une chaiſe.*) Ceci nous ſervira de table—donnez moi le papier. (*Elle ſe met à genoux à terre devant la chaiſe, Pauline lui prend la main.*)

Pau. Ne tiens donc pas tes doigts ſi roides.

Roſe. Dame, c'eſt pour mieux faire.

Pau. Eh, laisse aller ta main—dépêchons-nous donc ; si quelqu'un venoit.

Rose. Oh, votre bonne a la migraine ; Madame, & ces Demoiselles sont occupées de leurs secrets.

Pau. Allons, commençons.—(*Elle la fait écrire.*)

Rose. Dites donc ce que j'écris.—Ah ! c'est de travers.

Pau. Tu ne veux pas te laisser conduire.—Là, bien comme cela—voilà qui est fait.

Ros. C'est fini ? (*Elles se relevent.*) Voyons si je pourrai lire—il n'y a que trois mots ! —(*Elle lit.*) *Vous—vous—*

Pau. Donne, je vais te le lire—(*Elle lit.*) *Vous pouvez paroître.*

Rose. *Vous pouvez paroître.* J'ai écrit cela ?

Pau. Oui.

Rose. Jamais le maître d'école ne m'en a tant fait faire.—A présent je vais porter cela dans le vieux chêne.

Pau. Oui, mais prends bien garde qu'on ne te voye.

Rose. Oh, n'ayez pas peur.——

Pau. Ecoutez donc, Rose—quand ce jeune homme viendra, il aura une explication avec maman & ma sœur, il apprendra que ce n'est point Sophie qui lui a répondu, il dira que c'est toi qu'il avoit chargée de sa lettre.—— Songes bien que c'est toi qui as tout fait, & ne vas pas alors rejetter tout cela sur moi.

Rose. Oh, je dirai que j'ai lu, que j'ai écrit——

Pau. Oui, mais l'on n'ignore pas que tu ne ſais ni lire ni écrire.

Roſe. Je ſoutiendrai que je l'ai appris, que cela m'eſt venu tout d'un coup.

Pau. Rends-moi ce billet.

Roſe. Nenni, c'eſt pour le vieux chêne.

Pau. Rends-le-moi, je crains les ſuites de tout ceci.

Roſe. Non, Mademoiſelle, je n'en démordrai pas, je veux voir le Monſieur.

Pau. Mais, Roſe, quand je vous demande une choſe——

Roſe. Oh, vous avez beau prendre votre grand air.

Pau. Je veux ravoir ce billet, & je vous trouve bien impertinente.

Roſe. Doucement, Mademoiſelle——vous faites des cachotteries à Madame, vous me mettez du complot, & puis vous me parlez comme pourroit faire Mademoiſelle Sophie—il y a de la différence, voyez-vous——les fredaines qu'on fait enſemble, rendent camarades—je ſuis bien toujours Roſe ; mais, ma foi, vous n'êtes plus avec moi Mademoiſelle Pauline—dame, je ſuis fâchée de vous le dire, mais pourquoi me rudoyez-vous ?

Pau. (*à part.*) O Ciel ! peut-on ſe voir plus cruellement humiliée—je n'en puis plus, j'étouffe.

Roſe. Il ne faut pas bouder pour cela ; moi, tenez, je ne vous en veux plus : je ſuis prompte ; mais tournez la main, voilà qui eſt fini. Je n'ai non plus de fiel qu'un enfant—allons, Mademoiſelle, ne faites plus la moue——vous

aurez encore besoin de moi, il ne faut pas me dépiter. Mais chut, j'entends du bruit, on vient, je me sauve; adieu, Mademoiselle, sans rancune, au moins. (*Elle sort.*)

Pau. (seule.) Je demeure confondue—la colere & la honte me suffoquent—je me suis abaissée, l'on m'outrage—cela est juste—elle dira tout à maman, elle me compromettra de la maniere la plus cruelle, je dois m'y attendre—ah! peut-on compter sur l'attachement & la fidélité de ceux dont on s'attire le mépris?

SCENE III.

PAULINE, CONSTANCE.

Constance dans le fond du théâtre.

SOPHIE n'est point ici?——

Pau. Ah! c'est Constance.—Vous cherchez ma sœur?—

Con. Non, je me promene.

Pau. C'est votre fureur de mettre du mystere à tout; eh, mon Dieu, épargnez-vous cette peine inutile—tenez, voilà Sophie—

SCENE IV.

PAULINE, CONSTANCE, SOPHIE.

Pau. VENEZ, ma ſœur, Conſtance eſt ici, approchez ſans crainte, je vais m'en aller.

Sop. Eh quoi, Pauline, toujours la même aigreur !

Pau. J'ignore ſi j'ai de l'aigreur ; mais ce qu'il y a de certain, c'eſt que je ne ſuis plus curieuſe, car j'ai découvert tout ce que je voulois ſavoir.

Sop. Si vous avez appris quelque ſecret, vous êtes plus ſavante que nous.

Pau. Non pas plus ſavante, mais autant.

Sop. (*à part.*) Elle m'inquiete malgré moi. (*Haut.*) Je ne conçois rien à tous vos diſcours ; mais vous avez un air triſte qui m'allarme—ma ſœur, que vous eſt-il donc arrivé ?

Pau. J'ai plus d'un ſujet de chagrin, il eſt vrai.

Sop. (*avec crainte.*) Tiennent-ils—à ce que vous croyez avoir découvert ?—

Pau. Oh, point du tout.

Sop. (*à part.*) Ah ! je reſpire, elle ne ſait rien.

Pau. Enfin, bientôt il n'y aura plus de ſecret pour perſonne—& tel qui ſe cache aujourd'hui, paroîtra demain ſans myſtere.

Sop. (*troublée.*) Tel qui se cache!

Con. (*bas à Sophie.*) Grand Dieu, le sauroit-elle!

Pau. Eh bien, vous voilà toutes troublées. ——Je ne puis m'empêcher de rire de leurs mines stupéfaites.

Sop. (*bas à Constance.*) Sa gaieté prouve qu'elle ne sait rien; mais que veut-elle dire?

Pau. Je serai bien-aise de le voir—cependant ce n'est pas moi qu'il choisit pour confidente, ce n'est pas à moi que ses lettres s'adressent.—Eh! mon Dieu, elle va se trouver mal—comme elle pâlit!—Sophie!—soutenez-la!——(*Elle court à elle.*)

Sop. Laissez-moi—ah! s'il est vrai que vous sachiez—mais non, son cœur est bon—pourroit-elle se faire un jeu.—Pauline, au nom du Ciel, achevez de vous expliquer?

Pau. Dans quel étonnement vous me jettez à votre tour.——Sophie prête à s'évanouir.—Constance pâle & tremblante.—Eh! quelle peut être la cause de ce désordre affreux?——qu'ai-je donc dit?

Sop. (*à part.*) Elle ignore notre secret, & je me suis trahie.

Pau. Sophie, vous ne pouvez retenir vos larmes, & c'est moi qui les fais répandre—ah! ma sœur, cette idée me déchire—pourquoi ce chagrin violent? Me soupçonneriez-vous de jalousie? Ah! mon cœur en est incapable. Ses vœux les plus tendres & les plus vrais sont pour le bonheur de Sophie——je ne veux plus dissimuler avec vous; non, ma sœur, je ne suis instruite qu'à moitié, & sans doute tout-à-

l'heure nous ne nous entendions ni l'une ni l'autre. Calmez-vous donc, & répondez-moi.

Sop. (*à part.*) Tâchons du moins de réparer mon imprudence. (*A Pauline.*) Eh bien, je l'avoue, un ſecret nous occupe.—Enfin, Pauline, vous avez tant fait, que vous m'arrachez ce mot qui ne devoit jamais ſortir de ma bouche.—La diſcrétion, la ſûreté, ſont donc des vertus qu'on ne peut conſerver avec vous.

Pau. Quelle amertume dans ce reproche ! c'eſt donc ainſi que vous ſavez répondre à l'amitié ?

Sop. Vous m'aimez, & vous me faites manquer à mes devoirs !—Mais n'en parlons plus, je ne veux ni vous déplaire, ni vous offenſer. Je vous dirai ſeulement que la ſurpriſe a ſeule cauſé l'émotion que vous m'avez vue ; vous avez dit d'un ton ſi vrai que vous ſaviez tout, que je l'ai cru, & ——

Pau. Le détail que j'en ai fait, ſe rapporte donc à ce que vous ſavez ?

Sop. Je n'ai point entendu ce détail, mon trouble m'empêchoit de le comprendre—mais je puis vous aſſurer que le ſecret qui m'eſt confié, n'a rien d'important, ni de ſingulier—je crois entrevoir que vous êtes mal inſtruite. Si vous voulez vous expliquer clairement——

Pau. Au cas que je me trompe, m'apprendrez-vous la vérité ?

Sop. Peut-être——

Pau. Peut-être ne me ſuffit pas—non, je n'ai point de droits à votre confiance, je ne l'obtiendrai pas ; vous me l'avez déclaré trop

durement, pour que je puisse en douter : ainsi gardez votre inquiétude, vous ne saurez pas mon secret.

Sop. Si maman vous le demandoit, il faudroit bien le dire—

Pau. Des menaces !—ma sœur, n'employez pas ce moyen ; il n'est pas digne de vous, & ne peut rien sur moi.

Con. Sophie doit-elle laisser ignorer à ma tante, des fautes que l'autorité seule d'une mere pourroit réprimer ?

Pau. Je n'ai plus qu'un mot à dire ; on peut me dénoncer, me livrer à l'indignation de ma mere, me reduire au désespoir—mais la force & la violence n'obtiendront rien de moi.

Sop. Insensée !——l'autorité sacrée d'une mere ne pourroit vous obliger à dire un secret que vous confierez peut-être sans effort à la premiere personne qui vous le demandera—— que sais-je——à Rose, à la fille du Jardinier, si elle vous en presse.——Ah ! ma sœur, comme vous abusez des vertus naturelles qui sont au fond de votre ame ; nul principe ne les regle, nulle réflexion ne les dirige, & elles ne servent qu'à vous égarer !—mais enfin, rassurez-vous, ce n'est point par moi que maman apprendra ce qu'elle ne doit obtenir que de votre repentir & de votre confiance.

Pau. (*à part.*) Qu'elle me fait rougir des torts qu'elle me reproche, & de ceux qu'elle ignore !

Con. Mais la nuit commence à tomber—il faut rentrer ; d'ailleurs le temps se dispose à

l'orage —— quelqu'un vient —— c'eſt Roſe ; que nous veut-elle ?

SCENE V.

PAULINE, CONSTANCE, SOPHIE, ROSE.

Roſe. MESDEMOISELLES, Madame m'envoye vous dire qu'elle ne ſe mettra point à table ; elle ſoupera dans ſa chambre, parce qu'elle veut ſe coucher de bonne heure.

Pau. Eſt-ce qu'elle eſt malade ?

Roſe. Mais je crois qu'oui, car elle eſt bien changée.

Pau. Allons ſavoir de ſes nouvelles.

Sop. Nous vous ſuivons——

Pau. Allons. —— (*Elle ſort, Roſe la ſuit.*)

SCENE VI.

SOPHIE, CONSTANCE.

Sop. arrêtant Conſtance.

UN moment, Conſtance —— maman n'eſt point malade —— elle veut ſe débarraſſer du

ſouper, afin que tout le monde ſe retire de meilleure heure.

Con. Mais votre frere ne doit partir qu'à deux heures après minuit.

Sop. Oui, mais maman m'a permis de lui faire mes adieux ; vous y viendrez auſſi, Conſtance—& pour pouvoir, ſans qu'on s'en doute, nous rendre à minuit chez lui, il faut que Pauline ſoit couchée avant onze heures ; car ſi elle n'étoit pas endormie quand nous nous échapperons, elle nous entendroit— Mais à propos de Pauline, concevez-vous ce qu'elle a voulu dire ?—Elle ſait qu'il y a ici quelqu'un de caché—Elle a parlé de confidence, de lettres —j'ai frémi, & j'ai penſé me trahir tout-à-fait ; cependant ce qu'elle a dit enſuite, m'a perſuadé qu'elle n'avoit parlé qu'au haſard.

Con. Oh, cela eſt ſûr, elle imagine qu'il eſt queſtion de vous marier ; & que demain celui qui doit vous épouſer ſe déclarera & viendra ici.

Sop. J'ai tâché de la dérouter autant qu'il étoit poſſible. J'aurois bien voulu la faire expliquer clairement.

Con. Elle eſt maintenant avec ma tante, je me flatte que d'elle-même elle lui avouera tout ce qu'elle croit ſavoir.

Sop. J'y ai penſé, c'eſt pourquoi je n'ai pas été fâchée qu'elle y fût ſeule ; car peut-être notre préſence l'auroit gênée.

Con. Je ne vous ai pas vue en particulier depuis votre dernier entretien avec ma tante : ſavez-vous que j'ai eu un moment d'embarras, quand elle m'a tout confié ; vous ne m'aviez

pas prévenue que vous lui diriez que j'étois dans le ſecret ?

Sop. C'eſt par mon frere qu'elle l'a ſu, depuis la confidence qu'elle a daigné me faire ; il lui a naturellement avoué qu'il m'avoit écrit, & que vous étiez inſtruite ainſi que moi. Dans la crainte que maman n'accuſât peut-être mon frere d'imprudence, je n'en avois rien dit.

Con. Elle ne vous avoit donc fait aucune queſtion à mon égard ?

Sop. Non, car vous croyez bien que je n'aurois pu lui faire un menſonge—Mais quelle heure eſt-il ?

Con. Huit heures.

Sop. Encore quatre heures juſqu'à minuit ! —Hélas ! je deſire que le tems s'écoule ; & cependant, à meſure que l'inſtant approche, mon agitation & ma triſteſſe redoublent—& maman, maman—ce qu'elle ſouffre.—Mon frere, après une abſence de quatre mois, je vais l'embraſſer, le revoir un inſtant--& pour lui dire un adieu--peut-être éternel !—

Con. Enfin, du moins nous ne pouvons avoir d'inquiétude ſur ſa vie, il ſe porte bien, & rien ne peut empêcher ſon départ—

Sop. Thibaut m'a dit qu'il étoit d'une pâleur & d'une foibleſſe effrayantes.—Je redoute même l'entrevue de ce ſoir ; il nous aime tant, il eſt ſi ſenſible !—Il vouloit voir Pauline ; ſans maman, il ne réſiſtoit pas au deſir de lui dire adieu.——Elle-même que deviendra-t-elle, quand elle ſaura notre malheur ?—J'enviſage à la fois toutes nos peines ; chaque moment, chaque, réflexion en aggrave l'amertume—

Con. Une de celles que je ſupporte avec le moins de courage, c'eſt la préſence odieuſe & cruelle du Baron de Sénanges.

Sop. Mon Dieu, ſavez-vous la queſtion qu'il a faite ce ſoir à maman ?

Con. Non.

Sop. Pour la premiere fois, il s'eſt aviſé de lui demander ſi elle avoit un fils : à ces mots, elle a rougi, pâli ; ſon viſage s'eſt décompoſé, ſes yeux ſe ſont remplis de larmes, elle a bégayé quelques mots inintelligibles ; enfin, j'ai cru qu'elle alloit tout découvrir.

Con. Vous étiez préſente ?

Sop. J'étois vis-à-vis d'elle ; & ſans doute mon viſage exprimoit, malgré moi, tout ce qui ſe peignoit ſur le ſien. Cependant elle s'eſt remiſe aſſez promptement ; j'ai cru remarquer au Baron un air interdit, étonné ; mais bientôt il m'a paru dans ſon état ordinaire ; & peut-être que ma prévention m'abuſoit. Cette malheureuſe hiſtoire eſt ſi biſarre, qu'il me ſemble impoſſible qu'on puiſſe en deviner le nœud ; du moins je cherche à m'en flatter.

Roſe. (ſurvenant.) Meſdemoiſelles, votre ſouper vous attend.

Sop. Allons, venez, ma chere Conſtance.

(Elles ſortent.)

Roſe. (ſeule.) Que diantre Mademoiſelle Pauline fait-elle dans le parterre avec ce Baron de Sénanges ? Ils cauſent là comme s'ils ſe connoiſſoient depuis dix ans !—Elle paſſera par ici pour aller dans ſa chambre ; je m'en vais l'attendre.—Elle eſt fâchée, parce que Madame n'a pas voulu la voir—Toutes les préférences

ſont pour Mademoiſelle Sophie. Dame, c'eſt juſte—c'eſt la perle des filles, celle-là. Mais je crois que je ſens quelques gouttes de pluie.—Il fait froid ce ſoir—La lettre ſera mouillée, ſi elle n'eſt pas déja priſe.—Oh, je ne me coucherai pas; car le Monſieur viendra, & il faut que je le voye des premieres, puiſque j'ai eu la peine de porter la lettre——Ah, v'là Mademoiſelle Pauline.

SCENE VII.

PAULINE, ROSE.

Roſe. EH, mon Dieu, Mademoiſelle, comme vous v'là toute ahurie! qu'avez vous donc?

Pau. (ſe jettant ſur une chaiſe.) J'ignore —quelle eſt l'imprudence que j'ai commiſe—mais j'en ai fait une, ſûrement—Je n'en puis plus.

Roſe. Que vous eſt-il arrivé?

Pau. Avez-vous vu paſſer le Baron de Sénanges?

Roſe. Non——mais vous étiez avec lui tout-à-l'heure; eſt-ce qu'il vouz a dit quelque mauvaiſe nouvelle? Parlez donc, Mademoiſelle, apprenez-moi ce qui vous chagrine, nous y trouverons peut-être du remede.

Pau. Hélas, je n'ai que des craintes, & pas une idée fixe. Mais voici ce qui m'eſt ar-

rivé : Vous savez que maman n'a pas voulu me recevoir ; je descendois tristement de chez elle, & j'ai trouvé dans le parterre le Baron de Sénanges qui se promenoit seul : il a vu que je pleurois, il est venu à moi, & m'a fait quelques questions. Je lui ai dit naturellement la cause de ma peine ; & j'ai ajouté que je voyois bien que maman ne vouloit pas me voir, parce qu'elle craignoit ma curiosité.

Rose. En est-il convenu ? il doit bien le savoir, lui !

Pau. Est-ce que vous croyez, m'a-t-il dit, qu'elle vous cache quelque secret ?—Là-dessus j'ai répondu que j'en étois sûre. Il a redoublé ses questions : je lui ai avoué que je savois une partie de ce secret ; que je n'ignorois pas que le Chevalier de Mirville est caché dans le grand cabinet au bout de la galerie. Comme j'achevois ces mots, il a frémi, il s'est écrié : *Quel trait de lumiere !* Et au même instant il m'a quittée avec précipitation.

Rose. Que diantre veut-il dire avec son trait de lumiere !

Pau. Je l'ignore—mais il avoit l'air d'apprendre une nouvelle surprenante & terrible !—Ses yeux paroissoient enflammés de colere, le son de sa voix étoit effrayant—ô Ciel ! je tremble encore, quand j'y pense.

Rose. C'est un vilain homme, de vous faire peur comme cela.

Pau. Rose, allez-vous-en chez ma mere ; hélas ! sa porte m'est défendue, mais peut-être qu'on vous laissera entrer ; parlez-lui, contez-lui naïvement toutes mes fautes, tout ce qui

nous eſt arrivé ; demandez-lui de ma part qu'elle daigne m'entendre ; allez, je vous en prie.

Roſe. Mais, Mademoiſelle, je ne veux point aller rapporter contre vous.

Pau. M'aider à réparer mes torts, voilà, Roſe, le dernier ſervice que j'exigerai de vous ; de grace, ne me refuſez pas. Mon enfant, je vous ai donné juſqu'ici de bien mauvais exemples ; ah ! puiſſiez-vous les oublier, & n'être déſormais frappée que de mon repentir !

Roſe. Vous me fendez le cœur, Mademoiſelle——mon Dieu, conſolez vous——allez dans votre chambre, car il eſt bien dix heures, & ces Demoiſelles vous attendent peut-être pour ſouper.

Pau. Elles croyent, ſans doute, que j'ai le bonheur d'être avec maman.

Roſe. La lune eſt tout-à-fait cachée, nous allons avoir de l'orage——on n'y voit plus goutte ; voulez-vous que je vous donne le bras juſqu'à l'eſcalier.

Pau. Non, j'irai bien ſeule——mais n'entends-je pas du bruit ?

Roſe. Oui, quelqu'un vient.

Pau. Ne vois-je pas une lumiere ?

Roſe. Oui vraiment ; mon Dieu, j'ai peur.

Pau. Paix, taiſons-nous.

(*Elles écoutent.*)

SCENE VIII.

ROSE, PAULINE, M. VALCOUR.

M. Val. une lanterne à la main; elle dit, au fond du Théâtre :

TOUT le monde eſt retiré, je vais attendre ici Conſtance & Sophie, pour les conduire ——j'entends marcher.

Roſe. (*bas à Pauline.*) Bon Dieu, c'eſt Madame—— répondez donc, Mademoiſelle.

Pau. Je tremble—

M. Val. (*avance; & à la lueur de ſa lanterne, elle reconnoît Pauline. Roſe ſe ſauve.*) Que vois-je— quoi! c'eſt vous, Pauline——à l'heure qu'il eſt, que faites-vous là?

Pau. Maman, daignez me pardonner, & m'entendre un moment, je vous en conjure.

M. Val. (*poſant ſa lanterne à terre.* Que me direz-vous qui puiſſe vous excuſer?—— Tout le monde eſt couché, il fait nuit, la pluie commence à tomber, le vent & le froid annoncent un orage affreux, & je vous trouve ſeule ici; quel deſſein vous y retenoit?——Ah! je ne le ſais que trop——vous veillez pour épier mes actions, pour pénétrer mes ſecrets——car vous m'en ſuppoſez, je ne l'ignore pas——eh bien, ſi j'en ai, s'il reſte encore un ſentiment honnête dans votre ame, tremblez de les découvrir;——s'ils ſont importants, ne vous

touchent-ils pas comme moi ?——& vous flatteriez-vous d'avoir aſſez de prudence & de raiſon pour ne les pas trahir ?

Pau. Ah ! maman, je n'ai que trop mérité de ſi cruels ſoupçons ; après tout ce que j'ai fait, je n'oſe vous rien promettre pour l'avenir, mais je me repens ; je ſens toute l'étendue de mes fautes, j'en gémis, & je ne ſuis plus occupée que du deſir de les réparer, s'il eſt poſſible.

M. Val. Mais que faiſiez-vous ici, ſans votre bonne, ſans votre ſœur, & dans cette obſcurité ?

Pau. J'étois avec Roſe, je lui parlois de mes peines.

M. Val. Avec Roſe !——Eſt-ce là, Pauline, la ſociété qui vous convient ? Vous avez une mere, une ſœur ; & quelle ſœur ! ——Elle vous offre l'exemple de toutes les vertus comme de tous les agrémens : elle eſt adorée de tout ce qui l'approche ; elle vous chérit, & ce n'eſt pas elle que vous conſultez, ce n'eſt pas elle que vous choiſiſſez pour amie ?— —Une petite fille groſſiere, une payſanne, Roſe enfin, reçoit vos confidences——Ne rougiſſez-vous pas d'un tel abaiſſement ?

Pau. Ah ! je rends juſtice à Sophie ; je me la rends à moi-même : je ne ſuis digne ni de ma mere, ni de ma ſœur.——Mais je ſuis rejettée, l'on me rebute, l'on me fuit——que dois-je faire ?

M. Val. Réfléchir & vous corriger—Mais rentrez, il eſt dix heures, allez-vous coucher : dans un moment, je monterai chez vous, afin de m'aſſurer par moi-même de votre obéiſſance.

Je me ſuis doutée que vous étiez ici, c'eſt pourquoi j'y ſuis venue; car d'ailleurs je n'ai nulle affaire.

Pau. Ainſi donc je ne pourrai point encore vous parler aujourd'hui.—Adieu, maman, je vous quitte, je vous obéis;—mais un mot de maman me ſeroit bien neceſſaire; mon cœur eſt cruellement oppreſſé; je ſuis bien à plaindre!

M. Val. Pauline, vous êtes naturellement ſincere; me promettez-vous de répondre avec verité à la queſtion que je vais vous faire?

Pau. Oui, maman; vous y pouvez compter.

M. Val. Eh bien, eſt-ce la curioſité, ou le deſir d'obtenir une explication, qui vous fait dans cet inſtant me quitter avec tant de peine?

Pau. Maman, je vous ſuivois ce matin par curioſité, & le reſte du jour je ne vous ai cherchée que pour vous avouer mes fautes: dans ce moment, la tendreſſe ſeule me retient auprès de vous—Je vois que vous êtes agitée, que vous avez quelque chagrin ſecret; je ſens avec amertume le regret affreux de ne pouvoir le partager; mais je n'ai nul deſir de le découvrir.—Je ne ſuis pas digne de votre confiance, je n'y prétends point; mais ſi vous ſouffrez, laiſſez-moi la triſte douleur de mêler mes pleurs aux vôtres. Ne craignez plus mes queſtions; que maman ne ſe contraigne point avec moi; qu'elle répande ſes larmes dans le ſein d'une fille qui la cherit; c'eſt tout ce qu'elle oſe lui demander.

M. Val. Avec de tels ſentiments, avec une

ame ſi tendre, comment peut-il encore te reſter des défauts ! ——Le temps les corrigera ; oui, Pauline, je l'eſpere———tu m'as fait lire dans ton cœur. Eh bien, tu le veux, connois donc l'état du mien. Je ſuis déchirée de la plus mortelle inquiétude ; &, ce qui met le comble à ma peine, c'eſt de ne pouvoir te la confier—Ma fille, toi qui m'es ſi chere, toi pour qui je donnerois ma vie, je te cache ce que je n'ai pas craint de découvrir à Thibaut, à Gérard, à deux domeſtiques !—je compte ſur leur fidélité, & je n'oſe me fier à la tienne !

Pau. Ah, maman ! ô la meilleure & la plus tendre des meres, quels remords & quelle reconnoiſſance vous excitez à la fois dans mon ame ! Quoi ! je pouvois adoucir vos chagrins, & je les aggrave ; je pouvois être votre amie, & je n'étois trop juſtement pour vous qu'un eſpion dangereux, dont vous deviez craindre également & l'indiſcrétion & la curioſité !—— Grand Dieu, quelle affreuſe & frappante leçon pour moi !

M. Val. Vas, dans cet inſtant tu me dédommages de tout ce que tu m'as fait ſouffrir. Quel ſera mon bonheur de pouvoir te traiter comme Sophie ! Elle a ma confiance ; mais je t'aime autant qu'elle ; & nos entretiens les plus doux ſont empoiſonnés par le regret cruel de ne pouvoir t'y admettre.

Paul. Ah, maman ! Sophie doit vous conſoler de mes fautes, elle m'en eſt plus chere— Oui, le Ciel vous devoit une fille comme elle—

M. Val. Dieu, quel bruit ſe fait entendre !

Pau. Je crois reconnoître la voix de ma ſœur.

M. Val. Juſte Ciel ! qu'eſt-il arrivé ?—Je friſſonne.

Pau. C'eſt ma ſœur.

SCENE IX.

SOPHIE, PAULINE, M. VALCOUR.

ROSE *ſurvient un moment après.*

M. Val. SOPHIE !—eſt-ce vous ?

Sop. Ah, maman ! tout eſt perdu.

M. Val. Juſte Ciel !

Sop. Le Baron de Sénanges ſait que le Chevalier de Mirville eſt ici.

M. Val. Eſt-il poſſible !

Sop. Il a deviné le reſte ; il eſt furieux—— Il a déja dépêché deux couriers ; il fait mettre ſes chevaux, & va partir lui-même.

M. Val. Grand Dieu !

Sop. Il va prendre les devants—la fuite eſt déſormais impoſſible ; toutes nos eſpérances ſont détruites : ah, maman !

M. Val. Eh, qui donc a pu nous trahir ? ——Ah, ce ne peut être que Gérard ou Thibaut !

Pau. (*Elle ſe jette à ſes pieds.*) Qu'entends-je !------Non, maman, n'accuſez que moi—

M. Val. Que dites-vous, ô Ciel !

Pau. Hélas ! j'ignore le mal que j'ai fait; mais j'ai découvert que le Chevalier de Mirville eſt caché dans le château, & je l'ai dit à M. de Sénanges.

M. Val. Malheureuſe !—ce Chevalier de Mirville eſt ton frere ; il s'eſt battu, il a tué le fils du Baron de Sénanges ; & c'eſt toi qui le dénonces à ſon mortel ennemi !

Pau. Dieu !—

M. Val. Tu conduis ton frere à l'échafaud ; tu portes le poignard dans le ſein d'une mere au deſeſpoir ; enfin, tu perds ta famille infortunée : voilà, voilà le fatal ouvrage de ta coupable curioſité.

Pau. Je me meurs—

(*Elle tombe évanouie aux pieds de ſa mere.*)

Sop. Ah, ma ſœur !—

Roſe. Elle eſt ſans connoiſſance !—

M. Val. Roſe, ſecourez-la—Et nous, allons nous jetter aux genoux du Baron de Sénanges. Venez, Sophie, venez ; il faut le fléchir ou mourir—(*Elles ſortent toutes les deux précipitamment.*)

SCENE X.

PAULINE *évanouie*, ROSE.

Rose. LES voilà parties!—Mon Dieu, que vais-je devenir ici toute seule?—— Mademoiselle Pauline!—Ah, Jesus! elle est comme morte—Et puis couchée là sur ce gazon tout mouillé!——quelle pitié cela fait!—— V'là la pluie qui redouble—Oh, bon Dieu, quelle tonnerre! quel orage! je suis transie—Mais il n'y a pas moyen d'abandonner cette pauvre Demoiselle—Si je pouvois seulement la soulever un peu—Je n'en ai pas la force!—— On ne l'entend pas respirer——La peur commence à me saisir—Ah, Sauveur, quel coup de tonnerre!—je n'ai pas une goutte de sang dans les veines!—(*Elle prend les mains de Pauline.*) Elle est froide comme glace———Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié d'elle—Il fait si noir que je ne vois pas où je suis—Je voudrois l'asseoir sur le siege de gazon; mais je ne sais où il est—Ah, v'là une lanterne, servons-nous en—(*Elle va chercher la lanterne que la Marquise avoit posée à terre. Elle revient auprès de Pauline, & la regarde à la lueur de la lanterne.*) Ciel, comme elle est pâle!—ses cheveux sont trempés;—il faut l'ôter absolument de là---(*Elle pose la lanterne à terre, elle essaye de lever*

Pauline.) Il fait ſi gliſſant !— Oh, quel éclair ! ----Là, Dieu merci, j'en ſuis venue à bout. (*Elle aſſied Pauline ſur le ſiege de gazon, & la tient dans ſes bras.*)—Je crois qu'elle ſoupire —Ah, la v'là qui ſe ranime.

Pau. Où ſuis-je ?-----Ma mere-----où eſt-elle ?

Mademoiſelle ---vous êtes ſeule avec moi, avec Roſe.

Pau. Mon frere----qu'eſt-il devenu ?

Roſe. Je ne ſais rien de nouveau ; je ne vous ai pas quittée.

Pau. Je l'ai dénoncé----ſes jours ſont en danger---ah, courons----Je ne puis---(*Elle retombe ſur le ſiege de gazon.*)

Roſe. Ah, Seigneur, la v'là qui retombe en ſyncope---Mademoiſelle ?

Pau. Eh, quoi, ne pourrai-je mourir ?--- Mon frere !---On l'enleve peut-être----& c'eſt moi qui le livre à la mort !---Et je ne puis me traîner vers ma mere---La force m'abandonne —il faut donc que j'expire ici---oubliée, délaiſſée de tout ce qui m'eſt cher !——

Roſe. Entendez-vous ces cris ?

Pau. Grand Dieu, tout mon ſang ſe glace !— Ah, ſans doute, en cet inſtant on arrache mon malheureux frere des bras de ſa mere déſeſpérée.

Roſe. Le bruit augmente---O Ciel, je crois qu'on force les portes du château.

Pau. Je ne puis me ſoutenir-------Courez, Roſe, allez ſavoir---allez.

Roſe. J'y vais. Je reviendrai bientôt. (*Elle ſort, & emporte la lanterne avec elle.*)

SCENE XI.

PAULINE *seule.*

O Mon frere, mon frere !-----quel ſera ton deſtin---Dans quel abyme affreux j'ai précipité ma famille !---Ma mere, elle me hait, elle le doit---Terrible moment, où j'ai vu cette mere ſi tendre me repouſſer avec horreur, & m'accabler du poids de ſa juſte colere !---Ah ! mon oreille eſt encore frappée du ſon de cette voix redoutable & chérie !---Mais, qu'entends-je ? Quel bruit de chevaux & de voitures ! quel tumulte effrayant !---(*Un grand coup de tonnerre ſe fait entendre ; Pauline ſe leve avec effroi ; le tonnerre accompagné d'éclairs, continue avec violence ; Pauline éperdue, parcourt le théâtre ; tous ſes mouvements doivent exprimer la plus vive frayeur ; enfin, elle revient tomber ſur le ſiege de gazon, & le tonnerre ceſſe. Après un ſilence :*) La nuit---l'obſcurité profonde, cet affreux tonnerre---tout ſemble ſe réunir pour ajouter à la terreur qui m'accable---La mort enfin terminera des tourments ſi cruels : ah ! puiſſe-t-elle être auſſi prompte que mes remords ſont déchirants !--------On vient ; Ciel, que vais-je apprendre !

SCENE XII.

PAULINE, ROSE.

Roſe. MADEMOISELLE !—

Pau. Eh bien ?

Roſe. Bonne nouvelle, bonne nouvelle !

Pau. Dieu !---mon frere---achevez.

Roſe. Où êtes-vous donc ? Il fait ſi noir !

Pau. Approchez---*(Elle fait quelques pas.)* Mon frere, où eſt-il ?

Roſe. Tout eſt fini, tout eſt raccommodé.

Pau. Eſt-il poſſible ? Ne m'abuſez-vous point.

Roſe. Ils ſont tous contents---J'ai vu de mes deux yeux M. le Baron de Sénanges embraſſer en pleurant M. le Chevalier.

Pau. Mon frere ?

Roſe. Oui, lui-même. Ah ! ce n'eſt pas-là tout------Mais vous chancelez ; mon Dieu, vous allez tomber !—

Pau. Ah ! Roſe, ma chere Roſe, embraſſez-moi ; hélas ! je n'ai que vous qui puiſſiez partager ma joie & ma douleur !

Roſe. Aſſeyez-vous donc, Mademoiſelle, vous êtes toute tremblante.

Pau. Le Baron de Sénanges embraſſe mon frere !---Eh ! quelle cauſe miraculeuſe a donc pu produire cet heureux changement ?

Roſe. Ce fils de M. le Baron n'eſt pas tué ---tout au contraire, il ſe porte mieux que M. le Chevalier ; il eſt arrivé tout d'un coup au moment même où ſon pere alloit partir, malgré les pleurs & les gémiſſements de Madame.

Pau. Ah! Dieu---Mais ce jeune homme eſt donc ici ?

Roſe. Pardi, ſûrement qu'il y eſt------& le plus beau de l'hiſtoire, c'eſt que c'eſt notre écrivain.

Pau. Comment ?

Roſe. Eh oui vraiment, c'eſt lui qui écrivoit à Mademoiſelle Sophie ; il l'aime. Il en avoit entendu parler à Valenciennes : dès ce temps-là, ſa réputation lui avoit touché le cœur ; & puis après s'être battu ici-près, il eſt reſté ſur la place ſans connoiſſance pendant je ne ſais combien de temps, & puis des payſans l'ont emmené chez eux ; il leur a donné bien de l'argent pour garder le ſecret, & puis là il a encore entendu parler de Mademoiſelle Sophie ; enfin, il a guéri promptement, parce que ſa bleſſure n'étoit pas dangereuſe ; & l'envie de voir Mademoiſelle Sophie, l'a fait courir les champs auſſi-tôt qu'il a pu marcher ; enfin, il l'a vue, l'a écoutée, lui a écrit, & puis il eſt venu ſe jetter aux pieds de ſon pere, & lui conter tout cela.

Pau. O Ciel ! quel heureux dénouement ! —Mais comment avez-vous pu ſavoir tous ces détails ?

Roſe. J'ai queſtionné tout le monde, & puis je ſuis entrée juſques dans le ſallon, où j'ai vu

& entendu tout ce que je vous raconte ; les portes ſont toutes grandes ouvertes ; les maîtres, les domeſtiques, toute la maiſon eſt là raſſemblée——J'ai vu Madame entre les bras de Mademoiſelle Sophie & de Mademoiſelle Conſtance, qui étoit prête à ſe trouver mal de joie, en regardant M. le Baron de Sénanges & ſon fils qui embraſſoient M. le Chevalier—Oh que ce jeune M. de Sénanges a bonne mine ! il eſt auſſi joli que M. le Chevalier. On dit qu'il a été bien ſurpris, quand il a ſu qu'il s'étoit battu contre le frere de Mademoiſelle Sophie ; il en pleuroit comme un enfant : enfin, à préſent il eſt bien heureux ; car Madame & le Baron ont donné leur conſentement, & la noce ſe fera demain.

Pau. Ma mere !——Croyez-vous, Roſe, qu'elle vous ait remarquée ?

Roſe. Oh non, j'étois derriere tout le monde, & puis elle ne voyoit que ſes enfants ; j'entendois qu'elle diſoit : *Ah, que je ſuis une heureuſe mere !*—

Pau. Elle oublie que je ſuis ſa fille !------- Mon cœur eſt déchiré---Cependant à préſent je ſuis la ſeule à plaindre. Délivrée des mortelles inquiétudes qui me dévoroient, pourquoi donc mes larmes coulent-elles toujours avec la même amertume ?----Ma mere dans les bras de Sophie & de Conſtance, ne ſe ſouvient même pas que la malheureuſe Pauline exiſte !---Rien ne manque à ſon bonheur, & cependant elle a laiſſé ſa fille infortunée ſans ſecours & mourante————Voilà donc à quel excès de dureté j'ai pu conduire par mes fautes la plus in-

dulgente & la meilleure des meres !---Affreuſe & terrible leçon !---J'avois la plus tendre des meres, j'étois la ſœur la plus chérie ; & maintenant oubliée, délaiſſée, je ſuis moins qu'une étrangere pour ma famille ! Hélas ! je dois gémir de mes malheurs ; mais je ne puis m'en plaindre, ils ſont tous mon ouvrage.

SCENE XIII *& derniere.*

PAULINE, ROSE, SOPHIE *ſuivie de quelques domeſtiques qui portent des flambeaux, & qui reſtent dans le fond du théâtre.*

Sop. OU eſt-elle, où eſt-elle ?

Pau. Ciel ! c'eſt ma ſœur.

Sop. (*courant à elle & l'embraſſant.*) Chere Pauline, tous nos maux ſont finis : venez, mon frere brûle de vous embraſſer ; ma mere vous demande.

Pau. (*l'embraſſant.*) Ah, ma ſœur, je ſais tout———Mais ma mere me demande !—Eſt-il bien vrai ?

Sop. Venez dans ſes bras, ma ſœur ; elle vous attend, elle vous deſire.

Pau. Hélas ! comment pourrai-je m'offrir à ſes yeux ?

Sop. Ah ! tout eſt oublié ; elle ne ſe rappelle que votre douleur———Cette mere ſi ſenſible, elle frémit en ſongeant à tout ce que

vous avez dû ſouffrir————elle ne voit que vos regrets, & l'avenir ne l'inquiete plus.

Pau. Ah ! je juſtifierai ſes eſpérances ; je ne veux vivre déſormais que pour réparer des fautes dont ſes bontés aggravent encore le repentir. Allons, chere Sophie, daignez me conduire à ſes pieds. Ciel !————je crois entendre la voix de ma mere & celle de mon frere !

Sop. C'eſt elle——

Pau. Dieu !——

(*La Marquiſe paroît dans le fond du théâtre ; elle eſt ſoutenue d'un côté par le Chevalier de Valcour ſon fils, & de l'autre par Conſtance. Le Chevalier la quitte, pour aller embraſſer Pauline, qui ſe précipite dans ſes bras, & court enſuite ſe jetter aux pieds de ſa mere ; la Marquiſe tombe évanouie dans les bras du Chevalier & de Sophie, Conſtance derriere la ſoutient. La toile ſe baiſſe.*)

F I N.

LES DANGERS DU MONDE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES.

PERSONNAGES.

La Marquiſe DE GERMINI.

La Vicomteſſe DOROTHÉE, *Amie de la Marquiſe.*

JULIETTE, *Femme de chambre de la Marquiſe.*

Une Marchande de Modes.

DORIZÉE, *Tante de la Marquiſe.*

Un Valet de chambre.

Un Laquais.

La Scene eſt à Paris, chez la Marquiſe.

LES DANGERS

DU MONDE,

COMÉDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente un Sallon : on voit une Toilette, ſur laquelle ſont des Livres, une Ecritoire, &c.

Juliette, tenant des papiers, & parlant dans la couliſſe.

NON, encore une fois, Madame n'y eſt pas ; remportez tous vos chiffons, & allez-vous-en. Les Marchandes de modes me feront tourner la tête. Dieu merci, en voilà une de renvoyée. Ah ! que n'ai-je pu chaſſer ainſi

toutes les autres.——Quel train ici tous les matins ! l'anti-chambre eſt pleine de Marchands, de Commiſſionnaires & de Créanciers ; on ne ſait auquel entendre.——Voilà un paquet de mémoires qu'on m'a chargée de remettre à Madame. Il faudra payer tout cela ; & comment ?——Si cela continue, je mourrai de chagrin.——Voyons un peu à combien ces maudits mémoires ſe montent.—(*Elle en déploye un.*) Ah ! celui-ci eſt de l'Ebéniſte. *(Elle lit.) Pour une petite table, dix louis.—Pour une chiffonniere, quinze louis ; pour un bureau, huit cents francs.* Il étoit bien néceſſaire de mettre huit cents francs à un bureau, pour écrire à Madame la Vicomteſſe Dorothée ; car, graces au Ciel, voilà la plus grande occupation de Madame.——Paſſer ſa vie enſemble, & s'écrire régulièrement dix billets par jour ; ah ! c'eſt plutôt de l'affectation que de l'amitié—— Ma chere Maîtreſſe, vous qui étiez ſi ſimple, ſi naturelle, quel changement !——Mais continuons. (*Elle lit.*) *Pour une petite écritoire, deux cents francs. Pour une grande écritoire, trois cents livres. Pour un porte-feuille à ſecret.* ——Il y a de quoi perdre patience. Ne diroit-on pas que ce mémoire eſt pour un Miniſtre chargé de toutes les affaires de l'Etat ? Voyons le total. *(Elle lit.) Total cinq mille ſix cents livres !* cela fait dreſſer les cheveux à la tête.—Et celui-ci. *(Elle lit.) Pour un déjeûné de Seve, double chiffre de myrte & de roſes, cent écus. Pour deux vaſes, double chiffre d'immortelles & de penſées, quatre cents francs. Pour un groupe repréſentant la confidence de deux jeunes*

perſonnes, cent vingt livres. Pour une table à thé, &c. &c. total huit mille deux cents livres. Si cela eſt croyable!—Ah! en voilà un qui ne ſera pas ſi cher, car je n'y vois que des cheveux. (*Elle lit en parcourant.*) *Bagues de cheveux, montre de cheveux, chaîne de cheveux, braſſelets de cheveux, cachet de cheveux, collier de cheveux, boîte de cheveux : total neuf mille neuf cents livres.* Neuf mille neuf cents livres en cheveux! —juſte Ciel, quelle extravagance!—Ma pauvre Maîtreſſe! c'en eſt fait; elle court à ſa ruine. —Avec une fortune honnête, mais bornée, comment ſuffire à tout cela? Et Monſieur eſt abſent; que dira-t-il à ſon retour? Madame, qui eſt naturellement ſi honnête, ſi délicate, comment a-t-elle pu abuſer à cet excès de la confiance d'un mari qui lui eſt ſi cher?—C'eſt cette folle, cette Vicomteſſe Dorothée qui l'entraîne—Funeſte liaiſon, maudite amitié—Je ne puis achever la lecture de ces mémoires, ils me percent le cœur!—Arrangeons cette toilette, Madame va revenir achever de ſe coëffer. ---(*Elle arrange la toilette; elle apperçoit une figure de biſcuit.*) Ah! qu'eſt-ce que cela? une figure de biſcuit.---Elle tient un chien.--- Ah! c'eſt l'Amitié, & c'eſt un préſent de Madame la Vicomteſſe. Allons, bon, nous courrons les Marchands toute la journée, pour trouver quelque choſe à lui donner d'auſſi ingénieux.---Mais quelqu'un vient. Ah! c'eſt Madame Dorizée.

SCENE II.

JULIETTE, DORIZÉE.

Jul. MADAME veut-elle attendre un moment, je vais avertir ma Maîtreſſe.

Dori. Non : elle eſt dans ſon cabinet avec un homme d'affaires, je ne veux pas la déranger ; & d'ailleurs je ſuis bien-aiſe, ma chere Juliette, de cauſer un peu avec vous. Après une abſence de dix mois, & revenue ſeulement depuis huit jours, j'ai bien des queſtions à vous faire.

Jul. Je vous dois tout, Madame, mon éducation, mon ſort, mon exiſtence, je tiens tout de vos bontés ; ainſi vous devez être bien ſûre de ma ſincérité, elle ſera auſſi entiere que ma reconnoiſſance eſt vive.

Dori. Votre attachement, ma chere Juliette, pour ma niece & pour moi, eſt la récompenſe la plus douce que je pouvois eſpérer des ſoins que j'ai pris de votre enfance. Je connois la ſolidité de votre eſprit, & la ſûreté de votre caractere ; je ſuis bien certaine que vous donnez à ma niece les conſeils les plus ſages ; mais les ſuit-elle exactement ?---J'arrive, je ne ſais rien encore ; cependant je vous avoue que j'ai déja vu ici pluſieurs petites choſes qui me déplaiſent.

Jul. Ah, Madame, que votre abſence nous a été funeſte !

Dori. O Ciel! vous m'effrayez!

Jul. Raſſurez-vous, Madame, tout peut encore ſe réparer. Madame de Germini eſt toujours honnête, elle eſt toujours digne de votre tendreſſe! mais ne nous quittez plus.

Dori. Hélas! vous ſavez avec quelle peine je la quittai: l'arrangement de mes affaires m'y forçoit; je comptois ſur ſon caractere, ſur l'éducation que je lui ai donnée; d'ailleurs, elle avoit vingt ans, & ſa raiſon me paroiſſoit au-deſſus de ſon âge: j'avois guidé ſes premiers pas dans le monde; & après l'avoir obſervée & ſuivie pendant près d'un an, je crus pouvoir me ſéparer d'elle ſans danger, & je la laiſſai entre les mains de ſa belle-mere, non ſans chagrin, mais du moins avec ſécurité.

Juli. Et un de nos premiers malheurs, c'eſt que Madame ſa belle-mere eſt fort vieille, d'un caractere aſſez foible, & que depuis ſix mois elle eſt preſque entiérement tombée en enfance.

Dori. Et comment ne m'avez-vous pas mandé cela?

Juli. Parce qu'ayant peu d'occaſions de la voir, quoique nous logions chez elle, je ne l'ai ſu que très-tard, & dans le temps où nous vous attendions tous les jours.

Dori. Il eſt vrai que mon retour a été différé.

Juli. Madame, ſéparée de vous & de M. le Marquis, livrée à elle-même, n'ayant qu'une demi-expérience, (peut-être plus funeſte qu'une ignorance entiere, parce qu'elle donne de la confiance & de la préſomption,) Madame, enfin, bonne, honnête, ſenſible, mais foible

& légere, n'a pu réſiſter au danger des mauvais conſeils; elle ſe ruine en folles dépenſes, achete tout, ne paye rien, perd le goût de l'occupation, néglige ſes talents pour ſe livrer à une diſſipation qui ne l'amuſe même pas. Je la vois revenir le ſoir, ſe répentant de l'uſage qu'elle a fait de ſa journée, le cœur & l'eſprit également vuides, excédée, fatiguée, & le lendemain, ſans plaiſir, mais par habitude, recommençant le même genre de vie.

Dori. Juſte Ciel! que m'apprenez-vous? & que dira ſon mari, lui qui avoit une idée ſi parfaite de ſon caractere & de ſa raiſon; lui qui, craignant pour elle l'ennui de vivre dans une terre éloignée de Paris, l'amena ici, la dépoſa entre les bras de ſa mere, & partit, en ordonnant à ſon Intendant de lui donner tout l'argent qu'elle pourroit deſirer? Eh quoi, tant de confiance & d'eſtime n'ont pu la retenir? Ignore-t-elle donc qu'en abuſer, c'eſt, en ſe déſhonorant, s'en rendre à jamais indigne?

Jul. Ah! Madame, n'accuſez point ſon cœur.

Dori. Mais à quoi ſert un bon cœur, ſi la conduite & les actions de la vie en démentent les ſentiments?

Jul. A gémir de ſes fautes, à les réparer.

Dori. Les réparer! eh! le peut-on toujours? Non. Celui qui peut en commettre de graves, ne réfléchit guere à la poſſibilité de la réparation; ou pour mieux dire, la ſuppoſition d'un tel calcul eſt chimérique: entraîné, ſéduit, égaré, conſerve-t-on encore l'uſage de

ſa raiſon, & la faculté de réfléchir ? Comment ces idées ſi ſimples, que j'ai ſi ſouvent préſentées à ma niece, ont-elles pu s'effacer de ſon ſouvenir ?

Juli. Enfin, Madame, peut-être que mon attachement m'exagere les dangers de ſa ſituation ; je ne ſuis pas entiérement au fait de ſes affaires, le déſordre eſt peut-être moins grand que je ne l'imagine.

Dori. Il faut toujours y remédier promptement, & avant le retour de M. de Germini, qui doit être prochain.

Jul. Ah ! Madame, pourquoi l'a-t-il différé ſi long-temps ?

Dori. Hélas ! il comptoit n'être abſent que ſix mois : la même fatalité qui me fixoit dans mes terres, le retenoit en Allemagne, où vous ſavez qu'il fut appellé pour la ſucceſſion de ſon oncle. Enfin, il me mande que ſes affaires ſont finies, & qu'heureuſement quitte de tout embarras, il ſe flatte de pouvoir être ici ſur la fin du mois.

Juli. Quelle révolution va cauſer ce retour ! —Madame le craint & le deſire.

Dori. L'inconſéquence, le repentir & les regrets, voilà les fruits de l'imprudence & de la légéreté. Il ſemble, ma chere Juliette, que, malgré la fragilité de l'eſpece humaine, notre état naturel ſoit d'être raiſonnables ; ſi nous ceſſons de l'être, le trouble & l'agitation nous tourmentent & nous dévorent ; nous ne ſommes plus d'accord avec nous-mêmes ; ſans la raiſon, enfin, il n'eſt plus pour nous de bonheur & de tranquillité, & le dégoût ſuit toujours les faux

plaisirs qu'elle réprouve. *(Elle regarde à sa montre.)* Mais l'heure s'avance ; ma niece va bientôt venir nous trouver, & j'ai encore mille questions à vous faire. Dites moi, Juliette, quel est le caractere de la Vicomtesse Dorothée ? Elle a l'air bien étourdie ; & sa liaison avec ma niece—

Juli. Ah ! Madame, c'est cette maudite liaison qui cause tous nos malheurs. Madame la Vicomtesse a le cœur assez bon ; elle a naturellement de l'honnêteté ; elle est franche, incapable d'envie & d'aucun sentiment bas : mais elle a tous les défauts que peuvent donner une mauvaise éducation, le manque d'esprit, & une excessive légéreté ; toujours désœuvrée, voulant toujours s'amuser, n'ayant pas d'idée de ce qui peut rendre véritablement heureuse, elle cherche le bonheur où jamais on n'a pu le trouver. De projets de fêtes, de spectacles, de bals, le desir de se montrer, d'être mieux mise qu'une autre, d'inventer une mode, de passer enfin pour la personne la plus recherchée de la société, la plus magnifique, la plus agréable ; voilà les seules idées dont elle soit occupée. Elle joint à ces travers mille prétentions ridicules ; elle affiche une *sensibilité* passionnée, un goût décidé pour les arts ; la musique, la peinture, lui tournent la tête ; elle passe, dit-elle, les nuits à lire ; elle se pique aussi de *philosophie* & de *bienfaisance* ; ces deux grands mots sont continuellement dans sa bouche ; elle fait des cours de physique, de chymie, manque toutes ses leçons, n'apprend rien, ne sait rien, parle de tout, décide impérieuse-

ment, en impose quelquefois aux sots, & fait pitié à tous les gens raisonnables.

Dori. Quel portrait !

Juli. Malgré tous ces ridicules, comme elle a un beau nom & deux cents mille livres de rente, elle est à la mode : on s'amuse, on se moque de sa folie, on calomnie même sa conduite ; mais elle a une bonne maison, des loges à tous les spectacles, elle est belle & jeune : ces avantages ne suffisent pas pour être estimée, & pour obtenir une vraie considération ; mais en les possédant, on est sûre d'être recherchée, & c'est tout ce que desire Madame la Vicomtesse ; elle réfléchit trop peu, elle n'a pas assez d'esprit, d'élévation & de délicatesse, pour porter, à cet égard, ses prétentions plus loin.

Dori. Et voilà l'amie dont ma niece a fait choix !

Juli. Elle s'est jettée à la tête de Madame, qui jamais ne l'eût recherchée, mais qui a cédé à ses avances. La réputation de Madame, parfaite alors en tous points, ce qu'on disoit de son esprit, de son instruction, de ses talents, les éloges qu'on donnoit à sa conduite & à son caractere, tous ces avantages réunis inspirerent à la Vicomtesse le desir de se lier avec elle, non qu'elle eût de quoi les sentir & les apprécier, mais parce qu'elle pensa que devenir l'amie intime de Madame de Germini, feroit un bon air de plus. Madame, flattée des avances de la Vicomtesse, lui fut gré du motif qu'elle pénétra facilement, & cependant elle feignit de s'y méprendre, & de les attribuer à l'amitié, afin d'avoir le droit d'y répondre.

D'ailleurs, Madame la Vicomteſſe Dorothée, malgré tous ſes travers, ſes caprices & ſes folles prétentions, n'eſt pas ſans agréments quand elle oublie les différents rôles qu'elle veut jouer; elle a du naturel, de la franchiſe & de la gaieté; elle n'attachera jamais perſonne, mais elle eſt quelquefois aimable; & ſi elle n'intéreſſe pas, du moins ſouvent elle amuſe. Madame a d'abord vivement été frappée de ſes ridicules, enſuite l'habitude les lui a fait paroître moins grands; &, ce qui eſt incroyable, elle a fini par en adopter pluſieurs.

Dori. Je crois entendre ouvrir une porte—C'eſt elle peut-être qui vient.—Ecoutez-moi, Juliette, cachez-lui bien cette converſation, tâchez d'acquérir une connoiſſance détaillée de ſes affaires, dès aujourd'hui, s'il eſt poſſible; vous m'en rendrez compte ce ſoir. D'ailleurs, peut-être elle-même me confiera-t-elle ſon embarras.

Jul. Ah! Madame, ſa reconnoiſſance & ſa tendreſſe pour vous ſont extrêmes; mais ſon ame eſt ſi fiere! Elle vous doit tant! Non, la crainte ſeule des ſecours que vous pourriez lui offrir, l'empêchera de vous témoigner la confiance dont vous êtes digne.

Dori. Elle n'a pas craint d'abuſer de celle de ſon mari, & n'oſe, dans cette extremité, recourir à moi! Ah! Juliette, ne confondons point avec l'orgueil la vraie délicateſſe: l'un égare & conduit à l'ingratitude; l'autre eſt le guide le plus ſûr & le plus éclairé que l'eſprit & la raiſon puiſſent choſir. Eh quoi! dédaigner les bienfaits de l'amitié, avoir la coupable

& folle inconséquence de rougir d'accepter ce qu'on voudroit pouvoir offrir ; risquer de se perdre, plutôt que de s'adresser à sa véritable amie, à celle qui lui tint toujours lieu de mere ; redouter de lui avouer ses fautes, de lui demander des conseils, des secours ; ah, Ciel, est-ce là de la délicatesse, de la justice, de la reconnoissance ?

Jul. De grace, Madame, calmez-vous, je crois l'entendre.

Dori. Oui, c'est elle. Comme elle a l'air triste !

Jul. L'entretien de M. l'Intendant ne l'aura pas égayée.

SCENE III.

JULIETTE, DORIZÉE, LA MARQUISE *en robe du matin.*

Germ. JULIETTE.—Ah ! ma tante, vous voilà ! je vous cherchois.—Pourquoi donc ne m'avez-vous pas fait avertir ?

Dori. On m'a dit que vous aviez affaire.

Germ. Eh ! ne dois-je pas tout quitter pour vous ? (*Elle lui baise la main. Dorizée la regarde un moment en silence.*) Vous regardez ma coëffure, vous la trouvez ridiculement haute, peut-être.

Dori. Non, je n'y pensois pas. Qu'im-

porte la maniere dont on eſt coëffée ; mais je remarquois avec peine que vous êtes étonnamment maigrie & changée.

Jul. Ah ! pour cela oui.

Dori. Vous veillez beaucoup, je parie.

Germ. Il le faut bien, quand on vit dans le monde.

Dori. J'y ai vécu auſſi ; ce temps même n'eſt pas fort éloigné, & je ne veillois pas.

Germ. Cependant le bal——

Dori. Et—ne veillez-vous qu'au bal ?

Jul. Un peu auſſi pour le Pharaon ; un peu dans les petits ſoupers donnés à Madame la Vicomteſſe.—Mais avec cela Madame communément eſt toujours dans ſon lit à cinq heures du matin.

Germ. Une autre fois, Juliette, vous répondrez quand on vous queſtionnera, & je vous prie que ce ſoit avec moins d'exageration. Sortez. (*Juliette ſort.*)

Dori. Vous la traitez bien mal.

Germ. Quoi ! lorſqu'elle cherche à me calomnier près de vous ?

Dori. Eh ! que vous importe ? N'êtes-vous pas toujours ſûre que je vous croirai de préférence à toute autre ? Dites-moi poſitivement que vous ne jouez ni ne veillez d'habitude ; malgré la bonne opinion que j'avois de Juliette, je ſerai certaine qu'elle n'a pas dit la vérité : quoiqu'elle ſoit fort au-deſſus de ſon état, je ne puis cependant balancer un moment, entre l'aſſurance d'une femme-de-chambre & la vôtre. Vous ne répondez point.

Germ. (*après un moment de ſilence.*) Ma tante, Juliette n'a dit que l'exacte vérité.

Dori. Et ſans cette explication, vous l'accuſiez cependant de vous calomnier.

Germ. J'ai eu tort ; mais vous voyez du moins que je le répare ſans detour. J'ai cédé au premier mouvement d'impatience qu'a dû m'inſpirer cet empreſſement de vous apprendre des choſes qu'elle étoit ſûre que vous blâmeriez.

Dori. Puiſque vous les faites ſans ſcrupule, en ſachant vous même qu'elles peuvent me déplaire, pourquoi craindre que j'en ſois inſtruite ? N'êtes vous pas votre maïtreſſe ? Je n'ai ſur vous que les droits que votre amitié peut me donner ; quand vous vous y refuſerez, je n'ai plus ni reproches à vous faire ſur vos fautes, ni conſeils à vous offrir.

Germ. Ah ! ne me parlez point ainſi, vous me percez l'ame. Pourriez-vous me ſoupçonner d'oublier ce que je vous dois, & de ne pas avoir pour vous tout le reſpect & tout l'attachement de la fille la plus tendre ? Combien de fois j'ai gémi de cette longue abſence qui m'a ſéparée de vous ! Ah ! plût au Ciel que vous ne m'euſſiez jamais quittée ! Non, ma tante, mon cœur eſt toujours le même, vous y conſerverez à jamais tous vos droits, & croyez que la crainte de vous affliger pourroit ſeule mettre des bornes à ma confiance.

Dori. (*l'embraſſant.*) Hélas ! eſt-il rien de plus affligeant pour moi, que de vous en voir manquer ?——Achevez donc de me faire lire dans ce cœur naturellement ſi ſenſible & ſi

vrai, & qui vient peut-être de ne s'ouvrir qu'à demi.

Germ. (*avec embarras.*) Qu'exigez-vous ? —D'ailleurs, je n'ai point de secrets.—Il est vrai que depuis quelque temps je me suis livrée à un genre de vie trop fatiguant pour moi ; mais j'y renoncerai sans peine, & je sens que l'occupation & la solitude conviennent mieux à mon caractere que toute cette vaine dissipation.

Dori. La solitude n'est faite ni pour votre âge, ni pour votre état. Ne sauriez-vous renoncer aux abus d'une dissipation excessive, sans devenir sauvage ? Ce ne seroit, mon enfant, que changer de folie. Vous devez vivre dans le monde ; jouissez des plaisirs innocents qui s'y trouvent ; donnez à la société sept heures de la journée ; mais du moins employez le reste à cultiver votre esprit & vos talents. Voilà tout ce que j'avois exigé de vous, & ce que vous m'aviez promis. Nous étions convenues aussi que vous ne joueriez point aux jeux de hasard.

Germ. Tout cela est vrai ; mais j'ai toujours joué un jeu si médiocre !

Dori. Les jeux de hasard sont toujours chers & dangereux, sur-tout lorsqu'ils conduisent jusqu'à cinq heures du matin : d'ailleurs, ce sont eux qui donnent à une femme la réputation de joueuse ; & je vous ai parlé tant de fois des inconvénients affreux d'une telle réputation !

Germ. Vous m'avez quittée, je me suis

égarée ; vous revenez, je retrouve mon guide ; je me corrigerai, n'en doutez pas.

Dori. Je vois du moins que votre cœur n'eſt point changé—tout peut ſe réparer, j'en ſuis ſûre à préſent.—Que faites-vous ce ſoir ?

Germ. Je n'ai point d'engagement. J'attends du monde ce matin ; mais ce ſoir je ſerai libre.

Dori. Voulez-vous me donner à ſouper ?

Germ. Si je le veux !——Eſt-il rien que je puiſſe préférer jamais au bonheur d'être avec vous ? Je ſerai ſeule.

Dori. Puis-je y compter ?

Germ. Ah ! ſoyez-en ſûre ; il n'y a point de tiers avec vous, qui ne me fût importun.

Dori. Vous m'aimez donc toujours ?

Germ. Autant que ma vie, & je le ſens plus que jamais.

Dori. Vous avez un moyen bien facile de me le prouver.

Germ. Ah ! comment ?

Dori. En m'accordant une confiance entiere—mais nous cauſerons ce ſoir. Promettez-moi ſeulement de répondre ſans détour à toutes les queſtions que je vous ferai.

Germ. Ah ! je pourrois deſirer que vous ignoraſſiez mes fautes ; mais mentir, & ſur-tout avec vous, non, ma tante, vous ne le craignez pas.

Dori. Il ſuffit, je ſuis parfaitement tranquille & contente—mais il faut achever votre toilette. Adieu, ma chere fille ; à ce ſoir, nous reprendrons cette entretien.

(*Elle l'embraſſe.*)

Germ. Que vos bontés me rendent heureuse !

Jul. (*survenant.*) Madame, voilà un billet, & l'on attend la réponse.

Dori. Allons, mon enfant, je vous laisse. A ce soir. (*La Marquise conduit Dorizée, elles s'embrassent au bout du sallon.*)

Jul. (*les regardant.*) Madame est toute attendrie—je suis tentée de croire qu'elle aura tout avoué. Ah ! que je le voudrois !

SCENE IV.

LA MARQUISE, JULIETTE, UN VALET-DE-CHAMBRE, UN LAQUAIS.

Germ. (*revenant.*) VENEZ m'embrasser, ma chere Juliette, & recevoir mes excuses de la maniere dont je vous ai parlé tout-à-l'heure.

Jul. (*baise la main qu'elle lui tend, la Marquise l'embrasse.*) Des excuses !——

Germ. Oui, cette expression n'est pas trop forte. N'avez-nous pas été la compagne de mon enfance ? N'êtes-vous pas l'amie que ma tante m'a donnée ?—Elevée avec moi, élevée par elle, que de titres vous avez pour m'être chere !——Ah ! Juliette, que n'ai-je profité comme vous de l'éducation que j'ai reçue.—Hélas ! je n'ai jamais senti mes torts avec autant d'amertume qu'aujourd'hui.

Jul. Ah ! Madame, de quel attendriſſement vous me pénétrez !—— Je l'avois prévu, que cet entretien ſalutaire vous rendroit entiérement à vous-même.

Germ. Ma tante !—que je l'aime !—quelle ame peut ſe comparer à la ſienne ! quelle raiſon ! quelle douceur ! quelle charmante & tendre indulgence !

Valet. (*apportant un billet.*) Madame, c'eſt de la part de Madame la Baronne de Saint-Phar, & l'on attend la réponſe.

Germ. Il ſuffit.—(*Elle lit.*) (*Le Valet-de-Chambre ſort.*) Quelle importunité !—Mais il faut bien répondre.—Qu'ai-je fait du premier billet ?—Ah ! le voici.—Allons, je vais écrire, Juliette, pendant que vous acheverez de me coëffer. Mettez ſeulement quelques fleurs dans ma tête—à la hâte.—(*Elle ſe met à ſa toilette, & prend ſon écritoire.*)

Jul. (*à part.*) Ces maudits billets, je le parie, vont la diſtraire de ſes bonnes diſpoſitions.—(*Juliette prend des fleurs dans un carton.*) Madame veut-elle cette guirlande de Roſes ?

Germ. Tout ce que vous voudrez, cela m'eſt égal. (*Juliette s'approche & la coëffe.*) (*La Marquiſe cherchant ſur ſa toilette.*) Où donc eſt mon cachet ?—(*Elle apperçoit la figure de biſcuit.*) Ah ! Juliette——

Jul. Quoi donc, Madame, je vous ai piquée ?——

Germ. Eh ! non. Regardez donc la jolie choſe !

Jul. Ah ! ce n'eſt que cela ?—C'eſt une

galanterie de Madame la Vicomteſſe ; il y a même un billet par-là. (*Elle cherche avec la queue de ſon peigne.*) Tenez, le voici.

Germ. Comment ne me parlez-vous pas de cela ? (*Elle lit le billet.*)

Jul. Je l'avois oublié. Je ſuis ſi blaſée ſur toutes ces figures de l'amitié, & les autels de l'amitié, & les chiffres !——.

Germ. Son billet eſt charmant, & cette attention a réellement beaucoup de grace.

Jul. (*à part.*) Oui, tout-à-fait.

Germ. Ah ! convenez, Juliette, que cette figure eſt raviſſante ; elle a une expreſſion !—

Jul. Moi, je ne lui vois qu'un viſage fade & long, qui me paroît d'une inſipidité à donner des vapeurs. (*Elle bâille.*)

Germ. (*ſéchement.*) Vous êtes difficile. Pour moi, je la trouve charmante.

Jul. C'eſt tout ce qu'il faut.

Germ. (*ſe regardant dans un miroir.*) Comme vous m'avez coëffée !—Mais c'eſt affreux ! —Donnez-moi encore une branche de roſes— & puis cachetez mes lettres, & portez-les. (*Juliette cachette avec de pains à chanter. La Marquiſe raccommode ſa coëffure.*)

Laquais. Madame, c'eſt de la part de Madame la Comteſſe de Roſanne.—(*Il lui donne un billet, la Marquiſe lit.*)

Jul. Et de trois !

Laquais. Madame la Marquiſe Sophie & Madame de Torvures ont envoyé ſavoir des nouvelles de Madame.

Germ. C'eſt bon. Il n'y a point de réponſe à ce billet. Juliette, donnez-lui ceux que

vous venez de cacheter.—(*Le Laquais s'en va.*) (*La Marquiſe au Laquais.*) Ecoutez, il faut aller ſavoir des nouvelles de Madame Dorville.

Jul. Eſt-ce qu'elle eſt malade ?

Germ. Oh ! non, mais elle avoit hier un peu de migraine à l'Opéra.—(*Au Laquais.*) Et puis de Madame de Germeuil—entendez-vous ?

Laquais. Oui, Madame. (*Il ſort.*)

Germ. (*Se coëffant toujours.*) Une épingle —raccommodez donc cette boucle.—(*Elle ſe regarde.*) Il eſt vrai que je ſuis aujourd'hui d'un changement.

Jul. A la vie que vous menez, cela eſt tout ſimple ; & ſi cela continue, dans deux ans vous ne ſerez plus du tout jolie.

Germ. Je ne m'en ſoucie guere ; ne faut-il pas toujours finir par-là ?

Jul. Oui ; mais en vieilliſſant avant le temps, on détruit ſa ſanté, & ce malheur eſt très-réel. D'ailleurs, Madame, ſi vous êtes ſi peu attachée à votre figure, pourquoi ces toilettes éternelles qui conſument un temps que vous pourriez bien mieux employer ?

Germ. Vous avez raiſon, d'autant plus que la toilette me fatigue & m'ennuye à l'excès.

Valet. Mademoiſelle le Doux demande ſi elle peut entrer.

Jul. Ah ! bon, voici à préſent les Marchandes de modes.

Germ. Renvoyez-la, je n'ai beſoin de rien.

Valet. Elle dit qu'elle ne deſire que l'honneur de voir Madame, & de lui montrer des

modes nouvelles. D'ailleurs, elle vient de la part de Madame la Vicomteſſe.

Germ. Ah ! cela eſt différent. Eh bien, dites-lui qu'elle entre ; mais prévenez-la bien que je ne veux rien acheter.

Jul. (*à part.*) Eh oui, belle réſolution !

Germ. Il faut bien s'en débarraſſer---

Jul. La voici avec toute ſa boutique.

SCENE V.

LA MARQUISE, JULIETTE, LE VALET-DE-CHAMBRE, LE LAQUAIS, Mademoiſelle LE DOUX, UNE FILLE DE BOUTIQUE, *portant pleuſieurs cartons.*

Germ. (*ſe levant de ſa toilette.*)

BON jour, Mademoiſelle le Doux ; vous ſerez bien mécontente de moi, car je ne vous acheterai décidément rien.

Le Doux. Eh, mon Dieu ! Madame, ce n'eſt pas l'intérêt qui me guide ; mais je ſais que perſonne n'a plus de goût que Madame la Marquiſe, & je voulois ſeulement lui faire voir que je ne ſuis pas tout-à-fait indigne d'obtenir ſa protection.

Germ. La Vicomteſſe Dorithée m'a ſouvent parlé de vous.

Le Doux. Elle a mille bontés pour moi—& puis il y a un ſi grand plaiſir à travailler pour elle; ſa figure feroit valoir l'ouvrage le plus médiocre——(*Tout en parlant, Mademoiſelle le Doux étale differents chiffons.*) Pour moi, Madame, j'ai une fantaiſie qui m'empéchera de faire fortune; c'eſt que je n'ai d'adreſſe que pour les jolies perſonnes, & jamais je n'ai recherché la pratique des laides.

Jul. (*à part.*) Elle ſait ſon métier.

Germ. (*examinant tous les chiffons.*) Ah! voilà un drôle de bonnet!

Le Doux. Je l'ai inventé & fait cette nuit: je l'ai nommé *l'Eſpiegle*; il ſiéroit bien à Madame.

Germ. Vous êtes très aimable, Mademoiſelle le Doux——Juliette, venez donc voir *l'Eſpiegle.* Il eſt joli, au vrai.

Jul. Mais, ſi donc, Madame, il eſt hideux!

Germ. (*le plaçant au-deſſus de ſa tête, & ſe regardant dans le miroir.*) Oh, la bonne figure!——Regardez donc, Mademoiſelle le Doux, j'ai l'air d'une folle avec votre Eſpiegle.

Le Doux. Ah! Madame, je voudrois que vous fuſſiez peinte comme cela. En vérité, ce bonnet vous va ſi bien, que ſi vous ne le prenez pas, je ſerai véritablement inconſolable. Ce n'eſt aſſurément pas pour la conſequence du bonnet; car ce matin Madame de Larcé a voulu me l'acheter.

Germ. Madame de Larcé!—Ah! par ex-

ſimple, elle eſt un peu vieille pour prétendre encore à l'eſpiéglerie.

Le Doux. Auſſi n'ai-je jamais voulu le lui vendre. Tenez, Madame, il ne peut convenir qu'à vous—Madame la Vicomteſſe eſt bien jolie; mais elle n'a pas la vivacité, la phyſionomie de Madame; & ce bonnet-là ne lui ſéroit ſûrement pas autant.

Germ. De quel prix eſt-il?

Le Doux. Madame remarquera qu'il eſt d'une blonde comme ſûrement elle n'en a jamais vu, & qu'il y a beaucoup d'ouvrage; malgré cela, il n'eſt que de ſix louis.

Germ. Ah! par exemple, je l'aurois eſtimé plus cher.

Jul. En effet, une aune de blonde, & une demi-aune de gaze pour ſix louis, cela eſt bien bon marché.

Germ. Ah! j'entends la voix de la Vicomteſſe.

Jul. Allons, bon; tous les chiffons vont reſter ici.

Germ. Ah! c'eſt elle. (*Elle ſort en courant pour aller au-devant d'elle.*)

SCENE VI.

JULIETTE, Mlle. LE DOUX.

Jul. (*à part.*) NE diroit-on pas qu'elle va la retrouver après une abſence d'un an ? Elles ſe ſont quittées cette nuit à quatre heures. Quelle exagération que tout cela !—Mais c'eſt la mode.

Le Doux. (*à part.*) Je vois qu'il faut gagner cette fille. (*Haut.*) Mademoiſelle, on m'a dit que vous aimiez beaucoup Madame Girard, qui fournit ordinairement Madame la Marquiſe. Je crois que ſi j'étois connue de vous, vous ne me verriez point avec peine ici.

Jul. Mademoiſelle, vous êtes mal informée ; car loin d'aimer Madame Girard, je ne la puis ſouffrir.

Le Doux. Ah ! je ſuis charmée que vous me parliez à cœur ouvert ; je ne veux faire tort à qui que ce ſoit : mais puiſque vous connoiſſez Madame Girard, je vous dirai franchement que je ne la crois pas digne de la confiance des perſonnes honnêtes. Elle n'eſt pas plus adroite qu'une autre, & elle eſt d'ailleurs d'une avidité, d'une avarice—Mais moi, je vous aſſure que je ſais bien reconnoître les procédés qu'on a pour moi.

Jul. (*à part.*) Je la vois venir—ceci ne m'eſt pas nouveau.

Le Doux. Je voudrois bien, Mademoiſelle, qu'il y eût dans ma boutique quelque choſe qui pût vous plaire. Ce demi-négligé, par exemple.

Jul. Il eſt fort à mon gré ; mais vous avez-là un petit manteau qui me tourne la tête.

Le Doux. (*A part.*) Elle en agit ſans façon—(*Haut.*) En effet, la dentelle en eſt ſuperbe, mais il eſt fort à votre ſervice, ainſi que le bonnet.

Jul. Oh ! cela ſeroit trop cher pour moi.

Le Doux. Vous moquez-vous, Mademoiſelle ? je vous prie de me permette de vous offrir ces deux bagatelles. Je ne demande que votre amitié.

Jul. Et la pratique de Madame.

Le Doux. (*en riant.*) Mais cela va ſans dire.

Jul. Gardez vos chiffons, Mademoiſelle le Doux ; vous m'avez jugée d'après toutes les femmes-de-chambre que vous avez connues ; moi, je n'aurai point l'injuſtice de confondre toutes les marchandes de modes avec vous. Une autre fois ſoyez donc plus circonſpecte, & ſouvenez-vous que, dans tous les états, on peut trouver des ſentiments nobles & de l'honneur.

Le Doux. (*à part.*) Quelle humeur biſarre & revêche !

Jul. Mais voilà Madame qui revient.

SCENE VII.

JULIETTE, Mlle. LE DOUX, LA MARQUISE, LA VICOMTESSE.

(*La Marquiſe & la Vicomteſſe arrivent en ſe tenant ſous le bras*.*)

Dor. (*à la Marquiſe.*) QUEL prix, mon cœur, vous attachez à une attention ſi médiocre! (*Elle l'embraſſe.*)

Germ. Oh! cela eſt charmant! Tenez, la voilà encore ſur ma toilette; car je ne l'ai découverte que dans l'inſtant——Juliette, prenez-la, & portez-la dans mon cabinet.

Jul. Quoi, Madame?

Germ. Cette figure de biſcuit; mais prenez bien garde de la caſſer.

Jul. (*à part.*) La perte, en effet, ſeroit grande——(*Elle prend la figure, & s'en va.*)

Dor. A préſent, occupons-nous un peu de Mademoiſelle le Doux. (*A la Marquiſe:*) N'eſt-ce pas, mon cœur, qu'elle eſt aimable? ——Mademoiſelle le Doux, avez-vous des Pouffs?

---

* Toutes les fois que les deux amies ſe diſent des choſes *ſenſibles*, elles doivent ſubitement prendre une petite voix claire & traînante, ſe regarder tendrement en penchant la tête, s'embraſſer ſouvent, &c.

Le Doux. Oui, Madame; tenez en voilà un d'une grande fraîcheur.

Dor. C'eſt un monſtre—Montrez-moi autre choſe; apportez nous ce grand carton (*A la Marquiſe :*) Aſſeyons-nous. (*Elles s'aſſeyent.*)

Germ. Oui, donnez-le nous ſur nos genoux —là, fort bien. (*La Vicomteſſe & la Marquiſe tirent du carton differents chiffons.*)

Dor. Voilà un aſſez joli chapeau—Il eſt commun pourtant. Mademoiſelle le Doux, il faut que je faſſe un travail avec vous ſur les chapeaux; je vous donnerai des idées.

Le Doux. Madame a tant d'imagination!

Germ. Mademoiſelle le Doux, tenez, mettez tout ceci à part pour moi.

Dor. Ah! mon cœur, prenez encore ce bonnet; en voici un tout pareil dont je m'empare.

Germ. Allons, volontiers.

Dor. A l'exception des deux chapeaux, je prends tout ce qui reſte dans le carton. Mademoiſelle le Doux, faites-le porter dans ma voiture. (*Elle prend le carton.*)

SCENE VIII.

JULIETTE, Mlle. LE DOUX, LA MARQUISE, LA VICOMTESSE.

Jul. (*à la Vicomteſſe.*) ON demande à quelle heure Madame veut ſes chevaux?

Dor. Qu'on ne les ôte pas, je vais m'en aller. (*A la Marquiſe :*) A propos de chevaux, que je vous conte quelque choſe de charmant. Hier la Baronne étoit priée à un dîner de noce, il y avoit un Pharaon. Elle eſt arrivée à deux heures ; & en entrant dans le ſallon, elle a très-froidement demandé ſes chevaux pour le lendemain à midi.

Germ. Ah ! cela eſt fort drôle !

Dor. Ce qui l'eſt moins, c'eſt que la malheureuſe a perdu deux mille louis ; qu'elle n'a que deux mille écus de penſion, & qu'elle ne ſait ou donner de la tête. Il ne faut pas parler de cette aventure, nous lui avons promis le ſecret.

Jul. (*à part.*) Il eſt bien gardé !

Dor. Si cela étoit ſu, elle ſeroit brouillée ſans retour avec ſa famille.

Germ. Cela eſt affreux. (*la Marquiſe & la Vicomteſſe ſe parlent à l'oreille.*)

Le Doux. (*à part.*) Je ſuis charmée de ſa-

voir cela, j'en ferai mon profit. *(Haut.)* Ces Dames n'ont plus rien à m'ordonner ?

Germ. Adieu, Mlle. le Doux—Juliette, dites qu'on ne laisse entrer personne---Entendez vous ?

Jul. Oui, Madame. *(Elle sort avec Mlle. le Doux, qui remporte ses cartons.)*

SCENE IX.

LA MARQUISE, LA VICOMTESSE.

Germ. J'ESPÉROIS, ma chere amie, que vous dineriez avec moi.

Dor. Eh ! ne suis-je pas engagée à une lecture, à un thé—Ah ! j'ai oublié mon sac à parfiler ; que je suis étourdie ! Je m'ennuyerai à la mort——Je ne puis entendre lire sans parfiler.

Germ. Quel est l'ouvrage qu'on doit vous lire ?

Dor. C'est un Poëme.

Germ. Ah ! du Chevalier d'Herbain, je parie ?

Dor. Justement. Il avoit quelque envie de le faire imprimer ; mais vous connoissez le Chevalier, il est d'une modestie, d'une simplicité !—Le nom d'auteur lui fait une peur affreuse, comme il le dit lui-même, il n'écrit que pour l'amusement de ses amis.

Germ. Cependant l'autre jour je l'ai entendu lire ſon Poëme à ſoixante perſonnes.

Dor. Bon ! aujourd'hui nous ſerons plus de cent ; mais c'eſt qu'il eſt ſi répandu ; il a beaucoup d'amis—Je ſuis outrée que vous ne veniez pas à cette lecture ; mon cœur, ſavez-vous que nous ne nous verrons guere aujourd'hui ?

Germ. A propos, dites-moi donc pourquoi vous êtes ſi parée dés le matin ?

Dor. Eh ! mon Dieu, c'eſt que je ne rentrerai pas chez moi de la journée. A cinq heures, je vais à la Comédie Françoiſe, de-là je reviens vous prendre, nous allons voir le ballet nouveau ; nous faiſons deux ou trois viſites, & puis ſouper chez l'Ambaſſadeur. Nous jouerons au Pharaon ; j'y ſuis ruinée, n'importe ; j'ai pour lui une paſſion auſſi conſtante que malheureuſe—Jé finirai par quitter le jeu & le monde, tout cela m'excede ; au vrai je ne ſuis bien qu'avec vous, ou abſolument ſeule ; je deviens miſanthrope, je vous en avertis : ſi vous ſaviez toutes les méchancetés que j'éprouve ——& puis je m'affecte d'un rien. On eſt bien à plaindre d'être douée d'une certaine ſenſibilité, c'eſt un préſent du Ciel bien funeſte. —Mon cœur, avez-vous là du rouge ? c'eſt que le mien eſt un peu trop pâle.

Germ. En voilà. (*La Vicomteſſe ſe place devant la toilette, & met du rouge.*) Je vous aſſure que vous êtes, ce matin, bien en beauté, & miſe à peindre. Si Madame de Sémure vous voit aujourd'hui, vous la ferez mourir de dépit.

Dor. L'horrible chose que l'envie ! comme elle enlaidit l'objet qui l'éprouve !

Germ. Oh, cela est vrai——Mon cœur, avez-vous pensé à nos habits pour ce quadrille ?

Dor. Oui, mon enfant. Je crois, à ne vous rien cacher, qu'il fera un peu de bruit, notre quadrille—Nous ferons encore six répétitions, n'est-ce pas ?

Germ. Assurément.

Dor. Comment trouvez vous Madame de Blémont, qui a manqué la derniere pour aller solliciter ses Juges, pour aller parler à son Rapporteur ?

Germ. Mais on dit que ce procès est très-important, il décide de sa fortune.

Dor. A la bonne heure ; mais elle pouvoit fort bien remettre ses Juges à un autre jour. En tout elle a des manieres provinciales, Madame de Blémont ; elle a beaucoup vécu dans ses terres.

Germ. Elle a du mérite, à ce que disent ses parents.

Dor. Cela peut être; mais c'est un mérite qui n'est assurément pas brillant. Avez-vous remarqué comme les coudes de son panier sont toujours tombants; elle a la plus mauvaise grace——Je ne sais pas pourquoi elle est de notre quadrille ; elle le déparera.

Germ. Elle ne danse pas mal, & elle est jolie.

Dor. Oh ! jolie, vous êtes bien bonne. Elle a pu l'être, mais elle n'est plus jeune ; elle a au moins vingt-sept ans, quoiqu'elle ne

s'en donne que vingt-quatre—— Mais, ma chere amie, il faut que je vous quitte.

Germ. Quoi! déja.

Dor. Nous nous reverrons ce ſoir. J'ai mille choſes à vous dire; j'ai beſoin d'ouvrir mon cœur à mon amie; je vous aſſure que j'ai plus d'un chagrin, & ſi je n'avois pas autant de courage.

Germ. Vous m'inquiétez.

Dor. Je vous conterai tout cela à l'Opéra —A propos, mon cœur, prenons-nous cette petite loge, vous êtes-vous décidée là-deſſus?

Germ. Mais ſi cela vous convient———

Dor. Cela me charmera. Ce ſera un moyen de plus d'être avec vous.

Germ. Eh bien, j'y conſens.

Dor. Adieu, mon chat. *(Elle l'embraſſe.)* Ce petit entretien m'a fait du bien, j'avois du noir quand je ſuis venue—Adieu, ma chere amie—Connoiſſez vous ma voiture neuve?

Germ. Non, mon cœur. Eſt-elle là-bas?

Dor. Oui. Venez la voir, elle eſt raviſſante.

Germ. Allons, volontiers. *(Elle ſe prennent ſous le bras, & s'en vont.)*

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, JULIETTE.

Germ. JULIETTE, préparez ma robe verte brodée, je m'habillerai bientôt.

Jul. Quoi, Madame, pour ſouper ici tête-à-tête avec Madame votre tante!

Germ. Eh! mon Dieu, j'étois engagée depuis huit jours à un ſouper d'Ambaſſadeur, la Vicomteſſe me l'a rappellé.

Jul. Mais, Madame, vous avez donné votre parole à Madame Dorizée de l'attendre ce ſoir, & en vérité vous pouvez bien lui ſacrifier un ſouper de cent perſonnes, dont la plus légere excuſe vous dégagera facilement.

Germ. Oui, mais la Vicomteſſe ne me le pardonneroit jamais.

Jul. Madame votre tante ſera fort en droit de vous pardonner encore moins.

Germ. Je le crains, car je ſuis perſuadée qu'elle trouvera ma raiſon très-mauvaiſe.

Jul. Oh, déteſtable, ſoyez-en ſûre.

Germ. Cela eſt fort embarraſſant—aſſurément je ſerois au déſeſpoir de déplaire à ma tante, & aucune crainte pour moi ne peut être comparée à celle-là. Mais, Juliette, vous l'avou-

erai-je ; l'idée de ce tête-à-tête avec elle, que je desirois si vivement ce matin, maintenant me trouble & m'inquiete.

Jul. Quoi, se peut-il ?

Germ. Ah ! ce changement ne vient point de mon cœur—dans tout autre temps je sacrifierois tous les plaisirs du monde au bonheur si doux de passer une soirée seule avec ma tante. Oui, Juliette, il est bien vrai que la sagesse & la raison s'expriment par sa bouche. Quel plaisir je goûtois à l'écouter, quand je suivois ses conseils ! A présent elle me persuade toujours ; mais en même-temps ses discours me font éprouver une confusion secrete, & des regrets dont je ne puis vous dépeindre l'amertume. Hélas ! il faut sans doute ne s'être jamais égarée, pour jouir de tout le charme des leçons de la vertu.

Jul. Il est vrai qu'autrefois en vous détaillant tous les devoirs d'une femme, on vous offroit l'image fidelle de votre vie.

Germ. Ah ! Juliette, & j'ai pu négliger & perdre un semblable bonheur !

Jul. Vous le retrouverez, & l'expérience y joindra une vertu de plus, la méfiance de vous-même. (*Un Valet-de Chambre paroît.*)

Germ. Que voulez-vous ?

Valet. C'est un Peintre qui apporte à Madame trois portraits.

Germ. Ah ! je sais ce que c'est. Allez les placer dans mon cabinet à la suite des autres. (*Le Valet-de-Chambre sort.*)

Jul. Neuf & trois font douze———l'on

n'a communément que les portraits de ſes amies intimes ; ainſi, Madame, vous avez douze amies intimes ; je vous en fais mon compliment.

Germ. Non, je n'ai d'amie intime que la Vicomteſſe, les autres ne ſont que des liaiſons.

Jul. Cependant je vous vois pour toutes ces Dames les mêmes attentions ; vous leur rendez les mêmes ſoins, à peu de choſes près : elles ſont ſur la petite liſte ; vous les accablez de careſſes ; dans la moindre abſence vous leur écrivez ; quand vous les rencontrez, vous avez toujours quelques ſecrets à leur dire à l'oreille ; ſi l'une d'elles eſt malade, vous paroiſſez éprouver les plus vives inquiétudes, & vous courez vous enfermer avec elle. Si ce n'eſt pas-là de l'amitié, quel nom, Madame, doit-on donner à de telles démonſtrations ? Ah ! ma chere maîtreſſe, permettez-moi de vous le dire, votre ame & votre eſprit devroient vous préſerver du travers de ſuivre cette mode ridicule, & vous faire mépriſer ces vaines & puériles affectations. Pardonnez à mon zele, il m'emporte ; mais mon devoir eſt de vous offrir la vérité, je vous crois digne de l'entendre.

Germ. Vous ne vous trompez pas, Juliette ; je ſais du moins connoître le prix de vos conſeils & de votre amitié ; croyez même qu'il y a des moments où je ſuis tout auſſi choquée que vous l'êtes, des ridicules que vous me dépeignez : la vie que je mene, me déplaît ; mais elle m'a fait malheureuſement contracter l'habitude de l'indolence & de la pareſſe ; j'ai perdu le goût de l'occupation ; j'ai négligé de cultiver ces talents qui m'attiroient autrefois tant de

louanges, & je ſuis éffrayée du travail & du temps qu'il me faudroit pour me remettre au point où j'étois. Voilà ce qui m'arrête, je vous l'avoue.

Jul. Il eſt vrai, Madame, que ſi vous balancez encore long-temps, vous pourriez bien à la fin vous aviſer trop tard de vous remettre à l'étude. Mais, de bonne foi, penſez-vous que dix-huit mois de déſœuvrement ayent pu vous faire perdre le fruit de quinze ans de travail & d'application? Enfin, Madame, ſi la tête vous tournoit de cette diſſipation dans laquelle vous vivez, ſi vous ne trouviez rien de comparable au bonheur de faire des viſites, d'aller aux ſpectacles, & de jouer au Pharaon, je concevrois qu'il doit vous en coûter pour faire à la raiſon un tel ſacrifice; mais le monde vous fatigue, vous excede.

Germ. Souvent cela eſt vrai—mais cependant, Juliette, quoique j'aye naturellement autant d'averſion que de mépris pour la coquetterie, je ne ſuis pas toujours abſolument inſenſible au plaiſir de plaire.

Jul. Fort bien, j'entends. Vous n'êtes pas fâchée de vous montrer, & de remarquer qu'on vous a trouvée jolie, n'eſt-ce pas?

Germ. Oui; mais c'eſt un plaiſir ſi court & ſi peu vif!

Jul. Ah! cela doit être; car vous partagez ce triomphe avec tant d'autres, que, pour peu que vous ayez d'amour-propre, vous ne devez pas vous contenter de celui-là. Il faut que je vous conte à ce ſujet, ce que j'entendis dire l'autre jour: c'étoit à cette belle fête que don-

na M. l'Ambaſſadeur ; vous y étiez avec Madame la Vicomteſſe, & vous fixiez l'une & l'autre une grande partie des regards ; j'étois dans la foule, & j'écoutois les jugements qu'on faiſoit ſur vous deux ; je ne vous déguiſerai point qu'ils furent preſque tous à l'avantage de Madame la Vicomteſſe. L'on vous comparoît l'une à l'autre ; & l'éclat, la régularité, la nobleſſe de la figure de votre amie, réunirent tous les ſuffrages. J'en étois outrée ; car moi, Madame, je vous trouve plus jolie. Mais j'éprouvai bien une autre colere : tout-à-coup, auprès de ce groupe d'hommes dont j'écoutois l'entretien, paſſe & s'arrête cette nouvelle mariée, qui eſt toujours ſi parée, ſi peu jolie, & qui fait tant de mines ; je ne me ſouviens plus de ſon nom.

Germ. Madame d'Ervignac ?

Jul. Juſtement. Eh bien donc Madame d'Ervignac, après avoir fait à ces Meſſieurs cent minauderies, plus déſagréables les unes que les autres, & tous ces tortillements de tête que vous lui connoiſſez, paſſa & ſuivit ſa belle-mere dans une autre piece. Elle laiſſa mon groupe dans une telle admiration de ſes charmes, qu'il ne fut plus queſtion que de la louer. On vanta ſa grace, ſa phyſionomie : on convint unanimement qu'elle étoit mille fois plus agréable, plus piquante, (pardonnez-moi ma ſincérité) que vous, Madame, & même que Madame la Vicomteſſe Dorothée, qu'on avoit trouvée ſi charmante l'inſtant d'auparavant.

Germ. Mais cela n'eſt pas croyable ; Madame d'Ervignac eſt véritablement laide.

Jul. Oh ; j'en conviens ; mais le récit que je vous fais, n'en eſt pas moins fidele. Tenez, j'étois avec le maître-d'hôtel de M. l'Ambaſſadeur, qui ſe divertit auſſi beaucoup de cette converſation.

Germ. Je parierois que votre groupe étoit compoſé de la plus mauvaiſe compagnie.

Jul. Mais c'étoient des hommes que j'ai vus très-ſouvent chez Madame ; par exemple, M. le Vicomte d'Elbi & ſon frere, M. de Royanne, M. le Chevalier d'Herbain, & cinq ou ſix autres.

Germ. Le Chevalier d'Herbain en étoit ?

Jul. Ah, mon Dieu, oui ! & c'étoit un des plus paſſionnés pour Madame la Vicomteſſe, & enſuite pour Madame d'Ervignac, malgré toutes les fadeurs qu'il vous dit quelquefois à votre toilette ; mais voilà, Madame, comme ſont tous les hommes, & voilà pourquoi il eſt ſi malheureux d'attacher un grand prix à la beauté. Quelque jolie qu'on puiſſe être, il eſt poſſible d'être effacée par une autre ; & ce qui eſt plus piquant encore, & cependant très-commun, c'eſt de ſe voir préférer la figure la plus médiocre. Ainſi un ſuccès univerſel dans ce genre, eſt une chimere : le caprice ſans raiſon le donne aujourd'hui, & de même le ravira demain. Mais le triomphe qui ne tient ni à la fantaiſie, ni à la mode, & qui, dans tous les temps, à tous les âges, peut véritablement ſatisfaire l'amour-propre, c'eſt celui d'intéreſſer par ſon caractere & par ſa conduite ; de plaire par les graces, par l'eſprit, & par les charmes des talents.

Germ. Allons, Juliette, voilà qui eſt décidé, je vais me remettre à l'étude ; des demain je commencerai. Faites accorder mon *piano-forte*, ma harpe ; préparez mon chevalet, mes couleurs ; placez dans ma bibliotheque tous les livres d'hiſtoire que ma tante m'avoit donnés, & brûlez tous mes romans.

Jul. Ah ! quelle bonne réſolution, pourvu qu'elle ſoit durable !

Germ. Elle le ſera, n'en doutez pas—Mais que nous veut-on ?

Laquais. (*à la Marquiſe.*) Madame, cette pauvre femme d'une de vos terres, qui eſt déja venue hier, demande à vous parler.

Germ. Dites-lui qu'elle attende. (*Le Laquais ſort.*)

Jul. C'eſt ſans doute cette femme dont la maiſon a été brûlée ?

Germ. Eh, mon Dieu, oui !—Elle a grand beſoin de ſecours, & je ſuis bien malheureuſe de ne pouvoir lui en donner dans ce moment.

Jul. La bonté du cœur, ſans une ſage économie, ne peut cauſer que de vains regrets ; vous l'éprouvez, Madame ; il n'eſt pas poſſible d'être en même-temps prodigue & bienfaiſante.

Germ. Toute réflexion faite, je jouerai ce ſoir au Pharaon ; ſi je gagne, j'aurai le plaiſir de tirer cette pauvre femme de l'état où elle eſt.

Jul. Et ſi vous perdez ?

Germ. Ah ! je gagnerai, j'en ſuis ſûre ; mon motif me portera bonheur.

Jul. En ſoulageant cette femme, vous fe-

rez une action ſatisfaiſante pour vous, mais non pas une bonne action.

Germ. Comment ?

Jul. N'avez-vous pas des créanciers ? Peut-on être véritablement généreux, ſi l'on manque de juſtice ? Eſt-il permis de jouir du plaiſir ſi noble de donner, quand on ignore comment on pourra payer ſes dettes ?

Germ. Ah ! vous avez raiſon, Juliette, & vous me faites cruellement ſentir l'horreur de ma ſituation. Quoi ! je ne puis offrir aux infortunés qu'une compaſſion infructueuſe pour eux, & déchirante pour moi ! Ainſi je dois me défendre de la pitié ; je dois repouſſer loin de moi ce mouvement ſi naturel, ou du moins je n'y dois pas céder ; ce qui ſeroit vertu dans une autre, ne ſeroit pour moi qu'une foibleſſe. J'ai des dettes, il faut les acquitter ; voilà mon premier devoir, je le ſais, je le ſens ; mais, quoi qu'il en ſoit, il faut ſecourir cette femme. Juliette, informez-vous poſitivement de ſa ſituation——Quelqu'un vient ; que je ſuis fâchée de n'avoir pas fait défendre ma porte !

Jul. Mais, c'eſt Madame la Vicomteſſe.

Germ. Tout m'eſt à charge en ce moment. (*Juliette ſort.*)

SCENE II.

LA VICOMTESSE, LA MARQUISE.

Dor. COMMENT, mon cœur, vous n'êtes pas encore habillée; mais quelle paresse!

Germ. J'ai un mal de tête inoui.

Dor. Il faut sortir, cela le dissipera——Le Pharaon le fera passer, j'en suis sûre.

Germ. En vérité, il m'est impossible de m'habiller & de souper dehors.

Dor. Et que dira l'Ambassadeur?

Germ. Mon cœur, vous voudrez bien vous charger de mes excuses, n'est-ce pas?

Dor. Mais je suis très-capable de lui manquer de parole aussi, moi, d'autant mieux que je ne suis pas en bonne disposition aujourd'hui——J'ai mal aux nerfs—& puis je suis coëffée à faire horreur——Allons, je vous tiendrai compagnie; nous causerons, nous nous coucherons de bonne heure; cela vaut beaucoup mieux.

Germ. J'en suis outrée; mais je ne peux vous offrir à souper, parce que, restant chez moi, ma tante viendra sûrement passer la soirée ici.

Dor. Ah! par exemple, le procédé est nouveau! je ne m'engage à ce souper d'Am-

baſſadeur que pour être avec vous ; vous n'y voulez plus aller, j'y conſens : mais il faut que vous ayez la bonté de m'admettre en tiers entre Madame votre tante & vous ; il me ſemble que cela eſt juſte.

Germ. Mais vous vous ennuyerez à la mort.

Dor. Il eſt certain que Madame votre tante ne m'égayera pas ; elle eſt aſſurément très-reſpectable ; mais elle a un air de ſévérité qui m'en impoſe, je vous l'avoue——Je parie que je ne lui plais pas ?

Germ. Quelle idée !

Dor. J'en ſuis certaine ; toutes les tantes & toutes les belles-meres me prennent en averſion dès la premiere vue. Mais écoutez, il me vient une idée excellente ; il faut abſolument que nous paſſions la ſoirée enſemble, parce que, plaiſanterie à part, j'ai réellement les choſes du monde les plus importantes à vous dire. Voici ce que j'imagine : écrivez à Madame votre tante que je ſuis malade, & que je vous ai demandé en grace de venir ſouper avec moi.

Germ. Ah ! diſpenſez moi de cet artifice ; je me ſuis promis de n'en employer jamais avec une perſonne à qui je dois autant de reconnoiſſance que de tendreſſe.

Dor. Voilà une très-belle phraſe ; mais elle n'a pas le ſens commun : il n'y a point d'artifice là-dedans, car je vous jure que je ſuis très-malade, & j'exige que vous ſoupiez avec moi ; ainſi vous ne direz que la vérité.

Germ. Quelle folie !——Mais vous n'êtes point malade.

Dor. Mais ne vous disois je pas tout-à-l'heure que j'avois mal aux nerfs—D'ailleurs, tout ce thé que j'ai pris ce matin, me cause un mal de cœur———Enfin, pour mettre votre conscience en repos, je vous promets de ne prendre ce soir que de l'eau de fleur d'orange. Etes-vous contente ; vous reste-t-il encore quelques scrupules ?—Vous riez ; allons, je prends ce sourire pour un consentement. Donnez-moi cette preuve d'amitié, mon cœur, je vous en conjure. (*Elle l'embrasse.*) J'y serai véritablement sensible—J'ai des conseils à vous demander ; je veux vous confier toutes mes peines —Vous me guiderez ; vous me consolerez, & je ne puis différer cet entretien, car ma situation est véritablement pressante ; il faut que je prenne un parti, & votre opinion seule peut me décider.

Germ. On ne peut vous résister. Allons, je vais donc écrire à ma tante : ce mensonge me coûte beaucoup, je ne vous le cache pas.

Dor. Bon, elle ne le saura jamais.

Germ. Cela est impossible ; car je suis bien sûre de le lui avouer demain.

Dor. Mais c'est de la folie que cela—Où donc est votre écritoire ?

Germ. La voici.

Dor. Allons, mon cœur, écrivez. (*La Marquise s'assied & écrit ; la Vicomtesse pendant ce temps-là se regarde dans un miroir & s'ajuste.*) Comme je suis ébouriffée !——Il faut que je fasse encore baisser le siege de ma voiture—— Mon cœur, aimez-vous la couleur de ma robe ? —Je la trouve un peu fade—D'ailleurs, elle

eſt médiocrement bien garnie—C'eſt pourtant de Mademoiſelle le Doux : Ah ! mon Dieu, à propos de Mademoiſelle le Doux, comment ai-je pu oublier de vous parler d'une choſe dont je ſuis réellement affectée juſqu'au fond de l'ame ?

Germ. Quoi donc ?

Dor. Vous connoiſſez ma ſenſibilité, & vous allez juger du chagrin que je dois reſſentir. Vous vous rappellez bien l'hiſtoire que j'ai contée ce matin de la Baronne, devant Mademoiſelle le Doux.

Germ. Oui, ces deux mille louis perdus au Pharaon.

Dor. Eh bien, cette pauvre Baronne doit à Mademoiſelle le Doux beaucoup d'argent : Mademoiſelle le Doux, d'après ce qui m'eſt échappé ce matin, a craint pour ſon mémoire ; elle a été trouver les parents de la Baronne, & leur a tout conté.

Germ. Cela eſt horrible.

Dor. Pour comble de malheur, la Baronne a une belle-mere qui ne joue qu'au loto, & un beau-pere qui ne joue qu'aux échecs, de maniere que ſa faute a paru un crime impardonnable. La famille a tenu conſeil ; il s'agiſſoit d'une abſence de deux ans ; de partir pour un vieux château dans le fond du Limouſin—de paſſer-là deux étés—enfin, des horreurs que je ne vous détaillerai pas, car cela fait fremir. Au milieu de tout ce train, la Baronne au déſeſpoir m'a écrit, & m'a inſtruite de cette cruelle hiſtoire.

Germ. Et ſavoit-elle que vous étiez la cauſe de ſon malheur ?

Germ. Eh, vraiment oui ; Mademoiſelle le Doux l'avoit dit ; de maniere que ce billet m'a percé l'ame. J'ai été ſur le champ chez la Baronne, pour l'engager à tout nier à ſa famille, parce que je me ſerois chargée de lui trouver l'argent dont elle avoit beſoin ; mais elle avoit fait des aveux ſi formels, que nous n'avons pu employer ce moyen. Alors j'ai été chez la belle-mere ; j'ai tout rejetté ſur moi ; je lui ai dit que j'avois entraîné la Baronne, que j'étois ſeule coupable de ſa faute. Enfin, je lui ai parlé avec une telle éloquence que j'ai obtenu ſon pardon. Il eſt vrai que la Baronne n'aura plus la permiſſion de me revoir ; c'eſt un des articles du raccommodement ; mais je m'y ſoumets ſans peine, puiſqu'il aſſure ſa tranquillité.

Germ. Voilà une déſagréable aventure !

Dor. Je ſuis d'autant plus impardonnable d'en avoir parlé devant Mademoiſelle le Doux, que je ſavois qu'elle connoiſſoit la Baronne ; car je l'ai vue chez elle vingt fois ; mais j'ai toujours la tête ſi occupée, ſi remplie d'affaires —Et cela me donne une telle diſtraction.

Germ. Mon cœur, j'imagine qu'après cet événement, vous quitterez Mademoiſelle le Doux ?

Dor. Ah ! je ſuis furieuſe contre elle. Aſſurément elle m'a compromiſe de la maniere la plus affreuſe ; mais il faut être juſte, il n'y a qu'elle qui ſache faire des pouffs & garnir un petit habit.

Germ. Qui vient nous interrompre ?

Dor. C'eſt Juliette.

SCENE III.

LA VICOMTESSE, LA MARQUISE, JULIETTE.

Jul. MADAME, je viens vous avertir que Madame Dorizée arrive ici dans l'inſtant ; elle eſt entrée chez Madame votre belle-mere ; elle va venir ſans doute dans un moment pour vous voir, que faudra-t-il lui dire ?

Germ. Dans ce cas, le billet que j'avois commencé eſt inutile. Il faut renoncer à notre projet, mon cœur, vous le voyez ; car certainement je ne lui ferai pas fermer ma porte.

Dor. Pourquoi donc renoncer à notre projet ? Eh bien, vous lui direz ce que vous deviez lui écrire.

Germ. Mentir en parlant, eſt bien plus difficile.

Dor. Bon ! c'eſt de la lâcheté que cela. Dès qu'on s'y décide, qu'importe la maniere ? Je découvre que vous avez beaucoup plus de foibleſſe que de ſcrupules. Allons, allons, ayez donc du caractere ; vous avez trop d'eſprit pour avoir tant d'irréſolutions.

Germ. Mais ma tante a vu votre voiture ; comment puis-je lui dire que vous êtes malade ?

Dor. Deſcendez chez votre belle-mere ; vous lui direz qu'afin de vous voir plutôt, je

je vous ai envoyé mon carrosse ; rien n'est plus simple. Pendant ce temps, je resterai ici jusqu'à ce qu'elle soit partie.

Juli. (*à part.*) Voilà ce qui s'appelle du génie, de l'invention.

Dor. Allons, ma chere amie, ne perdez point de temps.

Germ. En vérité, je vous donne-là une grande preuve d'amitié.

Dor. Songez donc combien nous serons heureuses ce soir, de pouvoir nous parler en toute liberté, sûres de n'être point interrompues ;— mais dépêchez-vous ; allons, descendez.

Germ. Mon cœur, comme vous abusez de *mon sentiment* pour vous !——Adieu donc ; car il faut toujours finir par faire tout ce que vous voulez. (*Elle sort.*)

SCENE IV.

LA VICOMTESSE, JULIETTE.

Jul. (*à part.*) QUELLE humeur tout ceci me donne ! (*Haut à la Vicomtesse.*) Madame n'a besoin de rien?

Dor. Que de votre société, Mademoiselle Juliette ; je ne veux point que vous vous en alliez.

Jul. Madame me fait trop d'honneur.

Dor. Vous aimez votre maîtresse à la folie :

c'eſt un grand titre auprès de moi.—Vous avez été élevée avec elle ?

Jul. Oui, Madame, je dois tout aux bontés de Madame Dorizée.

Dor. C'eſt une perſonne très-eſtimable que Madame Dorizée.——Vous faites honneur à ſes ſoins.——Vous étiez orpheline, je crois ?

Jul. Non, Madame, j'ai le bonheur d'avoir un pere & une mere que je chéris, & qui ſont dignes par leurs vertus, de toute ma tendreſſe ; l'éducation (ſi fort au-deſſus de mon état) que j'ai reçue, loin de mettre entre eux & moi de la diſtance, n'a fait que me montrer mieux à cet égard l'étendue de mes devoirs, & me rend des liens ſi doux auſſi chers qu'ils ſont reſpectables & ſacrés.

Dor. Quel bon, quel charmant naturel !—Cela eſt drôle, elle m'a fait venir les larmes aux yeux. Oh bien ! à préſent j'aime véritablement Madame Dorizée, qui vous a donné ces excellents principes.

Juli. Ils tiennent aux ſentiments les plus naturels, ils ſont dans tous les cœurs ; la mauvaiſe éducation les altere, la bonne conſiſte ſeulement à les développer.

Dor. Je l'écouterois toute la journée avec intérêt.—En vérité, Juliette, vous me ſurprenez—mais beaucoup—Je me ſens un véritable mouvement d'amitié pour elle—Juliette, il faut que je vous embraſſe.

Jul. Madame——

Dor. Elle eſt charmante !—L'air ſi doux, ſi ſage—& le bon cœur.—Son pere & ſa mere ſont bien heureux—Réellement je ne reviens

pas de l'attendriſſement qu'elle ma cauſé—Dites-moi, Juliette, vous avez paſſé près de deux ans en Province avec Madame de Germini ? Vous deviez lui être d'une grande reſſource, car je m'imagine que la vie de château eſt une triſte choſe.

Jul. Madame y étoit heureuſe ; elle n'y trouvoit que des plaiſirs ſimples, mais dont on ne ſe laſſe jamais.

Dor. Oui, je conçois cela—J'aime auſſi la campagne--J'ai naturellement des goûts champêtres—Des ruiſſeaux, des gazons, des fleurs, ſont des objets raviſſants ; mais quand tout cela eſt gelé, l'hyver, que devient-on ?

Jul. La muſique, le deſſin, la lecture nous occupoient une partie du jour ; & les ſoirs, Madame, au milieu de ſa famille, ne regrettoit ni les fêtes, ni les bals, ni les plaiſirs de Paris.

Dor. Il n'y a rien de plus aimable que Madame de Germini, mais elle n'eſt pas gaie.

Jul. Elle l'étoit dans ce temps-là.

Dor. Oui, elle n'avoit nul ſoin, nulle inquiétude ; ſa ſanté étoit meilleure—Elle eſt bien changée depuis un an ; elle m'inquiete—On m'a dit qu'il y avoit du déſordre dans ſes affaires——

Jul. Non, Madame, je ſuis ſûre qu'elles ſont dans le meilleur état. Madame eſt ſi raiſonnable à tous égards !

Dor. Je crois qu'elle doit beaucoup à vos conſeils.

Juli. Je n'ai jamais eu l'occaſion de lui en donner ; ſa conduite eſt parfaite ſur tous les points.

Dor. *(avec emphaſe.)* Il eſt certain que c'eſt une charmante perſonne !—J'ai un *ſentiment* pour elle——Elle a *un attrait* pour moi—Ce qu'elle m'inſpire, *a quelque choſe de ſi vif & de ſi tendre*, que véritablement c'eſt de la *paſſion* ; & puis il y a une telle conformité dans notre *maniere d'être*, une telle *ſymphatie* entre nous, qu'il étoit impoſſible que nous ne nous aimaſſions pas à la folie.

Jul. (*à part.*) Bon, nous voilà dans tout le galimathias de l'exagération & de la ſenſibilité.

Dor. Mais n'entends-je pas un carroſſe qui ſort de la cour ?

Jul. C'eſt apparemment Madame Dorizée qui s'en va.

Dor. Allez, je vous prie, vous en informer, ma chere Juliette.

Jul. Ah ! voici Madame—

Dor. La viſite n'a pas été longue.

SCENE V.

LA VICOMTESSE, LA MARQUISE, JULIETTE.

Dor. EH bien, comment cela s'eſt-il paſſé ?

Germ. (*triſtement.*) Comme nous en étions convenues ; j'ai fait toute l'hiſtoire que vous avez compoſée ; ma tante a paru le croire dès

le premier mot, ne m'a fait nulle queſtion, & s'en eſt allée ſur le champ.

Dor. Cela eſt charmant ; nous allons paſſer une délicieuſe ſoirée——J'ai encore quelques affaires qu'il faut que je termine ; je vais vous quiter, mais je reviendrai de bonne heure. Adieu, mon enfant——A propos, ſavez-vous que j'aime Juliette à la folie ; nous venons d'avoir une converſation très-ſérieuſe——Elle m'a charmée ; j'envie votre bonheur d'avoir auprès de vous une perſonne ſi aimable—— Voyez donc comme elle rougit——bonne, ſpirituelle, modeſte ; il ne lui manque pas une qualité.——

Germ. Malgré ce qu'elle vous en montre, croyez qu'il faut plus d'un jour pour les connoître toutes, & pour les apprécier.——

Dor. Ah ! je croirai volontiers tout ce qui peut être à ſon avantage——Mais il faut que je m'arrache d'ici.

Germ. Où allez-vous ?

Dor. Chez des marchands ; y voulez-vous venir ?——

Germ. Non ; j'ai trop mal à la tête.

Dor. Et moi je ſuis excédée de la fatigue de ma journée——Et tout ce que je ſuis obligé de faire demain——A midi nos expériences ſur l'air fixe ; à une heure la courſe——de-là à l'Académie Françoiſe, pour entendre ce diſcours de réception ; & puis à la foire voir la danſe des chiens ; & puis à Verſailles——Véritablement je ne conçois pas comment, avec ma ſanté délicate & foible, & mes criſpations

de nerfs, je puis avoir la force de mener un tel genre de vie.

Germ. Il vous convient apparemment, puiſque vous l'avez adopté.

Dor. Non——c'eſt que j'ai une complaiſance exceſſive——car naturellement je ſuis pareſſeuſe. Le Chevalier d'Herbain a dit de moi que je n'avois de vivacité que dans l'imagination, & d'*énergie* que dans le caractere. Et cela eſt très-vrai; cela me peint parfaitement; j'aime la tranquillité, le calme, le recueillement; c'eſt une ſi délicieuſe choſe que le repos!——Mais qui peut ſuivre ſes gôuts?—— *(Elle regarde ſa montre.)* Mon Dieu! ſix heures un quart. Adieu, ma chere amie, je ſerai ici dans une heure & demie au plus tard. (*Elle l'embraſſe, & fait quelques pas pour s'en aller.*) Ah! j'oublioís.—Mon cœur, qui eſt-ce qui fait vos chambrelouques?

Jul. Madame Bertrand.

Dor. Ah! Juliette, vous me l'enverrez—& quand je reviendrai tout-à-l'heure, je me déſhabillerai, & vous m'en prêterez une—C'eſt le bonheur de la vie, qu'une chambrelouque.—Adieu, petit cœur. (*Elle embraſſe la Marquiſe, & s'en va.*)

SCENE VI.

LA MARQUISE, JULIETTE.

Juliette, après un moment de silence, pendant lequel la Marquise rêve toujours.

VOUS rêvez, Madame, c'est dommage ; votre distraction vous a fait perdre un bel éloge des chambrelouques, & une parfaite définition du bonheur.

Germ. (se parlant à elle-même.) Je suis persuadée que ma tante a vu que je mentois, cela devoit être écrit sur mon visage.—Ah ! que tout cela me fait de peine, que je suis contrariée, triste & malheureuse.—Tout se réunit pour m'affliger aujourd'hui. En revenant de chez ma belle-mere, j'ai rencontré cette pauvre femme dans mon anti-chambre, elle s'est jettée à mes pieds avec ses enfants, elle m'a fait un mal—Je lui ai dit d'attendre—Juliette, je veux absolument la secourir.

Jul. Mais, Madame, il faut cinq cents francs ; & si elle n'a point cet argent ce soir, demain à la pointe du jour son mari est traîné en prison.

Germ. (*détachant son collier.*) Eh bien, allez vendre ce cœur de diamants ; il a coûté soixante louis, vous en trouverez bien vingt. Allez, ne perdez pas un moment.

Jul. Mais, Madame, je ne connois point de Bijoutier——

Germ. (*avec impatience.*) Donnez, donnez, j'irai moi-même—Dites qu'on mette mes chevaux.——

Jul. Votre cocher n'eſt point ici ; Madame a dit qu'elle ne ſortiroit pas----D'ailleurs, c'eſt aujourd'hui fête, toutes les boutiques ſont fermées.

Germ. (*avec emportement*) La vraie difficulté, c'eſt votre peu de zele—Vous n'en avez que pour me dire des choſes dures—que pour m'affliger, que pour me faire ſentir à quel point je ſuis à plaindre——Des raiſonnements, de l'humeur, de la bruſquerie, voilà ce que vous appellez de l'attachement——Je ne veux plus de ſermons ; je ne veux plus de réponſes——Si cela ne vous convient pas, je ne vous retiens point, vous êtes libre.

Juli. Non, je ne le ſuis pas : Madame votre tante m'a miſe auprès de vous, & m'a demandé, pour prix de ſes bienfaits, d'y reſter. Je dois donc, Madame, ſupporter votre colere, votre injuſtice, & juſqu'à votre haine, ſans avoir la reſſource d'un domeſtique ordinaire, la poſſibilité de ſe retirer. Je puis ne me préſenter devant vous que lorſque vous me demanderez—mais pour ſortir de votre maiſon, Madame, il faut que j'en ſois formellement chaſſée par vous.

(Elle ſort.)

SCENE VII.

LA MARQUISE *seule.*

(*Elle tombe dans un fauteuil, après un moment de silence.*

QUEL reproche cruel elle vient de me faire——Eh quoi! j'outrage une personne qui m'a consacré sa vie!——J'abuse de sa situation, de son attachement——De son attachement! Puis-je me flatter d'en inspirer? Ah! sans doute, ce n'est que celui qu'elle doit à ma tante, qui la retient auprès de moi.——Ne me l'a-t-elle pas dit? Elle m'aimoit autrefois pour moi-même——Mais comment conserver le cœur de ceux qui nous entourent, si nous perdons les vertus qui les ont attachés? —— Quelle réflexion accablante!——Enfin, je n'ai donc plus personne à qui je puisse confier mes peines! Ma tante!——J'ai mépriſé ses conseils, j'ai trahi ses espérances.——Je pourrois encore recourir à sa pitié; mais je ne voudrois rien devoir qu'à sa tendresse; & j'ai mérité de la perdre sans retour——Et celui qui, jusqu'ici, ne fut pour moi que l'ami le plus aimable & le plus indulgent——que pensera-t-il à son retour? Comment pourrai-je soutenir sa présence & ses justes reproches, & comment pourrai-je supporter la vie sans son estime?——Juste Ciel! dans quel abyme suis-je tombée?——

Mes vrais, mes ſeuls amis s'éloignent de moi, j'en ſuis abandonnée. Que me reſte-t-il ? des liaiſons frivoles, qui n'ont ſervi qu'à m'égarer —Il me ſemble que je ſuis ſeule dans l'univers —tout ſe réunit à la fois pour m'accabler & me déſeſpérer.

(*Elle retombe dans ſon fauteuil.*)

SCENE VIII.

LA MARQUISE, UN VALET-DE-CHAMBRE.

Germ. ON vient—cachons, s'il eſt poſſible, le déſordre affreux où je ſuis—(*Elle ſe leve.*) Que voulez-vous.

Valet. Madame, ce ſont des lettres de la petite-poſte.

Germ. (*les décachette & les parcourt.* (*Apart.*) Voilà trois créanciers que j'avois oublié—Et des plaintes, des menaces—Quelles humiliations !—(*Au Valet-de-chambre.*) Que faites-vous-là ? Laiſſez-moi ſeule.

Valet. Madame—c'eſt que—

Germ. Quoi ?

Valet. C'eſt que je voudrois bien que Madame eût la bonté de me donner un à-compte ſur mes mémoires.

Germ. Dans ce moment cela m'eſt impoſſible.

Valet. Comme Madame vient de donner

cinq cents francs à cette femme dont la maiſon a été brûlée, je croyois—

Germ. Moi !——je ne lui ai rien donné : malheureuſement je ne puis la ſecourir.

Valet. Madame eſt maîtreſſe de dire ce qui lui plaît ; mais la femme ſort d'ici dans l'inſtant : elle m'a conté la généroſité de Madame, & ma montré l'argent.

Germ. Comment ?——mais cela n'eſt pas vrai.

Valet. Elle a bien dit que Madame ne vouloit pas qu'on le ſût ; mais elle nous l'a confié à Lapierre & à moi.

Germ. O Ciel ! qu'eſt-ce que j'entrevois ? —Appellez-moi Juliette.

Valet. Oui, Madame.——Voilà mon mémoire ; je ſupplie Madame d'y jetter les yeux, & de ſe reſſouvenir que j'ai une femme & cinq enfants, & que je ſuis leur ſeule reſſource.

Germ. Je m'en occuperai, je vous le promets ; mais allez-moi chercher Juliette, qu'elle vienne ſur le champ ; allez. (*Le Valet-de-chambre ſort. La Marquiſe continue.*) Juliette —oui, Juliette en eſt capable.—Grand Dieu ! dans l'inſtant même où je la traite avec tant d'injuſtice !—Ah ! que j'ai d'impatience de réparer mes torts.—Mais elle ne vient point ; je vais l'aller chercher.—Je crois l'entendre.—Ah, la voici.

SCENE IX.

LA MARQUISE, JULIETTE.

Germ. JULIETTE, vous avez secouru cette pauvre femme en mon nom ; vous vous êtes dépouillée de tout ce que vous possédiez, pour m'épargner la honte & la douleur d'abandonner cette infortunée ?---

Jul. Et, mon Dieu ! Madame, qui vous a dit cela ?

Germ. (*l'embrassant avec transport.*) Je t'ai deviné ; du moins mon cœur est capable de connoître & d'apprécier le tien.

Jul. Ce que j'ai fait, est bien simple ; j'avois cet argent ; mon pere & ma mere peuvent s'en passer ; je l'ai donné, de votre part, à cette femme, mais en ajoutant que vous lui défendiez d'en parler à personne.

Germ. Ainsi, Juliette, vous espériez me cacher un si juste sujet de reconnoissance.---- Ah ! de quel bonheur vous vouliez me priver ! ---Quoique je ne doive pas attribuer à votre amitié pour moi un procédé si noble & si touchant ; quoique vous m'ayez dit, Juliette, que le seul motif de toutes vos actions est votre attachement pour ma tante, je ne vous en aime pas moins---& je n'en suis pas moins sensible au plaisir d'admirer vos vertus.

Jul. Ah ! Madame, mon zele peut quelquefois être téméraire, indiscret, je le sens, je l'avoue ; mais je m'étois flattée que la cause qui le produit vous étoit si connue, que vous daigneriez toujours l'excuser. Non, Madame, j'ose le dire, quand vous paroissez douter de mon cœur, vous n'êtes pas de bonne foi. Non, je ne me persuaderai jamais que vous soyez capable d'une si grande injustice.

Germ. (*avec le plus grand attendrissement.*) Juliette, ma chere Juliette ! vous m'aimez donc toujours ?

Jul. Si je vous aime !---Ah ! Madame, puisque vous souffrez cette expression, je vous aime comme on doit aimer une bienfaictrice, une sœur, & l'objet du premier sentiment de mon ame. Songez donc, Madame, que nous n'avons pas vingt-deux ans, & qu'il y en a quinze que je vous aime. Tout ce qui vous touche m'est devenu personnel, vos peines sont les miennes ; je m'enorgueillis de vos succès, ou je m'afflige de vos fautes, parce que tout mon bonheur dépend de votre conduite & de votre réputation. Destinée dès l'enfance à vous consacrer ma vie, devant tout à votre famille & à vos bontés, pourrois-je, Madame, sans la plus affreuse ingratitude, avoir d'autres sentiments ?

Germ. (*l'embrassant.*) Ah ! que ne suis-je digne d'une amie telle que toi ?—Pardonne-moi mes torts, mes injustices, je les déteste. Ah ! Juliette, l'inquiétude & le chagrin ont cruellement altéré mon caractere ; je ne le sens que trop.---Ma situation m'accable, je l'avoue ;

je n'y vois point de remede, & tout mon courage m'abandonne.

Jul. L'irréſolution & la foibleſſe aggravent tous les maux. Il y a plus de ſix mois, Madame, que vous vous repentez, & que vous formez le projet de mettre de l'ordre dans vos affaires, ſans avoir la force d'exécuter un deſſein ſi louable. Alors les moyens en étoient plus faciles. Plus vous balancez, & plus les difficultés augmentent.

Germ. Mais comment débrouiller ce chaos d'affaire ? Par où commencer.

Jul. Par ſavoir au juſte l'état de vos dettes.

Germ. Eh, mon Dieu ! je le ſaurai aujourd'hui : j'ai reçu un billet de l'homme que j'ai chargé de cette information ; il me mande qu'il viendra ce ſoir à huit heures me rendre réponſe.

Jul. Mais, Madame, combien à-peu-près croyez-vous devoir ?

Germ. Ah ! je crains bien que mes dettes ne ſe montent à près de quarante mille francs. Enfin, je ferai une réforme entiere ; j'abandonnerai ma penſion ; je ſaurai me paſſer de tout.——Ah ! puiſſe-je à ce prix réparer mes torts !

Jul. Vous ſaurez ce ſoir à huit heures l'état de vos affaires : mais, Madame, vous ſerez avec Madame la Vicomteſſe.

Germ. Comment ferai-je pour me débarraſſer d'elle ?——Elle voudra veiller : dans l'état où je ſuis, ce tête-à-tête m'excédera. J'ai envie de lui écrire qu'il m'eſt impoſſible de la recevoir.

Jul. Cela ne se peut pas; elle forceroit votre porte.

Germ. (*vivement.*) Il est cependant cruel d'être importunée à cet excès par une personne qu'on n'aime point—ou du moins qui est trop légere pour inspirer un sentiment bien tendre.

Jul. Qu'on n'aime point.——Vous l'avez dit, Madame, le mot vous est échappé.—Cependant elle forceroit votre porte, & même elle y seroit autorisée.—Voilà l'inconvénient de donner tous les droits de l'amitié *à une personne qu'on n'aime point.* Par vos démonstrations, vous avez contracté avec elle, & avec le monde, un engagement auquel vous ne pouvez vous soustraire tout-à-coup, sans être accusée d'inconséquence & de mauvais procédé. Il ne vous est pas possible de rompre avec elle; vous ne pouvez que vous en éloigner par degrés.

Germ. Comment ai-je pu former une semblable liaison?

Jul. Vous ne vous aimez ni l'une ni l'autre; le temps vous dégagera facilement. Mais, pour revenir à vos affaires, si vous le permettez, Madame, je les ferai ce soir à votre place; je verrai l'homme que vous en avez chargé; & après le départ de Madame la Vicomtesse, je vous rendrai compte de notre entretien.

Germ. J'y consens. Je vais chercher quelques papiers que j'avois oublié de lui remettre, & que vous lui donnerez.—Que je crains d'apprendre ce qu'il vous dira!——Vous ne m'en parlerez, ma chere Juliette, que lorsque la Vicomtesse sera partie; car je veux, s'il est

poſſible, lui cacher des peines que je ne puis confier qu'à vous ſeule.—Dites bien, ma chere amie, dites bien à cet homme, que s'il peut me tirer de cet affreux labyrinthe, ſans que M. de Germini & ma tante en ſoient inſtruits, je lui devrai plus que la vie, car je croirai lui devoir l'honneur. Il m'a donné cette eſpérance, ſi mes dettes ne paſſoient pas quarante mille francs. Rappellez-le lui.

Jul. Je n'oublierai rien, Madame, ſoyez-en ſûre.

Germ. Répétez-lui que je lui abandonnerai ma penſion pour le temps néceſſaire ; que j'en ſignerai l'engagement. Il a de grandes obligations à ma famille, faites-les valoir ; enfin, dites-lui qu'il eſt ma ſeule eſpérance & ma derniere reſſource.

Jul. Se peut-il, Madame, que vous recouriez ainſi à un étranger, quand vous avez une tante.

Germ. Je ne demande à cet étranger que de me prêter une partie de la ſomme dont j'ai beſoin, & j'en payerai l'intérêt. Cette ſomme après tout ne ſera pas bien conſidérable, car j'ai pluſieurs créanciers qui m'accorderont du temps.

Jul. Je le crois bien ; ils vous ont aſſez volée pour cela. Vous n'avez jamais examiné ni arrêté un mémoire ; vous ne ſavez le prix de rien, vous avez toujours tout acheté à crédit : voilà les principales cauſes de l'embarras où vous êtes. Mais n'en parlons plus, oublions le paſſé, & ne ſongeons qu'a l'avenir.

Germ. Ah ! ſi je puis payer mes dettes,

croyez-vous, Juliette, que j'en faſſe jamais de nouvelles ?

Jul. Si je croyois, Madame, qu'après la leçon que vous recevez, vous fuſſiez capable d'un tel égarement, je vous regarderois comme la perſonne la plus extravagante & la plus mépriſable. Jugez ſi je puis avoir une ſemblable penſée.

Germ. Ah ! Juliette, vous liſez bien dans le fond de mon ame.—Quand on a ſenti toute l'étendue de ſes fautes, quand on en a gémi ſincérement, il eſt impoſſible d'y retomber jamais. Mais ne perdons point de temps ; avant le retour de la Vicomteſſe, allons chercher ces papiers.——Venez, chere Juliette. (*Elle la prend ſous le bras*) dans mon cabinet. Venez. (*Elles ſortent.*)

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

JULIETTE *ſeule.*

SOIXANTE-ET-DIX mille francs !—— Elle doit ſoixante & dix mille francs !—Juſte

Ciel ! dans quel état ſeroit-elle à préſent, ſi elle ſavoit cette accablante nouvelle !——Cet homme ſur lequel elle comptoit tant, je l'ai trouvé d'une ſéchereſſe, d'une froideur.—Enfin, je viens d'écrire à Madame Dorizée ce triſte détail ; je ne doute pas de ſa généroſité ; mais la plupart de ces dettes ſont exigibles tout à-l'heure, pourra-t-elle y ſatisfaire ?—— Ma malheureuſe maîtreſſe, dans quel précipice on a ſu l'entraîner !—Sa ſituation me la rend mille fois plus chere encore. Quand elle étoit heureuſe, que j'étois loin de connoître toute la force du ſentiment qui m'attache à elle !—Elle ne ſe doute de rien encore ; elle ſoupe tranquillement avec Madame la Vicomteſſe. Depuis ce cruel entretien, je l'ai revue un moment ; mais j'avois ſi bien compoſé mon viſage, que loin d'y découvrir rien de fâcheux, j'ai cru m'appercevoir qu'elle concevoit de bonnes eſpérances.——Sa tante, ſa reſpectable tante ne l'abandonnera pas, j'en ſuis ſûre.— Mais ſoixante & dix mille francs ! les aura-t-elle ?——S'il faut les chercher & courir à des gens d'affaires, le ſecret ſera divulgué ! & l'éclat eſt tout ce que je crains !—On vient, je crois ; Ciel ! c'eſt Madame.—J'attends la réponſe de Madame Dorizée ; juſques-là diſſimulons, s'il ſe peut.

SCENE II.

LA MARQUISE, JULIETTE.

Germ. LA Vicomteſſe écrit un billet dans ma chambre, & j'ai ſaiſi ce moment pour vous dire un mot, ma chere Juliette; je ne veux pas vous faire de queſtions—mais tout-à l'heure vous paroiſſiez ſatisfaite.

Jul. Au nom de Dieu, Madame, ne montrez à Madame la Vicomteſſe ni trouble ni inquiétude, je vous en conjure: vous ſavez à quel point elle eſt indiſcrete. Prenez donc de l'empire ſur vous-même; ne vous laiſſez point abattre.——(*Elle lui prend la main & la baiſe.*) Ma chere maîtreſſe!——Ah, Madame, pardonnez!——*(à part.)* Je ne puis cacher ma douleur.

Germ. Juliette——tu pleures!——Ah, je ſuis perdue!——Il n'y a plus de reſſources, je le vois.

Jul. Eh, qu'ai-je donc dit?—Mais, Madame, raſſurez vous, non, rien n'eſt déſeſpéré——non, croyez-en ma parole; ce jour même terminera vos peines, je l'eſpere—j'en ſuis même ſûre.

Germ. Se pourroit-il?——Mais pourquoi donc ces larmes que je t'ai vu répandre?

Jul. C'eſt un moment d'attendriſſement

dont je n'ai pu me défendre—mais je vous jure que je ſuis contente—oui, je le ſuis.

Germ. Tu ne voudrois pas me tromper ?

Jul. (*à part.*) Hélas !—(*Haut.*) Tout ce que je puis vous dire, c'eſt que je ne ſuis pas encore parfaitement inſtruite de vos affaires ; l'homme que vous en avez chargé, n'a pas encore pu les examiner entiérement. Je lui ai donné vos papiers, & demain matin vous aurez une derniere & poſitive réponſe.

Germ. Mais du moins vous a-t-il donné quelque eſpérance ?

Jul. J'en ai beaucoup, & je les crois très-fondées.

Germ. Ah ! Juliette, vous me rendez la vie.

Jul. Reprenez donc votre gaieté, que Madame la Vicomteſſe ne puiſſe avoir aucun ſoupçon ; de grace, Madame, ſoyez avec elle comme à l'ordinaire.—Le ſecret eſt ſi eſſentiel !

Germ. Je me contiendrai, je vous le promets, mais cet effort eſt bien pénible.—A préſent que mes yeux ſont tout-a fait ouverts, ſi vous ſaviez à quel point elle m'eſt importune, comme elle me paroît folle, inconſéquente, ridicule !—& comme je vois clairement qu'elle ne m'a jamais aimée !—Mais paix—je crois l'entendre.

Jul. Oui, c'eſt elle.

SCENE III.

LA VICOMTESSE *en chambrelouque*, LA MARQUISE, JULIETTE.

La Dorizée à la Marquise.

J'AI fini mon billet.---Ah, ma chere Juliette, de grace, rendez-moi un service; allez me chercher mon sac à parfiler, que j'ai oublié là-dedans.

Germ. Et le mien aussi.

Jul. Oui, Madame. (*Elle sort.*)

Dor. J'ai une telle activité, qu'il m'est impossible de rester un moment oisive.---Que je plains les gens désœuvrés; l'occupation a tant d'attraits!---Je l'ai bien éprouvé l'été dernier; je fis un voyage charmant à la campagne; nous y menions véritablement une vie délicieuse---douce---simple.---Nous ne nous couchions jamais avant trois heures du matin.---Les toilettes du soir m'ennuyoient un peu; car on y étoit mise comme à Paris; mais d'ailleurs une liberté, une gaieté---& un jeu---ruineux à la vérité, mais j'y gagnai deux cents louis; puis des lectures ravissantes l'après-midi, pendant que nous parfilions.---Oh cela étoit à tourner la tête.

Germ. Quel ouvrage vous lisoit-on?

Dor. Mais——je ne m'en ressouviens pas

trop.——Je crois cependant que c'étoit un roman—mais un roman moral, philoſophique ; car aujourd'hui on trouve le ſecret de mettre de la philoſophie dans les ouvrages les plus frivoles. Le joli ſiecle que le nôtre !—Parlez un peu de philoſophie & de métaphyſique à nos meres & à nos belles-meres, vous verrez la mine qu'elles feront.—Ah ! voici nos ſacs.—Allons, faiſons notre établiſſement.

(*Juliette tire des fauteuils.*)

Germ. Une petite table.

Dor. Oui, là, entre nous deux.

Germ. Mon cœur, voilà votre ſac. (*Elles s'aſſeyent.*)

Dor. Quelle ſoirée nous allons paſſer ; que ne puis-je ainſi les donner toutes à l'amitié !—(*Elle lui tend la main.*) J'ai un mal d'eſtomac inoui. (*Elle bâille.*)

Germ. Et moi auſſi. (*Elle bâille.*)

Jul. (*à part.*) Cette charmante ſoirée commence bien vivement. Mais c'eſt ainſi que cela ſe paſſe toujours.

Germ. * Juliette, vous pouvez vous en aller. (*Juliette ſort. Après un grand ſilence, la Marquiſe continue.*) Mon cœur, avez-vous du gros or ?

Dor. Aſſurement, de l'or de bobines. Je n'en parfile jamais d'autre. En voulez-vous un fagot ? Allons, je vais vous donner un fa-

---

* Les deux amies doivent avoir dans toute cette Scene l'air de l'ennui & de la plus grande nonchalance, parler d'un ton froid & lent, & ſans ſe regarder.

got. C'eſt tout ce que j'aime, que de faire un fagot. (*Après un grand ſilence.*) Irez-vous mardi en traîneaux ?

Germ. Je ne crois pas. Et vous ?

Dor. Et mon Dieu, oui, j'irai, & jeudi auſſi.—Ce qui me contrarie à la mort—car je ſuis frileuſe à un excès !

Germ. (*après un grand ſilence.*) Mais quelle heure eſt-il ?

Dor. Je n'en ai point d'idée.—(*Elle bâille.*) Le temps paſſe ſi vite pour moi, quand nous ſommes enſemble.

Germ. (*bâille, enſuite elle regarde à ſa montre.*) Comment donc, il n'eſt pas onze heures !

Dor. Cela n'eſt pas poſſible ; il y a plus d'une heure que nous avons ſoupé. (*Elle regarde ſa montre.*) Dix heures trois quarts, cela eſt vrai.

Germ. A quelle heure avez-vous démandé vos chevaux ?

Dor. A une heure.

Germ. (*à part.*) Ah, Ciel !—Quelle contrariété !

Dor. Mais mon cocher eſt ſi peu exact, que je parie qu'il ne ſera pas ici avant deux.

Germ. (*à part.*) Cela eſt agréable.

Dor. Qu'avez-vous, mon cœur ? vous avez l'air de ſouffrir.

Germ. Oui, mon mal de tête augmente beaucoup.

Dor. Et moi, le parfilage me fait mal aux yeux.—J'ai des inquiétudes dans les jambes.—(*Elle ſe leve, & la Marquiſe auſſi.*)

SCENE IV.

JULIETTE, LA VICOMTESSE, LA MARQUISE.

JULIETTE *à la Vicomteſſe.*

MADAME—

Dor. Quoi, Juliette ?

Jul Il y a là-dedans une perſonne qui demande à vous parler, Madame.

Dor. A moi ?

Jul. Oui, Madame.

Dor. A l'heure, qu'il eſt, cela eſt ſingulier. Allons, j'y vais.

SCENE V.

LA MARQUISE, JULIETTE.

Germ. DU moins je vais reſpirer un moment.—Ah, je ſuis excédée !

Jul. J'avois prévu que la converſation entre vous ſeroit fort languiſſante—

Germ. Et cette fureur de reſter juſqu'à deux

heures du matin pour parfiler, ſans dire un mot ; cela eſt réellement inconcevable.

Jul. En veillant ainſi, elle ne ſe levera demain qu'à midi ; le dîner & ſa toilette la conduiront à l'heure des ſpectacles ; & puis ce ſera une journée de paſſée.—Si elle ſe couchoit de bonne heure, que feroit-elle de ſes matinées ?

Germ. Eſt-ce-là vivre ?——Elle eſt avec cela d'une légéreté ! Elle avoit, diſoit-elle tantôt, les choſes les plus intéreſſantes à me confier, des conſeils à me demander ; & ce ſoir elle a totalement oublié *ſes peines, ſes chagrins*, dont elle avoit tant d'impatience de me faire le détail.

Jul. Et vous ne le lui avez pas rappellé ?

Germ. Je m'en ſuis bien gardée ; car après tout, ſon ſilence me convenoit encore mieux que ſon entretien.

Jul. La voici. Elle a l'air bien affairée : je vous laiſſe ; ſûrement pour le coup elle a quelque ſecret à vous dire. (*Elle ſort.*)

SCENE VI.

LA VICOMTESSE, LA MARQUISE.

Dor. AH! mon cœur, vous me voyez dans une agitation, dans un trouble.

Germ. Que vous eſt-il donc arrivé ?

Dor. C'eſt une de mes femmes qui demandoit à me parler.

Germ. Eh bien ?

Dor. Eh bien, elle eſt venue m'avertir que ma belle-mere eſt dans une colere affreuſe contre moi. Elle a ſu toute l'hiſtoire de la Baronne ; elle eſt amie de ſes parents ; & cette perte au jeu, qu'on attribue à mes conſeils, a diſpoſé ma belle-mere à me faire le plus beau ſermon !——Imaginez-vous qu'elle eſt établie dans ma chambre, & qu'elle m'attend pour me prêcher.—Oh ! elle m'attendra long-temps, car je ſuis décidée à paſſer la nuit ici.

Germ. Mais quelle folie !

Dor. Mais voulez-vous que j'aille m'expoſer à une ſcene, ayant déja mal aux nerfs, après avoir ſoupé, & avec la ſenſibilité que vous me connoiſſez—non, cela eſt impoſſible. Je reſterai ici juſqu'à demain matin.—Nous cauſerons.—J'ai tant de choſes à vous dire !—Vous ne pouvez imaginer à quel excès je ſuis

à plaindre dans mon intérieur.—Vous me voyez ſouvent des moments de mélancolie. Cette inégalité eſt bien excuſable, & toute la philoſophie du monde n'eſt pas toujours ſuffiſante pour ſurmonter des peines qui touchent ſi ſenſiblement.

Germ. L'on doit du moins admirer votre courage, qui vous fait les diſſimuler ſi bien.

Dor. En effet, j'en ai, du courage.—Si je n'avois pas *du caractere & de la force*, que deviendrois-je?——Jugez de ma ſituation, la voici en deux mots: j'ai un mari qui ſe plaint de moi, & qui me contrarie ſans ceſſe; un beau-pere & une belle-mere qui ne peuvent me ſouffrir, & avec qui je ſuis forcée de vivre, puiſque je loge chez eux; j'ai cent ennemis qui me noirciſſent & me calomnient; &, excepté vous, je n'ai pas une ſeule amie.

Germ. Cette ſituation eſt affreuſe. Mais qu'avez-vous tenté pour l'adoucir?

Dor. Je tâche de me diſſiper; je ne reſte jamais chez moi; je ſors; je cours; je cherche des gens dont je ne me ſoucie guere, & qui ne m'aiment point, pour éviter ma famille qui me hait & me tourmente.

Germ. Mais on ne peut pas toujours fuir ſa famille, il faut bien la retrouver quelque fois, & rien ne peut ſouſtraire à l'autorité d'un mari. Ne vaudroit-il pas mieux tâcher de ſe faire aimer de ceux dont on dépend, que de les braver, de les irriter, & de les conduire peut-être à des extrêmités violentes?

Dor. Mais pour leur plaire, il faudroit preſque renoncer au monde; il faudroit reſter

chez ſoi une partie de la journée ; il faudroit y ſouper ſouvent, ne point faire des dettes, & ne point jouer au Pharaon.

Germ. (*riant.*) En effet, voilà des volontés bien dures & bien tyranniques.

Dor. Vous vous moquez.—Je comprends bien que ces volontés ne ſeroient pas tyranniques pour vous, & que vous vous y ſoumettriez ſans peine, vous qui êtes la raiſon même. Mais je n'ai pas eu l'avantage dont vous jouiſſez, celui de recevoir une éducation parfaite. On vous a donné mille talents, vous ſavez vous occuper, & vous pouvez reſter chez vous ſans ennui ; vous avez eu un excellent guide pour diriger vos premiers pas dans le monde ; vous avez reçu d'utiles conſeils qui doivent former votre eſprit & votre cœur : il n'eſt donc pas étonnant que vous ayez de l'ordre, de la raiſon, & des principes invariables. Si vous n'étiez pas, comme vous l'êtes, un modele de conduite & de ſageſſe, il auroit fallu que vous fuſſiez née imbécille, ou folle. Ainſi, ma chere amie, ne vous enorgueilliſſez pas trop de toutes vos perfections ; vous en devez la plus grande partie aux tendres ſoins de votre eſtimable tante.

Germ. (*à part.*) O Ciel ! quelle amere & juſte critique elle fait de moi, ſans le vouloir !

Dor. Pour moi, j'ai été miſe au couvent dès mon enfance, & je n'en ſuis ſortie que pour me marier ; vous êtes raiſonnable, & je ſuis étourdie, cela eſt dans l'ordre.——Je me ſuis livrée à la mode que j'ai trouvée établie dans le monde ; n'ayant nulle reſſource en

moi-même, j'en ai cherché dans une dissipation qui pouvoit seule m'arracher à l'ennui.

Germ. Mais vous êtes si jeune : vous pourriez encore acquérir des connoissances, des talents.

Dor. Je le voudrois, j'y fais ce que je puis. Je fais un cours de Physique ; j'ai un maître de billard ; je monte à cheval au manege ; j'apprends à mener une caleche : avec tout cela, quand je suis seule dans mon cabinet, je ne m'en trouve pas moins désœuvrée, & la retraite ne m'en est pas plus agréable.

Germ. Je le crois bien : le genre d'étude que vous avez choisi, ne doit pas vous être d'une grande ressource dans la solitude.

Dor. Mais cependant ce genre d'étude est très-à la mode, & toutes les femmes aujourd'hui s'y livrent également.

Germ. Laissons aux hommes les exercices violents & les sciences ; ils n'ont pas nos graces, nous n'avons pas leur force. Ils sont faits pour les grandes choses ; la témérité, l'audace, l'enthousiasme leur conviennent ; la modération, la raison & la douceur, voilà notre partage. En cherchant à nous ressembler, ils s'aviliroient ; & nous, en voulant les imiter, nous renonçons à tous nos agréments, & nous perdons les plus sûrs moyens de leur plaire.

Dor. Ainsi, mon cœur, vous condamnez une femme qui joue au billard, qui va à la chasse, & qui fait des cours de sciences ?

Germ. Il me semble qu'en toutes choses on ne doit condamner que l'excès. Une femme qui consacreroit toute sa vie aux occupations

dont vous parlez, & qui d'ailleurs ne cultiveroit aucun autre talent, me paroîtroit, je l'avoue, fort à plaindre ; car enfin, à quarante ans, on ne peut ni ſuivre une chaſſe, ni conduire une caleche.

Dor. Je n'ai jamais penſé à ce que je ferois à quarante ans.—Vous m'en donnez l'idée, il faut que je m'en occupe.—— Je ſerai outrée d'avoir quarante ans, j'entrevois cela.—Mon cœur, vous parlez comme un ange, vous m'avez perſuadé, & je vais quitter le cheval.—— Auſſi-bien il me donne des courbatures.—— Mais j'entends Juliette.——Que nous veut-elle ?

SCENE VII.

LA MARQUISE, LA VICOMTESSE, JULIETTE, *tenant deux dominos & des maſques.*

JULIETTE *à la Vicomteſſe.*

MADAME, voici les habits de bal que vous avez demandés.

Germ. Comment, des habits de bal !

Dor. Il y a aujourd'hui bal de l'Opéra.

Germ. Eh bien ?

Dor. Eh bien, mon cœur, nous allons y aller.

Germ. Ah, je vous jure, par exemple, que je n'en ferai rien.

Dor. Mais écoutez donc, je ne veux rentrer chez moi tres-décidément qu'à cinq heures du matin. Il eſt une heure ; que voulez-vous que nous faſſions d'ici là ?

Germ. Tout ce que vous voudrez ; pour moi, je vous déclare que je vais me mettre dans mon lit.

Dor. Bon, je connois cela, c'eſt votre maniere ; vous commencez toujours par refuſer—

Germ. Vous ne me reprocherez plus ma foibleſſe, car je vous promets déſormais de perſiſter dans ma réſiſtance.

Dor. J'y conſens. Mais pour aujourd'hui, cela ſeroit trop cruel ; je ne puis rentrer chez moi, vous le ſavez bien.

Germ. Eh bien, je vous offre un lit.

Dor. Moi, me coucher, moi, dormir dans l'agitation où je ſuis !

Germ. Vous me perſuaderez qu'il n'y a de repos pour vous qu'au bal.

Dor. Ce ſera du moins une diſtraction, & j'en ai grand beſoin.

Jul. (*à part.*) Comme cela eſt touchant !

Dor. J'en fais juge Juliette.—Ecoutez, ma chere Juliette, j'ai une raiſon—une très-forte raiſon qui m'empêche de rentrer chez moi.

Jul. Je la ſais, Madame, cette raiſon.

Dor. Comment ?

Jul. Mademoiſelle Henriette, votre femme-de-chambre, que j'ai vue ce ſoir pour la ſeconde fois de ma vie, m'a conté, avec le plus grand détail, tout ce qu'elle a eu l'honneur de

vous dire ; & comme elle ne m'a pas demandé le ſecret, il m'eſt permis, Madame, de vous avertir de ne pas trop compter ſur ſa diſcretion.

Dor. Mais où trouver une femme-de-chambre diſcrete ? Voilà la ſixieme à laquelle je donne ma confiance ; j'en ai déja renvoyé cinq, je ne peux pas mieux faire.——Enfin, vous voyez bien, Juliette, qu'il vaut bien mieux aller au bal, que d'attendre ici le jour, & de nous ennuyer à mourir.—Allons, habillez votre maîtreſſe.

Germ. Mais c'eſt une perſécution inutile.

Jul. (*bas à la Marquiſe.*) Vous ne pourrez, Madame, vous en débarraſſer qu'à ce prix.

Germ. (*bas à Juliette.*) Cela eſt inſupportable.

Dor. Je vous aſſure que je n'ai guere plus d'envie que vous d'aller au bal.

Germ. Oui, c'eſt par raiſon que vous vous faites cet effort ; en vérité, cela eſt héroïque ! ——Mais, écoutez, je veux bien vous y ſuivre————

Dor. (*avec tranſport.*) Ah, charmante perſonne !—Mon cœur, que je vous aime.

Germ. Mais à condition que ſi vous y trouvez une femme de votre connoiſſance, je vous laiſſerai avec elle, & que j'aurai la liberté de m'en aller.

Dor. Voilà qui eſt dit——de tout mon cœur ; oh, cela eſt trop juſte ! Allons, allons, habillons-nous.

Jul. (*à la Vicomteſſe.*) Madame, voulez-vous paſſer votre habit?

Dor. Volontiers.—(*Elle s'habille.*) Nous aurons de bonnes figures là-dedans.

Germ. (*à part.*) Quelle folie!—Quelle inconſéquence.——Mais du moins, ſon éducation lui ſert d'excuſe.——On ne doit que la plaindre.

Jul. (*à la Marquiſe.*) A vous, Madame, à préſent. (*Elle habille la Marquiſe.*)

Dor. On m'a dit que le bal ſeroit ſuperbe ce ſoir.—Je crois que j'y ſerai aimable.—Où ſont donc nos maſques?—Ah! les voilà.—Je prends celui-ci.—Dépêchez-vous donc, petit chat.—Ah, vous êtes charmante comme cela!—Le drôle d'habit.—C'eſt joli, de ſe déguiſer.—Et notre coëffure?

Jul. Elle eſt là.

Germ. Mettons d'abord nos maſques. (*Elle met ſon maſque.*)

Dor. Dépêchez-vous donc, chere Juliette—les pieds me brûlent.—Voilà juſtement l'heure où le bal eſt raviſſant.——Allons, allons, de la diligence. (*Elle met ſon maſque.*)

Germ. Quelqu'un vient.—Voyez ce que c'eſt, Juliette.

Jul. Eh, mon Dieu! Madame.

Germ. Quoi donc?

Jul. Je crois entendre la voix de Madame Dorizée.

Germ. O Ciel!

Jul. Je ne me trompe point, c'eſt elle-même.

Germ. Je tremble.

Dor. Quel fâcheux contre-temps !

Jul. (*à part.*) Voilà, pour le moment, une terrible apparition.

SCENE VII.

DORIZÉE, LA MARQUISE, LA VICOMTESSE.

(*Dorizée reſte un moment dans le fond du Théâtre à conſidérer la maſcarade avec ſurpriſe ; la Vicomteſſe & la Marquiſe paroiſſent interdites & confuſes.*)

Dorizée (s'avançant.)

JE trouble à regret vos plaiſirs, mais il faut abſolument que je diſe un mot à ma niece.

Dor. (*bas à la Marquiſe.*) Sauvez-vous, mon cœur—je reſterai ; j'eſſuyerai la ſcene à votre place ; je me ſacrifie volontiers.

Germ. (*bas à la Vicomteſſe.*) Non, ſortez vous-même, je vous en conjure.

Dor. (*bas.*) Je ne puis vous abandonner.

Dori. J'ai perdu l'habitude du bal,—& vous êtes trop bien déguiſées pour que je puiſſe vous reconnoître.——Ma niece, voulez-vous bien me répondre ?

Dor. (*s'avançant avec une petite voix de bal.*) Ma chere tante, pardonnez-moi cette petite mascarade.

Germ. (*se démasquant.*) Ma tante, je suis au désespoir !

Dor. (*bas à la Marquise.*) C'est donc moi qui dois prendre le parti de la fuite.—Adieu, mon cœur. Je suis inconsolable de tout ceci. Les tantes & les belles-meres sont aujourd'hui conjurées contre moi ; je vais me livrer à la mienne, pour me punir du trouble que je vous cause.—Adieu. (*Elle sort.*)

SCENE IX & derniere.

DORIZÉE, LA MARQUISE, JULIETTE.

(*Juliette fait quelque pas pour s'en aller.*)

Dori. RESTEZ, Juliette ; vous m'avez écrit ; je vous dois une réponse, & je ne veux pas vous la faire attendre plus long-temps.

Jul. Ah, Madame, j'ose la deviner.

Dori. (*à la Marquise.*). Quittez cet air embarrassé, ma niece ; regardez-moi, vous ne verrez sur mon visage aucune trace de mécontentement : je pourrois me plaindre de vous ;

mais vous paroiſſez trop ſentir votre tort, pour quil me ſoit poſſible de vous le reprocher.

Germ. Ma tante, vous me voyez pénétrée de regret & de confuſion; l'excès de votre indulgence me rend plus coupable encore—Je n'oſe vous faire le détail des raiſons qui pourroient m'excuſer un peu; mais daignez demander à Juliette de quelle maniere j'ai été entraînée, & combien j'avois de répugnance.

Dori. Sans ſavoir vos raiſons, & ſans pouvoir les croire bonnes, je ſuppoſe, puiſque vous m'avez manqué de parole, qu'il a dû vous en coûter beaucoup.

Germ. Je vous ai trompée; mais que j'en ſuis punie! Ah! ſi vous pouviez lire dans mon cœur!

Dori. Vous m'avez affligée, vous m'avez fait un menſonge, mais vous ne m'avez point trompée. Pendant l'hiſtoire que vous me faiſiez tantôt, j'ai joui d'un plaiſir, celui de me convaincre par votre rougeur & par votre mal-adreſſe, que du moins vous mentiez pour la premiere fois. Comme j'ai plus d'expérience que vous n'en avez, avec plus d'art, vous ne m'auriez pas perſuadée mieux, & je ſens que jamais je ne l'aurois oublié. Pluſieurs circonſtances peuvent faire pardonner une légéreté, un manque d'égards; mais rien ne peut rendre excuſable un inſtant, un ſeul inſtant de fauſſeté. Ceſſez donc, mon enfant, de vous reprocher un tort que je vous pardonne, & dont je ne vous parlerai plus. Je ſuis venue

ce soir, j'ai forcé votre porte, non pour avoir cette explication, mais pour vous apporter une bonne nouvelle que je viens d'apprendre dans l'instant.

Germ. Une bonne nouvelle !—Quoi—M. de Germini est-il en route ?—Va-t-il arriver bientôt ?

Dori. Vous l'avez deviné—C'est sur quoi je voulois vous prévenir.

Germ. (à part.) Ah, Dieu !——(*Haut.*) Bientôt——Dans combien de jours ?

Dori. Il vouloit vous surprendre—mais j'ai jugé qu'il falloit vous avertir—Il m'a écrit—Il arrive cette nuit même ; il sera ici dans une heure.

Jul. Elle pâlit——elle chancele——Ah, Madame !—*(Dorizée & Juliette soutiennent la Marquise.)*

Germ. Il arrive dans une heure !

Dori. D'où vient ce saisissement ?—Que pouvez-vous craindre ? N'avez-vous pas une mere, une amie ?—N'avez-vous rien à lui dire ?—Ne pourrai-je obtenir un moment de confiance ?——Ah ! quand vous me la refusez, comment ne pénétrez-vous pas que mon cœur doit deviner vos peines ?— Ne parlerez-vous point, ma fille ?—Est-ce là le prix que vous réserviez à tant de tendresse ?

Germ. Quel moment choisissez vous pour me demander cette confiance que je vous dois à tant de titres ?—Vous êtes tout pour moi—Je vous aime comme je dois vous aimer ; je ne puis mieux vous peindre l'excès d'un attache-

ment ſi tendre——S'il ne s'agiſſoit que de vous avouer mes fautes, n'en doutez pas, mon cœur vous ſeroit ouvert—Si vous n'étiez que mon amie, vous ſauriez tous mes ſecrets—Mais ma bienfaictrice!——mais abuſer de votre bonté, de votre généroſité——non, je ne le puis.

Dori. Puiſque vous ne voulez pas parler, il faut donc vous prévenir—— Grace aux ſoins de Juliette, je l'ai pu. Je m'afflige de ne devoir qu'à elle le bonheur de vous être utile.

Germ. Qu'entends-je, ô Ciel!

Jul. Oui, Madame, je l'avoue, je vous ai trahie; vous deviez ſoixante & dix mille francs——

Germ. Ah, Dieu! ſe peut-il?

Dori. Ils ſont payés.

Germ. Ah, ma tante!

Jul. (lui baiſant la main.) Souffrez, Madame——

Germ. Comment pourrai je reconnoître tant de bienfaits, & comment pourrai-je jamais expier toutes mes fautes!——Mais, ma tante, mon cœur eſt déchiré quand je penſe qu'une telle généroſité doit déranger votre fortune, & que, pour réparer mes folies, il vous en coûte les plus grands ſacrifices.

Dori. Non, mon enfant, raſſurez-vous: j'avois cette ſomme; pouvois-je en faire un uſage qui me fût plus cher? Voilà le fruit de l'économie; on peut par elle rendre un ſervice eſſentiel à ce qu'on aime: quelle eſt la fantaiſie ſatisfaite dont on doive jamais attendre un

plaisir qu'on puisse comparer à ce bonheur inexprimable ?

Germ. Vous me sauvez l'honneur aux yeux du monde ; mais quels remords vous me laissez ! Je n'ai jamais senti, comme dans cet instant, la coupable extravagance de ma conduite. Quand vous faites tout pour moi, par une inconcevable fatalité, je n'en suis peut-être que plus à plaindre——Pouvez-vous m'aimer encore ? Puis-je me flatter de n'avoir rien perdu de mes droits sur votre cœur, après en avoir tant abusé ?—Pourriez-vous désormais, & m'estimer, & croire mes promesses ?—Ah ! daignez, par pitié, s'il est possible, me raccommoder avec moi-même.

Dori. Calmez-vous, ma fille, calmez-vous ; & ne me supposez pas des inquiétudes pour l'avenir, que votre repentir détruiroit, si j'avois pu les concevoir. Vous vous êtes égarée, il est vrai ; mais je ne dois attribuer la plus grande partie de vos fautes qu'à moi-même.

Germ. A vous ? ô Ciel !

Dori. Oui, sans doute : je vous ai donné de bons conseils, mais je ne vous ai peint les dangers du monde que trop vaguement. Si je vous avois bien détaillé tous ses écueils, avec l'esprit & l'ame que vous avez, vous les auriez évités, j'en suis sûre. Vous avez reçu par l'expérience une leçon cruelle que j'aurois pu vous épargner. Mais tout est réparé ; oublions nos peines & nos regrets, & ne songeons qu'au bonheur dont nous allons jouir.

Germ. Ah, le bonheur ! Enfin, vous me

l'avez fait connoître : c'eſt dans le ſein de ſa famille, c'eſt en rempliſſant ſes devoirs, qu'on peut le trouver. La vertu & les ſentiments les plus doux & les plus naturels y conduiſent & le procurent. La vanité, l'affectation, & les faux airs en éloignent. Il n'eſt enfin le partage que d'une ame pure & d'un eſprit juſte.

Dori. (*l'embraſſant.*) Il doit être le vôtre. Il le ſera, j'en ſuis certaine. Mais venez, mon enfant, allons au-devant de M. de Germini, venez.

Germ. Je vais donc le revoir, & rien ne troublera ma joie———Ah! ma tante!— Juliette, venez avec nous, je veux goûter le plaiſir d'être dans le même inſtant réunie à tout ce que j'aime !

Jul. Vous devez lire dans mon cœur, Madame, & vous y voyez ſûrement l'excès de mon bonheur & de ma reconnoiſſance.

Dori. Ne perdons plus de temps, venez, Juliette ; allons, ma chere fille. (*Elle prend ſous le bras la Marquiſe, qui donne le ſien à Juliette.*)

Germ. (*en s'en allant.*) Ah! que je ſuis heureuſe !

Fin du Tome premier.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit qui a pour titre : *Théâtre à l'usage des jeunes Personnes.* Il n'est pas possible de peindre la morale sous des traits plus naturels & plus intéressants que ceux qui caractérisent les Pieces contenues dans cet Ouvrage, dont la lecture seule doit inspirer aux jeunes personnes, autant d'horreur pour le vice, que de goût pour la vertu. A Paris, ce 6 Avril 1779.

TERRASSON.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le Comte DE GENLIS, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public, un Ouvrage intitulé : *œuvres de Madame la Comtesse de* ***, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege à ce necessaires. ACES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expofant, Nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre faire vendre par-tout notre Royaume. Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent Privilege, pour lui & ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocede à personne ; & si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'Acte qui la contiendra sera enrégistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilege que de la cession ; & alors, par le fait seule de la

ceſſion enrégiſtrée, la durée du préſent Privilege ſera réduite à celle de la vie de l'Expoſant, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, ſi l'Expoſant décede avant l'expiration deſdites dix années. Le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conſeil du trente Août 1777, portant Réglement ſur la durée des Privileges en Librairie. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de celui qui le repréſentera, à peine de ſaiſie & de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la premiere fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conſeil du trente Août 1777 ; concernant les contrefaçons : A la charge que ces Préſentes ſeront enrégiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beau caractere, conformément aux Réglements de la Librairie, à peine de déchéance du préſent Privilege ; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, des mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Hue de Miromenil ; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur de Maupeou, & un dans celle dudit Sieur Hue de Miromenil : le tout à peine de nullité des Préſentes ; du contenu deſquels vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes hoirs, pleinement & paiſiblement, ſans

souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par un de nos amés & féaux Conseillers, Secretaire, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris, le seizieme jour du moins de Juin, l'an de grace mil sept cent soixante-dix-neuf, & de notre regne le sixieme.

Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Régistré sur le Registre XXI. de la Chambre Royale & Syndicale des Imprimeurs & Libraires de Paris, N°. 1737, fol. 155, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilege, & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit Exemplaires prescrits par l'article CVIII du Réglement de 1723. A Paris, ce 17 Juin 1779.

GOGUÉ, Adjoint.